5e ANNÉE — T. 9 N° 183 — 27 JANVIER 1923

LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE



Adveniat Regnum Tuum

PARAIT LE SAMEDI (46 fascicules par an; tables semestrielles)
PRIX DU NUMÉRO : 0 FR. 60
Abonnements : Six mois, 11 fr.; un an, 20 fr. Etranger, 13 et 25 fr.

BUREAUX : 5, RUE BAYARD, PARIS-VIIIe
(Chèques postaux : Maison de la Bonne Presse, Paris, Cte N° 1668.)

Les Questions Actuelles — Chronique de la Presse — L'Action Catholique — Rev. d'Organisation et de Défense Religieuse

Sommaire analytique

« LES QUESTIONS ACTUELLES » et « CHRONIQUE DE LA PRESSE »

« L'ACTION CATHOLIQUE »

LEGISLATION CANONIQUE ET CIVILE

DOSSIERS de « LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE »

L'ÉPISCOPAT
et les publications de la Bonne Presse

A PROPOS DU XXVIIIe CONGRÈS GÉNÉRAL DE LA BONNE PRESSE

La Croisade de la Presse *vient de publier, en un énorme fascicule du plus haut intérêt, le compte rendu* in extenso *du XXVIIIe Congrès général de la Bonne Presse, tenu à Paris du 9 au 12. 10. 22* (1).

Ces assises ont été honorées de la présence successive de six membres de l'Episcopat : S. Em. le cardinal Dubois, archevêque de Paris ; Mgr Chollet, archevêque de Cambrai ; Mgr Giray, évêque de Cahors ; Mgr Binet, évêque de Soissons ; Mgr Lecomte, évêque d'Amiens ; Mgr Gaillard, évêque de Meaux.

Nos lecteurs seront heureux de trouver ici le texte des allocutions de NN. SS. les archevêques de Paris (11. 10. 22) et de Cambrai (10. 10. 22).

Allocution de S. Em. le cardinal DUBOIS

Monseigneur,
Mesdames,
Messieurs,

La *Croix* s'honore, et à juste titre, de sa fidélité au Pape et tient à se montrer en toutes choses filialement dévouée, obéissante et respectueuse vis-à-vis du Souverain Pontife. Il n'y a rien de surprenant alors que les congressistes se soient fait un devoir et un honneur d'adresser, au début de leurs travaux, leurs hommages, l'assurance de leur soumission filiale, à Pie XI. Et Sa Sainteté a daigné y répondre par la dépêche suivante, dont je suis heureux de vous donner lecture :

Saint-Père, agréant avec bienveillance hommage dévouement, soumission filiale, adressé à l'occasion ouverture Congrès annuel avec présence cardinal Dubois et nombreux évêques, accorde de cœur congressistes et travaux bénédiction apostolique, gage faveurs divines pour fruits toujours plus abondants cause catholique.

Card. Gasparri.

(*Vifs applaudissements.*)

L'Œuvre de la Bonne Presse.

Encouragée par les Papes.

Je suis ici pour offrir à nouveau l'expression de mes sympathies les plus vives et les plus cordiales à l'Œuvre, aux ouvriers, aux amis, aux bienfaiteurs et aux apôtres de la *Croix*. (*Applaudissements.*)

A l'Œuvre tout d'abord, l'Œuvre admirable de la Bonne Presse. Nous la saluons avec reconnaissance, dans son brillant passé, dans son réconfortant présent, et pour elle nous faisons des vœux de progrès nouveaux. Les Papes l'ont bénie et encouragée. Léon XIII aimait à répéter, après Mgr de Ketteler, cette parole : « Si saint Paul revenait sur la terre, il se ferait journaliste », tant il estimait l'œuvre des journalistes catholiques ; et il disait encore : « Le journal catholique, c'est une mission perpétuelle dans une paroisse. » Et Pie X, vous le savez, a encouragé avec non moins de bienveillance tous les apôtres de la bonne presse, et en particulier l'Œuvre de la *Croix*. C'est lui qui disait : « Mes prédécesseurs ont béni les épées ; aujourd'hui le Pape est heureux de bénir la plume des journalistes catholiques. » (*Applaudissements.*)

Nous sommes heureux nous-même de bénir la plume des journalistes catholiques, et nous tenons à apporter à ces ouvriers de la Bonne Presse nos encouragements, nos vœux et nos remerciements. « La presse catholique, disait Benoît XV, est une œuvre de première nécessité qu'il faut encourager et soutenir. »

Arme nécessaire contre l'ignorance religieuse.

Cette Œuvre de la Bonne Presse s'impose plus que jamais à l'heure présente, ne l'oublions pas. La mauvaise presse, la franc-maçonnerie que dénonçait si éloquemment tout à l'heure M. le chanoine Poulin, veut la déchristianisation, la démoralisation des âmes. La presse est une arme puissante pour son œuvre. Il faut lutter par la Bonne Presse contre les efforts de nos adversaires. Donc, nécessité de la Bonne Presse.

N'oublions pas son importance, à l'heure présente en particulier.

Je crois que c'est Napoléon qui disait : « Quatre mauvaises gazettes peuvent faire plus de mal et sont plus à redouter que cent mille hommes sur une plaine et en ligne de combat. »

Nous avons, hélas ! aujourd'hui, dans notre pays, pourtant si admirable à bien des points, nous avons bien plus de quatre mauvaises gazettes qui font l'œuvre du diable. Opposons à ce fléau la bonne presse, car la presse, on l'a dit aussi, est une chaire d'où l'on enseigne la vérité et d'où l'on combat l'erreur.

Comme on le disait si bien il n'y a qu'un instant, l'ignorance religieuse est le grand mal que je ne cesserai de dénoncer, et qu'il faut à tout prix combattre et vaincre. Il faut, à ce mal-là, opposer le remède. Ce remède, c'est la chaire d'enseignement, sans doute, c'est la prédication, mais aussi la prédication par la bonne presse, par le bon journal, qui porte partout l'instruction religieuse, la lumière nécessaire aux intelligences.

Les ouvriers et les fondateurs de la Bonne Presse.

Pour cet apostolat, nous avons des ouvriers admirables que je salue ici d'un salut profondément respectueux et reconnaissant. Ils travaillent avec un esprit vraiment surnaturel, n'ayant d'autre but que la gloire de Dieu, la sanctification des âmes et le bien du pays.

Parmi ces laborieux il me plaît d'adresser mon hommage, en votre nom à tous, au nom de la

(1) *La Croisade de la Presse*, n° 641. Un fascicule de 128 pages compactes à 2 col. Envoyé gracieusement à tout lecteur de la *Documentation Catholique* qui en fait la demande à nos bureaux.

France catholique, à Franc tout d'abord, dont vous avez applaudi tout à l'heure l'admirable rapport (*Applaudissements*), à M. Guiraud, dont on aime tant à lire les articles si documentés, si logiques et si concluants. Honneur à ce vaillant apôtre de la bonne presse! Il a bien droit à notre admiration, à nos encouragements et à nos félicitations. (*Applaudissements.*)

Je ne voudrais pas oublier de signaler les insignes bienfaiteurs de l'Œuvre, tout particulièrement M. et Mme Feron-Vrau.

Qu'il nous soit permis de leur adresser ici l'hommage de notre vive reconnaissance pour leur dévouement inlassable et pour leur générosité, qui ne connaît pas de limite. La Bonne Presse leur doit la vie. (*Vifs applaudissements.*)

Pierre l'Ermite est bien aussi l'âme de la *Croix*. On s'arrache la *Croix* du dimanche pour lire les articles si vécus, toujours si intéressants, si psychologiques, de Pierre l'Ermite. (*Applaudissements.*)

A tous les bons ouvriers de la Bonne Presse, notre salut et nos félicitations.

Mais nous voulons aussi saluer la mémoire des ouvriers d'hier, de ceux qui ont fondé cette Œuvre, de ces religieux véritablement dévoués à la cause de l'Eglise comme à la cause de la France : j'ai nommé les Assomptionistes. (*Applaudissements.*)

Quelques revues très appréciées.

« *Prêtre et Apôtre* », « *La D. C.* », *la « Maison », le « Noël »*.

Leur œuvre se perpétue dans ces publications, dont on ne saurait trop faire l'éloge et qu'on apprécie tant partout, non seulement dans le monde catholique, mais même dans le monde politique.

Je citerai en particulier *Prêtre et Apôtre*, publication si intéressante qui soutient si bien le courage de nos prêtres, et les conduit sûrement dans la voie de la perfection.

Comment ne nommerais-je pas aussi cette admirable publication qui s'appelle la *Documentation Catholique?* Combien cette revue est nécessaire et quels immenses services ne rend-elle pas à tous ceux qui travaillent, à MM. les sénateurs et députés eux-mêmes! (*Applaudissements.*) C'est bien exact, Monsieur le sénateur?

[*M. de Lamarzelle fait un signe d'assentiment.*]

Et la *Maison?* Et le *Noël?*...

A tous les ouvriers de la Bonne Presse, à ceux d'hier, à ses fondateurs, à ceux qui l'ont soutenue, qui l'ont encouragée, qui l'ont relevée, qui l'ont sauvée, à ceux qui travaillent à son succès et à ses progrès, toute notre reconnaissance et nos félicitations.

Je ne puis manquer de rappeler aussi le précieux concours que lui apporte le cher chanoine Poulin, et je joins mon merci à tous vos mercis pour l'admirable conférence qu'il vient de nous donner avec tout son cœur, toute son âme, son âme si vibrante et si apostolique. (*Applaudissements.*)

Les amis de la *Croix*.

Après avoir salué l'Œuvre, après avoir salué les ouvriers, je veux saluer aussi les amis de la *Croix*.

C'est vous tous, Mesdames et Messieurs, qui êtes ici. Et parmi vous, je veux distinguer et saluer d'un salut tout particulièrement cordial nos prêtres de Paris et de la province. Ils sont nombreux ici, et il est bien naturel qu'ils soient les premiers parmi les amis de la *Croix* ; en marchant à la suite de Notre-Seigneur, ils veulent porter la croix du Christ. Ils aiment la *Croix*, et c'est parce qu'ils l'aiment qu'ils sont ici si nombreux. Je me plais à chercher parmi ces amis de la *Croix* les prêtres de mon diocèse de Paris, et de mes anciens diocèses de Bourges, de Rouen, de Verdun et aussi du Mans.

Hommage donc aux amis de la *Croix*. Et, Mesdames, Messieurs, prenez tous ce soir la résolution d'être plus que jamais encore des dévoués de la Bonne Presse, des amis de la *Croix*, et de vous en faire partout les apôtres. Ainsi vous répandrez la lumière, ainsi vous répandrez la charité, ainsi vous répandrez la vérité et vous serez dans votre rôle d'apôtres, vous travaillerez pour la gloire de Dieu, pour l'honneur de l'Eglise, vous travaillerez aussi pour le bien et le salut de la patrie.

Courage! Mettons-nous à l'œuvre avec encore plus de cœur, avec plus encore d'esprit surnaturel, avec plus encore de zèle, tout prêts à braver toutes les difficultés, à surmonter tous les obstacles, à nous imposer tous les sacrifices pour être les vrais apôtres de la *Croix*, de la Bonne Presse. Aimons la *Croix* de tout notre cœur, plantons-la dans tous les foyers, dans les ateliers, dans les usines...

C'était, il y a trois ans, au lendemain de la victoire, au riche pays de l'Artois. Je visitais une usine, et là, descendant dans la mine, je me trouvais auprès d'un ouvrier qui avait en main l'*Humanité*, et je lui dis: « Comment! vous lisez ce journal, vous? Vous êtes pourtant bien aimable avec les curés! » Il me répondit: « J'aime bien les curés, mais, que voulez-vous, on apporte tous les jours 2 000 numéros de ce journal dans l'usine, ils y sont distribués gratuitement. Que voulez-vous que nous fassions! Si vous nous envoyiez de bons journaux, si on nous apportait des journaux catholiques, nous les recevrions avec grand plaisir, car il y a parmi nous beaucoup de catholiques encore attachés à leur religion. »

Que répondre à cela?

Soyez donc des apôtres de la bonne presse ; soyez des amis du bon journal, du journal catholique, de la *Croix* en particulier.

In hoc signo vinces. C'est par ce signe que nous vaincrons, c'est par ce signe que le Christ est vainqueur, c'est par ce signe que la France victorieuse vivra. (*Vifs applaudissements.*)

Allocution de S. G. Mgr CHOLLET

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Je prendrai la parole d'autant plus volontiers que ce n'est pas pour vous faire honneur, mais pour me faire honneur à moi-même et pour me réjouir, que je suis venu ici. J'ai appris qu'il y avait ce soir un feu d'artifice, que ce feu d'artifice était tiré par Pierre l'Ermite, et je suis accouru. (*Applaudissements.*)

Je remercie donc Pierre l'Ermite d'avoir bien voulu nous faire entendre ces choses si justes, si pétillantes et si émues en même temps. Il vous a rappelé que la *Croix* était, depuis l'origine, très populaire, et qu'elle l'était restée tout en montant dans les classes plus élevées. La *Croix*, en effet, est restée toujours populaire, et il faut dire qu'un des grands agents de sa popularité, c'est Pierre l'Ermite lui-même. (*Applaudissements.*)

« La *Croix* défend notre *Credo*. »

Je veux retenir de sa communication un mot. Il nous a dit que « la *Croix* défend notre *Credo* ». En effet, c'est le plus grand éloge qu'il puisse faire du journal, et c'est l'hommage que je veux rendre aujourd'hui à ceux qui défendent, qui rédigent ou qui lisent la *Croix*.

Pourquoi Notre-Seigneur est-il venu sur la terre?

Je parle ici à des chrétiens qui savent leur *Credo* et leur catéchisme, et plus que leur catéchisme, par conséquent je crois pouvoir entrer sur ce terrain.

Pourquoi Notre-Seigneur est-il venu sur la terre? Il est venu d'abord comme Verbe, pour apporter la vérité, pour apporter le *Credo;* il est venu ensuite en qualité d'Homme-Dieu pour donner son sang. C'est le Verbe qui a commencé, c'est la révélation qui, dans sa mission, vient en premier lieu; c'est le *Credo* qui est la première œuvre du Christ; il ne nous a sauvés qu'ensuite, comme homme, donnant son sang pour nous. Par conséquent, ceux qui défendent le *Credo* passent les premiers. Et quand un journal est fait précisément pour la défense du *Credo*, on peut dire que son œuvre se classe au tout premier rang dans l'Eglise catholique.

C'est là précisément la grande beauté de la mission des rédacteurs et des lecteurs de la *Croix*, et ce dont je tenais, ce soir, à les féliciter et à les remercier. (*Applaudissements.*)

Vœu en faveur d'un Congrès « objectif » ou de « documentation catholique ».

J'ai beaucoup fréquenté, autrefois, les Congrès des Catholiques du Nord et du Pas-de-Calais, j'étais même associé au secrétaire général, et j'ai dû, à ce titre-là, m'occuper des œuvres. A ce moment, on émettait beaucoup de vœux — je ne sais si on en émet aussi au Congrès de la *Croix*, — enfin, je vous demande la permission d'en émettre un.

Vous êtes en train de tenir un Congrès de la *Croix*, c'est ce que j'appellerai en style philosophique une sorte de Congrès *subjectif*. Vous vous occupez de vos œuvres de propagande, vous avez parfaitement raison. Il faut la propager le plus possible. Mais vous me permettrez d'émettre le vœu de vous voir établir aussi, conjointement à celui-ci ou séparément, un autre Congrès qui sera, celui-là, un Congrès *objectif*, s'occupant non plus de la propagande de la *Croix* — mais qui rejaillira néanmoins en bien pour la propagande de la *Croix*, — qui s'occupera des choses que défend la *Croix*, des choses que fait connaître la *Croix*, c'est-à-dire qui s'occupera de documentation catholique.

Nous sommes encore sur le terrain de la *Croix*. Je ne parle cependant pas de la *Documentation Catholique*, qui a sa place ici pour sa propagande dans votre Congrès, mais de documentation catholique: je m'explique.

Dans chaque diocèse, l'autorité ecclésiastique dirige une action diocésaine catholique. Dans chaque diocèse il y a des décisions prises par l'autorité pour régler ou pour modifier la coopération religieuse des catholiques, il y a une organisation épiscopale des œuvres; il y a des œuvres de presse, il y a des œuvres d'enseignement, il y a des œuvres de préservation. Partout des expériences se font.

Si vous aviez un Congrès dans lequel, sans préparer de choses nouvelles, sans décider une action prochaine ni émettre des vœux, vous tenant uniquement sur le terrain historique des faits et de la documentation, c'est-à-dire de ce qui s'est accompli, des expériences réalisées, si vous veniez de tous les diocèses de France dire: « Voilà ce que, dans mon diocèse, l'évêque a prescrit, voilà ce qui a réussi sur le terrain des catéchismes, sur le terrain des patronages, sur le terrain des écoles libres, sur le terrain de la presse, sur le terrain de la charité, sur le terrain de la piété, sur le terrain des retraites, etc. », ne pensez-vous pas que vous nous rendriez un grand service à nous, évêques? Vous feriez connaître ce qu'ont tenté tous nos collègues, non seulement français mais étrangers, et ainsi vous faciliteriez notre tâche, vous nous permettriez d'étendre notre action dans notre diocèse par la réalisation des expériences qui ont abouti dans les autres diocèses.

Je soumets cette idée à votre examen.

J'ai vu, dans le temps, beaucoup de vœux qui n'avaient pas de suite, qui périssaient le soir même du Congrès. Je sais même que votre oncle vénéré, M. Feron-Vrau, avait demandé dans les Congrès des Catholiques du Nord et du Pas-de-Calais la constitution de Commissions pour revoir les vœux et en assurer la survivance et l'exécution. Peut-être le mien ne mérite-t-il pas cet honneur. En tout cas, je le livre à votre bonne volonté, et j'espère que vous pourrez bientôt nous livrer une réelle documentation de vie catholique qui facilitera l'extension et la sécurité de l'action épiscopale. De cette façon, vous vous conformerez à ce que le Saint-Siège a recommandé, par exemple, pour les Congrès de natalité, à savoir que l'on procède toujours sous la direction des évêques, ou avec leur approbation, afin que l'action catholique hiérarchisée soit assurée d'une pleine vitalité surnaturelle.

Donc, permettez-moi de vous confier ce vœu en toute confiance. Je suis persuadé que votre bonne volonté aidera à son exécution. (*Applaudissements.*)

Réponse de M. Feron-Vrau : « Que l'épiscopat nous fasse signe et nous marcherons. »

M. Paul Feron-Vrau. — Le vœu que vous venez d'exprimer, Monseigneur, est adressé à des fils soumis. Vous savez que nous sommes toujours très désireux de souscrire à ce que nous demande l'épiscopat; nous attendrons que l'épiscopat nous fasse un signe qui nous précise notre rôle, et alors nous marcherons. (*Applaudissements.*)

ACADÉMIE FRANÇAISE

Réception de M. Pierre de Nolhac successeur d'Emile Boutroux

M. Pierre de Nolhac, *ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort d'*Emile Boutroux, *y est allé prendre séance le jeudi 18.1.23, et a prononcé le discours suivant :*

DISCOURS de M. Pierre de Nolhac

Messieurs,

Neuf ans se sont écoulés depuis le jour où M. Emile Boutroux, se levant à cette place, le 22 janvier 1914, vous adressait son remerciement (1). Vous aviez devant vous un des maîtres de la pensée française, un des représentants les plus éminents de notre Université, à qui il vous plaisait d'accorder, alors qu'il honorait l'Institut depuis longtemps, un laurier suprême. Sa carrière, chargée d'ans et de labeur, était pleinement comblée, et il ne vous semblait pas que sa grande figure fût appelée à grandir encore. Les épreuves de

(1) Voir dans les *Questions Actuelles*, t. 116, pp. 142-156, le discours de réception d'Emile Boutroux, successeur du général Langlois.

la patrie l'obligèrent à d'autres travaux. Une immense désillusion passa dans sa vie, un nouveau devoir le prit tout entier ; il y jeta ses dernières forces et y prodigua son cœur. Ce drame de l'esprit et ce généreux effort couronnent la biographie intellectuelle que vous m'avez confié l'honneur d'esquisser devant vous.

Que cet honneur soit immérité, Messieurs, personne n'en est plus assuré que celui qui vous parle. Il se sait tellement inférieur à sa tâche que ce sentiment trouble l'expression de la reconnaissance qu'il vous doit. Si certain qu'il soit de votre indulgence, il n'oublie pas qu'il est de cette race à qui Platon refusait l'accès de sa République et que les poètes ont, au jeu des idées, des méthodes moins sûres que les philosophes. Mais quoi ! ce n'est pas de méthodes, ni de systèmes, que vous voulez qu'il vous entretienne ; vous ne lui permettriez pas de prétendre ajouter au discours récent qui présenta ici même à M. Boutroux comme un miroir lumineux de sa doctrine (1). En relisant dans les *Nouvelles pages de critique* de M. Paul Bourget celles qui accueillirent votre illustre confrère, j'ai compris qu'un rôle plus humble m'était réservé ; et, tout en indiquant au passage quelque chose de l'action exercée sur les idées de notre époque, c'est une vie seulement que j'essayerai de raconter, une belle existence de sagesse, logiquement déduite dans sa simplicité comme un théorème d'Euclide.

Biographie intellectuelle d'Émile Boutroux

LES DÉBUTS

La famille.

Emile Boutroux, né à Montrouge, alors commune de la banlieue de Paris, le 28 juillet 1845, appartenait à une famille que la Révolution avait amoindrie dans l'ordre de la fortune, mais que le bouleversement social laissait intacte dans l'ordre de la culture et des mœurs. De ces foyers, qui font depuis des siècles la forte armature de la nation, combien traversent aujourd'hui des épreuves du même genre et les surmontent à force de courage et d'esprit de sacrifice ! Un père laborieux, employé dans les services de la Ville, put assurer à ses enfants les avantages de l'éducation secondaire. Ils ont gardé les petits cahiers où cet homme de bien inscrivait les principes moraux recueillis pour eux dans ses lectures. La mère, qu'ils perdirent de bonne heure, eut le temps d'élever leur enfance dans la tendresse. Autour d'eux, rien que de bons exemples.

Il y a parfois dans nos familles moyennes une sorte de grand homme, dont le souvenir, pieusement entretenu, modèle les jeunes ambitions. Le « grand homme » des Boutroux était au moins un grand honnête homme, ce Lauze de Perret, député des Bouches-du-Rhône à la Convention, qui siégea aux bancs de la Gironde, vota contre la mort du Roi, et reçut la première visite de Charlotte Corday, débarquant à Paris pour son œuvre héroïque. Cette visite et la hauteur de son âme le désignaient pour l'échafaud ; il fut de la fournée légendaire des Girondins. Plus tard, les muses de la Restauration célébrèrent Charlotte par les vers d'un certain Boutroux, de Montargis, poète abondant et oublié que je restitue sans insister à l'histoire littéraire. Notre philosophe, paraît-il, en sa première jeunesse, a fait lui-même beaucoup de vers. Il eut la sagesse de n'en conserver aucun, et laissa même ignorer à ses enfants l'existence poétique de l'oncle de Montargis.

(1) Voir dans les *Q. A.*, t. 116, pp. 163-178, la réponse de M. Paul Bourget à Emile Boutroux.

Les premières études : le fervent adolescent de Saint-Etienne du Mont.

Toutes ses études furent excellentes. Au sortir de l'école primaire de Montrouge, il fut admis, à dix ans, à l'institution Jubé, rue de la Vieille-Estrapade, qui conduisait ses élèves au lycée Napoléon (Henri IV). Le chef de l'institution atteste qu'il y tint le premier rang ; il ajoute que cet écolier d'exception fit également honneur aux catéchismes de première communion et de persévérance de Saint-Etienne-du-Mont, et que sa ferveur d'adolescent édifia, pendant ces trois ans, le clergé de la paroisse. M. Boutroux aima toujours cette église, où il avait bénéficié d'une formation catholique solide et complète, et où il revint méditer plus d'une fois près de la tombe de Pascal.

Emile aida son père, devenu veuf, à élever ses deux jeunes frères. Il prit en main leur instruction. Chaque jour, à la première heure matinale, il faisait avec eux le chemin de Montrouge au Panthéon, leur servant à la fois de répétiteur et de mentor. Sa gaieté jeune de bon travailleur se répandait autour de lui. Le dimanche, la famille canotait sur la Marne, ou se promenait sur la vieille route d'Anthony, dans cette banlieue verdoyante que la bâtisse moderne n'avait pas encore défigurée.

L'ÉTUDIANT

Bientôt, parmi les innombrables couronnes scolaires qui s'accumulaient dans la maison, parut un beau second prix de dissertation française au Concours général. Ce genre de succès désignait un jeune homme pour l'Ecole Normale, M. Boutroux y entra en 1865.

A l'Ecole normale : une glorieuse promotion.

D'après un usage normalien, chaque promotion se fait photographier en groupe, et cette image collective conserve le souvenir des camaraderies de jeunesse. Le cliché de 1865 a réuni sur le seuil de l'Ecole une vingtaine d'élèves de la section des lettres ; les uns sont vêtus à la mode, les autres en libre tenue de travail ; mais tous révèlent la même ardeur joyeuse et l'habitude des labeurs de l'esprit. Ils donnent à deviner les caractères. Boutroux, long, maigre et correct, domine le groupe ; Patenotre, les yeux rieurs et les mains dans la poche, s'appuie au mur avec nonchalance ; Maspéro lève sa belle face volontaire, tandis que Gazier s'efface avec modestie, et qu'un peu à l'écart, en élégante redingote, notre ami Maurice Croiset semble poursuivre avec son cher Platon une rêverie délicieuse. Que de science déjà dans ces jeunes têtes et que d'avenir sous ces jeunes fronts ! Quelques-uns sortiront du rang : tel sera ambassadeur en Espagne, tel autre directeur des Antiquités de l'Egypte, tel autre administrateur du Collège de France. La plupart auront leur carrière dans les lycées et les facultés. Tous feront honneur à l'Université et à l'intelligence française. Celui qui siégera parmi vous, Messieurs, doit prendre de bonne heure une place éminente parmi les philosophes de son temps.

En philosophie, l'enseignement universitaire d'alors suivait une ornière, celle du char triomphal où Victor Cousin avait promené sa gloire. Les beaux jours de l'éclectisme étaient cependant passés, et les esprits vivants, tout ce qui comptait dans les sciences et dans les lettres, s'adressaient à d'autres doctrines. Un Littré illustrait le positivisme national ; un Renan filtrait la Germanie dans son âme celte ; un Taine adhérait de toute sa logique à ce dur déterminisme, dont son génie eût mérité de dépasser les formules ; un Gratry s'en affranchissait par son vol lyrique vers

le ciel ; un Ravaisson vivait avec Kant et les Grecs, et rebâtissait en rêve, sous le ciel de Paris, le Lycée d'Aristote et le temple de Milo.

Les conférences philosophiques de Lachelier, « un des esprits les plus hardis du siècle ».

L'Ecole de nos futurs professeurs se tenait loin des uns et des autres, quand l'année 1864 y fit entrer un des esprits les plus hardis du siècle, Jules Lachelier. Chargé des conférences de philosophie aux élèves de première année, le jeune maître trouva parmi eux celui qui allait être son meilleur disciple. M. Emile Boutroux fut conquis, dès l'abord, par ce savant de qualité rare, inapte à transmettre comme vérité démontrée l'enseignement estampillé par l'Etat. Bien que les titres de ses leçons restassent « à peu près » ceux des programmes officiels, Lachelier enseignait que « la philosophie n'est nullement une science faite, non pas même dans ses principes, d'autant que c'est l'étude des principes eux-mêmes qui est son objet propre. Ce qui existe, ce qui est susceptible d'une puissance toujours croissante et d'un continuel rajeunissement, c'est l'effort pour philosopher ». De cet effort, douloureux parfois, mais toujours récompensé, le maître donnait l'exemple, dans la chaire où sa parole familière et sans apprêt aboutissait à de merveilleuses trouvailles d'expressions et à une prodigieuse floraison d'idées. Ces jeunes gens voyaient avec surprise cet homme simple et modeste, et qu'on savait très religieux, se mouvoir dans le champ de la philosophie avec une indépendance et une témérité singulières.

Le portrait du maître est celui de l'élève.

M. Boutroux se rappelait sur ses vieux jours ces impressions ineffaçables. « Rien de plus beau, écrivait-il, de plus émouvant, de plus propre à exciter une réflexion féconde, que le spectacle de ce rare penseur, de cette haute conscience, qui, avec une sincérité, une modestie, une puissance, une persistance, une sagacité, une tactique et une méthode hors pair, se travaille pour trouver et dire, telle qu'elle est en soi, la vérité. » Et vous sentez bien, Messieurs, que si j'insiste sur ce portrait, c'est qu'il vous rend trait pour trait l'image que les élèves de M. Boutroux lui-même garderont de lui.

Une force créatrice.

Lachelier rénove le spiritualisme en rétablissant la communication de la philosophie avec la science et la religion.

L'Institut tout entier a entouré de respect la longue vieillesse de Lachelier. Celui-ci a vu se développer par l'œuvre de ses disciples, connus ou lointains, par l'intervention progressive de la pensée pure dans le domaine grandissant des sciences positives, ce spiritualisme rénové, dont Ravaisson prépara les voies, mais dont il fixa la méthode. Dans une notice qui fut son dernier article (*Revue de Métaphysique et de Morale* de 1921), M. Boutroux l'a défini « une force créatrice », et il a marqué en quelques mots ce que fut l'essence de sa doctrine : « En rétablissant la communication nécessaire (de la philosophie) avec la science, expression authentique de notre connaissance du monde, et avec la religion, source de notre vie la plus haute, il a rouvert devant elle des perspectives infinies. » Personne plus que M. Boutroux n'a aidé à prolonger cette double perspective ; et vous savez avec quelle ardeur, et quelle foi dans la liberté de l'esprit humain, les nouveaux théoriciens de la pensée moderne travaillent à la prolonger encore.

En Allemagne, à l'Université d'Heidelberg.

Boutroux sut garder la mesure devant le flot philosophique allemand.

Ainsi orienté pour toute sa vie, M. Boutroux va chercher d'autres maîtres. L'opinion du temps les lui montre en Allemagne. Là coule, comme un fleuve puissant, le flot philosophique jailli de Leibniz et de Kant. S'y baigner fortifie incomparablement les jeunes lutteurs ; y nager trop longtemps énerve leurs forces, et le brouillard épais qui le couvre à certaines heures égare la vue de la raison. M. Boutroux sut garder la mesure.

En deux années de séjour, il apprit à connaître l'Allemagne, se pénétra de son génie, étudia sa littérature tout entière, connut assez la langue pour la parler aussi couramment que la sienne et même, disait-il, pour « penser en allemand ». Cependant, il n'aliéna jamais, comme d'autres le firent, l'indépendance de sa propre culture. Plus tard, dans sa chaire de Sorbonne, on le vit exposer, avec l'ardente sympathie de l'intelligence, des doctrines qu'il ne partageait point, et clarifier avec aisance des obscurités où il ne lui déplaisait pas de perdre un instant ses auditeurs. Mais la force de sa critique et le choix délibéré du point de vue historique dans l'étude des systèmes l'empêchèrent de troubler l'esprit national. N'appartenait-il pas d'ailleurs, par son sang et sa tradition, à une race accoutumée de tout temps à raisonner devant les réalités, où l'enfant de cinq ans est déjà cartésien, et qui n'a pas besoin à chaque instant de recréer le monde pour illuminer sa dialectique des lumières de la raison pure ?

L'illusion sur l'Allemagne libérale, à la veille de 1870.

L'étudiant de l'Université de Heidelberg jugea ses maîtres autant qu'il les admira. Il fut surpris d'entendre Eduard Zeller commencer une de ses leçons par ces mots : « Aujourd'hui, nous allons construire Dieu. » Il a raconté qu'il écouta « avec un véritable effroi », en 1869, dans la grande « aula » de l'Université, le professeur Treitschke, apôtre convaincu de l'absolutisme prussien, prêcher d'une voix violente la réalisation de l'unité par une guerre contre la France. Mais ne faisons pas de ce jeune homme le prophète qu'il ne fut point. Il croyait au succès des idées libérales de Bluntschli, à l'Allemagne libre et unifiée par le système fédératif, sans esprit d'hostilité à l'égard de ses voisins. Il ne vit donc pas venir la catastrophe qui se préparait pour nous.

Impressions d'Allemagne.

Boutroux aime « ces bons Allemands », sachant pourtant qu'ils ne nous le rendent guère.

La vie qu'il mena là-bas fut allègre, et l'aimable nature que signalent ses camarades s'est épanouie en lettres assez vives, qui sont d'un jeune Français de tous les temps. Il conte à Augustin Gazier qu'ayant été gravement malade il a vu ses compatriotes résidant à Heidelberg se relayer chaque nuit pour le veiller, tant qu'il s'est trouvé en danger, puis hâter sa convalescence par des lectures de Rabelais et des histoires joyeuses. On fêta la guérison auprès de son lit, par un festin arrosé des vins du Rhin : « Ces bons Allemands, dit-il, ne comprenaient rien au chahut que faisaient mes sauveurs... » Lui-même les aime, « ces bons Allemands », sachant pourtant qu'ils ne nous le rendent guère. La nuit, de sa fenêtre qui donne sur le Neckar, il voit des radeaux illuminés descendre la rivière, portant des étudiants en costume de corporation, qui chantent contre la France leur

chanson en l'honneur de Blücher. « Ils nous détestent bien, au fond, écrit-il, et on est obligé d'être flegmatique pour pouvoir vivre en bonne intelligence avec eux. Nos cerveaux brûlés de l'Ecole se feraient des affaires tous les jours. » Pour lui, qui sait les prendre, il les trouve « très braves gens, hospitaliers, bons enfants, pleins de considération pour la France, qu'ils ne déprécient en somme que parce qu'ils en sont jaloux. Les jeunes gens allemands ne sont pas très intéressants. Ils sont lourds, mais instruits, accueillants, obligeants. Leur faculté maîtresse est la faculté de boire cent chopes de bière en un jour. Les jeunes filles... » Ici la lettre s'interrompt par des points ; l'ami de l'étudiant Boutroux n'a pas eu ses confidences sur Gretchen.

La guerre de 1870 : les vaincus ne songèrent plus à franchir le Rhin.

L'année suivante, il comptait s'inscrire à l'Université de Berlin ; mais ce fut la guerre, et les vaincus ne songèrent plus à franchir le Rhin. Une santé délicate depuis l'École Normale était devenue tout à fait mauvaise. Elle éloignait déjà M. Boutroux de la vie extérieure, le laissant tout entier au travail.

LE MAITRE

« De la contingence des lois de la nature » : réfutation du déterminisme intégral.

Nommé professeur de philosophie au lycée de Caen, il y prépara, trois ans, dans la paix de la province, ses thèses de doctorat, soutenues à Paris le 2 décembre 1874. La française, dédiée à Ravaisson, était ce livre *De la Contingence des lois de la nature*, dont l'influence fut si profonde.

Imprégnant toutes les doctrines qui dominaient les esprits, le déterminisme prétendait rendre raison de l'ensemble des phénomènes. Il imposait à ceux de la vie morale des lois que justifie dans le monde physique la méthode expérimentale, la seule qui s'y puisse appliquer. M. Boutroux démontra que tout un monde spirituel échappe à ces lois, dont il délimitait strictement l'autorité en les réduisant au caractère de lois statistiques. Mais ce fut la nouveauté de sa démonstration qui fut féconde. Les positions du vieux spiritualisme ne semblaient insoutenables que parce qu'elles étaient défendues par des philosophes étrangers aux sciences, incapables d'en discuter les affirmations, battus d'avance sur les terrains nouveaux du combat. Le jeune champion disposait au contraire des armes mêmes de l'adversaire. Depuis l'Ecole normale, où il recherchait la compagnie de ses camarades « scientifiques », mathématiciens et naturalistes, et où il porta un effort remarqué aux épreuves de science exigées pour l'agrégation de philosophie, M. Boutroux avait fait à cet ordre d'études une grande place dans ses méditations. Il surprenait, par sa subtilité en ces domaines réservés, les plus qualifiés des spécialistes. Son cher Tannery, qu'il avait retrouvé à la Faculté des Sciences de Caen, a reconnu plus d'une fois quelles rectifications de raisonnement un pur mathématicien peut devoir à un pur philosophe.

Science et philosophie, double pivot de l'enseignement et des ouvrages de Boutroux.

L'avantage de l'échange ne fut pas moindre pour M. Boutroux. Cette pénétration réciproque des deux méthodes caractérise son enseignement. Elle s'affirme au titre même de ses principaux ouvrages : *De l'Idée de loi naturelle dans la science et la philosophie contemporaines* (1895), et *Science et religion dans la philosophie contemporaine* (1908). On y retrouve sans peine, comme aussi dans les conférences de Harvard, qui sont de 1910 (*La Contingence et la liberté*), les vues essentielles de son premier livre, enrichies toutefois par l'expérience de sa carrière et présentées à un public de mieux en mieux préparé à les comprendre.

Les années d'enseignement.

A Montpellier.

Je m'interdis, Messieurs, d'analyser des travaux que trahit une exposition trop brève. Une autre Académie, celle où M. Boutroux occupa le fauteuil d'Ollé-Laprune, les entendra apprécier par un successeur digne de lui. Je tourne, en simple biographe, les pages d'une vie qui appartient désormais à l'enseignement. Aussitôt docteur, M. Boutroux est chargé du cours de philosophie à la Faculté de Montpellier. Sa leçon d'ouverture : *la Grèce vaincue et les premiers stoïciens*, se rattache au gros travail qu'il a sous presse, la traduction du livre de son maître Zeller sur la *Philosophie des Grecs ;* mais l'époque qu'il a choisie est celle qui correspond aux préoccupations de la France en train de réparer ses forces par la sagesse et le travail. La patrie diminuée recherche les exemples de virilité, et l'antiquité hellénique offre des leçons appropriées à toutes les heures de l'histoire.

A Nancy : le mariage avec Mlle Poincaré.

Titularisé à Montpellier, M. Boutroux est appelé à Nancy, où il professe une année, puis à Paris, pour suppléer Alfred Fouillée comme maître de conférences à l'Ecole normale. Quand, deux ans plus tard, Fouillée prend sa retraite, il lui succède, et son cours, qui suscitera tant de vocations philosophiques, va se prolonger huit années. Si bref qu'ait été le séjour dans la capitale lorraine, il y a préparé l'événement le plus heureux de sa vie. Il a rencontré, dans une ancienne famille riche de tous les dons de l'esprit, celle dont le cœur s'est donné à lui dans un élan d'admiration et qui doublera ses forces pour l'existence. Il épouse à Nancy, le 9 octobre 1878, Mlle Aline Poincaré.

A Paris : les Poincaré et Boutroux, « le plus beau triumvirat de l'intelligence ».

Ce que fut dans un modeste intérieur du Quartier latin le bonheur de ce jeune ménage universitaire, vous le devinerez sans peine, en songeant que ces deux êtres étaient faits à merveille pour se compléter. La femme ne se lassait jamais d'entendre le mari disposer ses idées devant elle ; sa plume était toujours prête à recopier des manuscrits, et sa mission semblait être, en allant chercher au dehors les tableaux et les informations de la vie, d'apporter aux abstractions du logis le contrôle des réalités. Pleine d'esprit, de finesse et de tendresse, nous avons vu Mme Boutroux entourer une santé toujours précaire de soins presque maternels. Elle s'effaçait dans ce rôle. Cette femme de haute culture, qui aurait pu écrire sous son nom, et qui préféra traduire les œuvres d'autrui, a toujours satisfait son amour-propre de la gloire dont elle recueillait le reflet.

Sa fierté d'épouse se doublait d'un orgueil fraternel, qui n'était pas moins légitime. Dès les débuts de son mariage, elle vécut entre son mari et son frère, cet Henri Poincaré, qu'il suffit de nommer pour évoquer une des plus puissantes figures de la science. Décidé à entrer dans l'enseignement et à soutenir ses thèses, le jeune beau-frère de M. Boutroux ache-

vait de suivre les cours à l'Ecole des mines de Paris. Il vivait, nous dit-on, avec son cousin-germain M. Raymond Poincaré, qui poursuivait, comme vous le savez, d'autres études. Ainsi se noua une intimité, que le temps devait rendre plus étroite, entre le philosophe, le mathématicien et le juriste. Elle nous a montré dans une même famille, du vieux type français, une éclatante réunion de serviteurs de la patrie et le plus beau triumvirat de l'intelligence.

A la chaire d'histoire de la philosophie moderne.

L'avenir du ménage se trouva tout à fait assuré le jour où son chef devint professeur à la Faculté des Lettres. Il y fut d'abord chargé d'un cours complémentaire de philosophie allemande ; mais, Caro étant mort, la chaire de philosophie revint à Janet et, le 1er mars 1888, celle d'histoire de la philosophie moderne fut attribuée à M. Boutroux. Deux de ses meilleurs amis étaient titularisés en même temps que lui, M. Bouché-Leclercq, pour l'histoire ancienne, Ernest Lavisse, pour l'histoire moderne. Ils succédaient à Geffroy et à Wallon, qui venaient de prendre leur retraite, tandis que Luchaire remplaçait Fustel de Coulanges. Ces beaux noms qu'on a plaisir à faire entendre évoquent une heure de rajeunissement de la Sorbonne. Elle est fort présente à mon souvenir, car je commençais moi-même d'enseigner au voisinage, en cette Ecole des Hautes-Etudes, présidée par Gaston Paris, qui occupait un coin, le plus modeste, non le moins vivant, de la vieille maison de Richelieu. Ces murs vénérables, où tant de noble labeur s'était abrité, allaient disparaître dans une destruction sans pitié. Ceux qui ont vécu et travaillé dans l'ancienne Sorbonne se rappellent avec regret les hauts murs mêlés de brique d'une cour austère et majestueuse, les étroits degrés carrelés, aux rampes de bois massif, qui desservaient tout l'édifice, et aussi les petites salles de la bibliothèque commune à nos divers enseignements et d'une incommodité attendrissante. J'y rencontrais parfois M. Boutroux en recherche sur les rayons. Nous ne puisions pas aux mêmes livres, mais tous étaient à cette date des livres allemands.

Le cycle des cours.

Au début de son titulariat, M. Boutroux abandonne pour un temps l'exposition exclusive des systèmes germaniques. Ses premiers programmes portent sur Descartes, sur les théories mécanistes du XVIIe siècle, sur les origines de la philosophie critique ; il fait, pendant deux années, sur « l'idée de la loi naturelle », les admirables leçons historiques qui sont publiées par ses élèves. Après un congé (1893-94), pendant lequel il est suppléé par Brochard, il s'attache deux ans à la philosophie de Kant, deux autres à la doctrine philosophique de Pascal, deux années encore aux théories modernes relatives à l'induction ; enfin ses derniers cours sont consacrés, l'un à la morale de Kant, l'autre au système d'Auguste Comte considéré dans ses rapports avec la métaphysique. Il cesse d'occuper sa chaire en 1902, étant appelé à la direction de la Fondation Thiers.

Ce qu'était le maître.

Ce long enseignement, trop souvent interrompu par la maladie, a honoré la demeure où il fut donné. Quand il prit fin, le doyen Croiset exprima son regret de voir s'éloigner « cette parole si profonde, si pénétrante et si lumineuse », souveraine autorité des soutenances de thèses. Mais c'est à son cours même qu'il fallait entendre M. Boutroux. Il parlait sans notes, dans le plus pur langage, assuré d'une imperturbable mémoire qui lui fournissait sans défaillance la suite et l'équilibre de son discours et jusqu'aux textes qu'il avait à citer. Sa voix, grave et un peu lente, modelait ses inflexions sur le mouvement de la pensée. Son regard passait au-dessus de l'assistance, qu'il semblait oublier ; et, sur le visage émacié, le sourire avait d'autant plus de grâce qu'il y apparaissait rarement. On sortait recueilli, comme d'un temple, de ces leçons où, sans avoir fait appel au sentiment, ce maître de raison avait offert l'émouvant spectacle d'un noble esprit en quête de vérités.

Le cours sur Pascal.

Jamais cette impression ne fut plus forte qu'à ce cours célèbre sur Pascal, où l'amphithéâtre fut trop étroit pour contenir les auditeurs. Il y avait longtemps que M. Boutroux vénérait, dans un des sanctuaires de son esprit, l'image hautaine et humiliée de notre Pascal. Ce beau sujet l'assurait, par sa seule existence, que ses idées familières correspondaient à des réalités vivantes. Un des plus grands hommes de la science, et des moins contestés dans son génie, est en même temps un des grands hommes de la foi, que dis-je ? un mystique au sens exact de ce terme, un esprit d'une lucidité totale mis en la présence directe de Dieu. M. Boutroux, qui avait trouvé de la sympathie pour le mysticisme confus d'un Jacob Boehme, germanique mélange de luthéranisme et d'alchimie, rencontrait tout autre compagnie avec le mathématicien et le physicien qui habitèrent la même enveloppe mortelle que l'écrivain des *Pensées.* Il étudia Pascal dans une familiarité respectueuse, mêlée de fraternelle pitié pour ses souffrances. Il ne resta pas, comme tant d'autres, sur le seuil de son âme, et, s'il n'a sans doute point exprimé sa vie religieuse dans toute sa profondeur, il eut un juste sentiment de la qualité de cette vie. Le livre qui sortit de son cours, achevant de nettoyer ce grand portrait français des bariolages romantiques, l'a fait apparaître dans sa pure lumière et sa définitive sérénité.

La France célébrera cette année, Messieurs, le troisième centenaire de la naissance de Pascal, et ma province d'Auvergne vous conviera à cette commémoration nationale. Vous trouveriez parmi vous, pour vous y représenter, le plus brillant interprète de la pensée pascalienne ; mais votre hommage se doublera du souvenir des pages que M. Boutroux nous a laissées.

LE DIRECTEUR DE LA FONDATION THIERS

« Les jeunes moines de Thélème. »

Il dirigea pendant une vingtaine d'années la Fondation Thiers. Un de ses prédécesseurs présentait un jour à l'abbé Duchesne deux élèves de cette maison d'étude et de loisir : « Ce sont, je le vois, dit l'abbé, deux jeunes moines de Thélème ! » Le savant directeur goûta médiocrement cette définition ; M. Boutroux, au contraire, l'adoptait en souriant. C'est, en effet, le caractère de la demeure fondée par Mlle Dosne que les jeunes intellectuels qui l'habitent, et à qui de sérieuses études ont mérité ce bonheur, y puissent passer trois années de retraite, sans soucis matériels d'aucune sorte, à préparer leur thèse ou des travaux désintéressés. Aucun règlement ne leur impose leur besogne : « Fay ce que vouldras ! », disait déjà la règle imaginaire de la Fondation Rabelais. La Fondation Thiers n'a jamais eu à regretter la confiance accordée à ses travailleurs. Tous ont su reconnaître l'avantage sans pareil de cette libre disposition d'eux-mêmes à l'âge où s'achève leur formation. D'excellentes recherches, de très bons livres et surtout de très bons esprits, sont sortis de

cette Thélème laborieuse, où l'autorité garde, aujourd'hui comme hier, un caractère de paternité spirituelle, assez discrète pour être aimée.

Boutroux animateur pour ses pensionnaires par ses encouragements et l'exemple de son labeur.

Celle de M. Boutroux fut toute indulgente. Il s'attacha à ces intelligences de choix, vouées aux sciences, aux lettres ou à l'histoire, qui s'aiguisaient l'une l'autre dans la vie commune et entouraient la fin de sa carrière d'un rayonnement d'avenir. Il s'intéressa non seulement aux travaux, mais aux pensées et aux âmes, et ces jeunes hommes lui en surent gré. Un tel directeur était pour eux un animateur, et la dignité de sa vie, maintenant déclinante, le modèle offert à leurs premiers pas. Quand il fut élu à l'Académie, il y eut à l'hôtel du rond-point Bugeaud une cérémonie de félicitations tout affectueuses, où les anciens vinrent se réunir aux nouveaux. Le pensionnaire qui prit la parole pour ces derniers proclama le profit qu'ils tiraient tous non seulement des encouragements quotidiens de leur chef, mais de l'exemple même de son labeur : « Nous aimons jusqu'au voisinage de votre pensée active, recueillie. Bien des fois, quand la vie extérieure est près de nous distraire, de nous entraîner dans son tourbillon, ce nous est une vue bienfaisante que celle des deux fenêtres éclairées de votre cabinet de travail, derrière lesquelles nous devinons, à travers les rideaux, votre tête penchée et votre visage méditatif. »

NATURE MORALE DE BOUTROUX

L'ami de la solitude et l'habitant de l'irréel.

Peu de gens ont pénétré l'intimité morale de notre philosophe. Sa débilité physique et la nature de ses études avaient chassé la gaieté de sa jeunesse. Il était grave et semblait timide. Les plus riches intellectuels gardent souvent avec la vie courante des contacts mesquins ou passionnés ; M. Boutroux n'en avait point de cette sorte. Son séjour était le monde abstrait, dont on l'arrachait avec peine. C'était pour lui l'univers réel ; l'autre lui parut toujours d'une existence moins assurée. Il lui plaisait d'être seul, et il restait de longues heures sans nul besoin d'entendre une voix. Il oubliait les détails matériels, les événements de famille, jusqu'à l'âge et au nom d'enfants qui le touchaient de près. Obligeant et ponctuel à rendre service, il fallait que le service lui fût demandé ; il ne s'en avisait pas de lui-même, étant étranger la plupart du temps à ses propres affaires. Le don de comprendre à demi-mot lui était refusé ; il fallait qu'une phrase fût précise, et bien construite, pour qu'elle forçât son attention ; et souvent, arraché à son rêve, il tombait comme étourdi dans le tumulte et le désordre terrestres, du haut des nues où se dérobait à son entourage l'ordonnance mystérieuse de sa pensée.

Ses goûts littéraires et artistiques.

Quand il avait fait l'effort de descendre jusqu'à nous, il utilisait vite et bien cette expérience. Il parcourait journaux et revues, interrogeait sur les faits politiques, et se retirait chargé d'informations, qu'il passait au crible de sa logique pour s'en servir à l'occasion. Il goûtait l'art, mais à sa façon, ne donnant à l'œuvre une réelle valeur que s'il pouvait en extraire une idée nette et l'emporter dans son univers pour la méditer et la classer. Aussi était-il sévère pour la poésie dans laquelle il ne distinguait point aisément le fond de la forme, celle qui n'est, en effet, que poésie. Il aima naturellement Sully Prudhomme, dont il a fort bien parlé, sans pourtant préférer ses poèmes de pure philosophie. Son poète favori fut Gœthe, qu'il sut par cœur et qu'il citait de mémoire dans sa conversation, dans ses cours, dans ses écrits. Il était musicien et tirait de ce don autant de souffrances que de plaisirs, car la moindre fausseté de ton était intolérable à son oreille. Une mélodie fine, un thème désolé pouvaient le ravir ou le faire pleurer.

Le père éducateur de ses enfants.

Le père, si nous en croyons ses enfants, fut adorable. Ils venaient, tout jeunes, auprès de lui, recevoir, sur toutes les matières, des leçons qui exigeaient une attention très forte, mais ne dépassaient point dix minutes. Il les faisait lire, écrire, chanter, jouer même, en anglais, en allemand et en italien. Plus tard, il résumait pour eux l'histoire en saisissants raccourcis, et, sans leur enseigner une philosophie dogmatique, les initiait à l'histoire des systèmes suivant sa grande méthode mise à la portée de leur esprit. Après ses deux filles, ce bienfait allait s'étendre à ses petits-enfants. Quant à son fils, il a mûri sous ses yeux une forte intelligence digne d'être comparée à la sienne. Ayant ouvert par ses travaux les voies les plus originales à l'histoire générale des sciences, Pierre Boutroux a quitté la vie au seuil de la renommée. Les succès qui la faisaient prévoir furent la dernière joie du père qui l'avait formé à son image.

BOUTROUX VOYAGEUR

Voyages d'agrément.

M. Boutroux était un grand voyageur. Chaque année de sa vie est marquée d'une pérégrination en province ou à l'étranger. J'ai eu confidence du carnet, continué jusqu'à la veille de sa mort, où sont notés jour par jour ses brèves indications de touriste et le nom des personnes intéressantes qu'il a rencontrées. En bon universitaire, il a fait son voyage de noces pendant les vacances, quinze jours en Provence et dans l'Italie du Nord. Puis ce sont des séjours de repos aux lacs de Suisse ou de Lombardie ; plus tard, des voyages pour l'instruction des enfants mènent toute la famille en Brisgau et en Bavière, à Venise, au Tyrol, et dans l'Engadine, puis aux châteaux de Touraine et aux plages bretonnes. Jamais un voyage n'a séparé un seul jour les époux, sauf une fois dans leur vie, pour un séjour à Vichy.

Tournées professionnelles de conférences.

En juillet 1897, l'Association franco-écossaise invite pour la première fois le professeur à parler à Edimbourg. Mais, dès qu'il a quitté sa chaire, il est appelé sans cesse au dehors par des conférences, des congrès, des fêtes universitaires ou académiques. Toute l'Europe intellectuelle et bientôt l'Amérique veulent écouter cette parole respectée, dont les pays anglo-saxons notamment savent quels hommages elle a rendus aux principes du christianisme. Dans la seule année 1904, M. Boutroux parle à l'Université de Glascow, à l'Académie des Sciences de Berlin, à la *Royal Society* de Londres, pour la réunion internationale des Académies ; il reçoit le doctorat d'honneur à Oxford et séjourne à Genève, pour le congrès de philosophie. 1906 est à peine moins rempli : on le voit à Montpellier, à Londres, à Oxford, à Aberdeen et à Glascow. En 1907, il est à Glascow encore pour les honneurs universitaires, à Cologne pour discourir de Leibniz, à Vienne pour la réunion des Académies. En 1908, un congrès philosophique le

ramène dans le cher Heidelberg de sa jeunesse, et le congrès d'éducation morale, à Londres, où il se sent tout à fait chez lui, parmi des amis empressés à le fêter et la *British Academy*, qui vient de l'élire. Partout en mission utile, il se permet peu de voyages de pur agrément. Au printemps de 1909 cependant, il est à Rome pour son seul plaisir ; mais comme il le goûte en courant ! En huit journées, il a dû tout voir, y compris le Roi et ses confrères des *Lincei*. Il reviendra plus à loisir, quand il donnera en 1913 ses belles conférences du *Collegio Romano*.

M. Boutroux recherche le contact direct avec les esprits de tous les pays. Son premier voyage d'Amérique est de 1910. Il y est convié pour douze « lectures » à Boston (Cambridge), et sa première visite, dès l'arrivée, est pour le professeur James, dont il aida à annexer les idées à notre domaine intellectuel. La conversation des hommes de science et sa réception à l'Université Columbia, l'intéressent beaucoup plus que les thés et les dîners de Washington et de New-York. Au congrès philosophique de Bologne, à la réunion des Académies à La Haye, il note d'heureuses rencontres de collègues. Peu entraîné à l'étude des musées, il cherche plutôt en Hollande les souvenirs de Descartes et de Spinoza. En 1913, outre les conférences de Rome et de Milan, il en donne à l'Université de Copenhague, à l'exposition de Gand, puis aux grands centres d'enseignement d'outre-mer, Columbia, Yale, Harvard. En 1914, au mois de mai, il est invité à parler en Allemagne, à Berlin et à Iéna ; et comme il ajoute souvent à ces déplacements, en quelque sorte professionnels, une étape de sentiment, il s'accorde pour la première fois la joie du pèlerinage de Weimar. Il était temps d'aller saluer Gœthe : la guerre éclatait deux mois après.

BOUTROUX ET LA GRANDE GUERRE

Volte-face des intellectuels allemands : Boutroux surpris et indigné.

Il ne fallut pas moins que l'ébranlement du monde pour arracher le philosophe aux plus chers de ses rêves. Ce que furent pour lui l'agression, le martyre du peuple belge, l'invasion dans le massacre et l'incendie, seuls le savent ceux qui vivaient alors auprès de lui. La surprise égala l'indignation. Les hommes qu'il avait fréquentés et admirés en Allemagne, ceux qu'il rencontrait avec plaisir dans les congrès et dont la sincérité scientifique semblait acquise, comment pouvaient-ils réclamer une part de complicité dans tant de crimes et mettre leur nom au bas d'un document de mensonge ? L'âme jadis si accueillante des penseurs allemands avait conçu un large idéal pour l'ensemble des hommes ; comment s'y était-il substitué une autre âme, avide et brutale, n'acceptant de devoirs que ceux qui servaient son orgueil ?

L'Éternelle Allemagne.

Boutroux dénonce la responsabilité du peuple allemand.

Mais bientôt cet esprit lucide s'interrogea. Nous avons dans ses articles, dans ses discours, échelonnés au long de la guerre, la trace des hésitations de sa conscience et de l'affermissement de ses conclusions. Il ne voyait plus de saut brusque dans la pensée germanique. L'Allemagne au-dessus du droit, ou plutôt la domination de l'Allemagne confondue avec le droit, M. Boutroux reconnaissait cette doctrine meurtrière. Il y retrouvait des accents qui avaient frappé jadis ses oreilles d'étudiant, et s'apercevait, pour la première fois, qu'ils résonnent tout au long de la littérature philosophique elle-même. Chez les simples constructeurs de systèmes, dans la maison sereine de la science qu'il fréquenta sans défiance, il distinguait maintenant les paroles dangereuses. Elles sortaient des livres de Fichte, qui identifiait Germanisme et Providence divine et assignait à sa race le rôle d'absorber le monde ; elles couraient dans l'œuvre de Hegel, qui créait à l'État des droits omnipotents sur les volontés individuelles et mesurait la noblesse de toute politique à la force dont elle dispose pour l'imposer ; elles étaient en germe chez les plus grands, chez les plus purs, qui montraient tous une disposition évidente à rabaisser dans l'homme les puissances du cœur, à exalter uniquement l'intelligence et la volonté, et se rencontraient ici par avance avec les héros authentiques du prussianisme, Frédéric II et Bismarck. En vérité, l'Allemagne avait été « toujours la même dans son fonds, quelles que fussent les effusions superficielles de ses théologiens, de ses philosophes, de ses poètes, de ses musiciens ». Elle le resterait, annonçait M. Boutroux, même après sa défaite, dont il ne doutait pas, même après le traité final, qui ne serait pas observé. Elle garderait sa volonté d'agrandissement et d'oppression, et il n'y aurait aucune paix parmi les nations, puisque « la sincérité allemande consiste à employer, en conscience, les moyens les plus propres à tromper les autres au profit de l'Allemagne ».

Par ces paroles, et d'autres plus sévères, votre confrère soulageait son angoisse, avertissait ses compatriotes, inquiétait l'ennemi dans ses succès. Les injures personnelles qu'il recevait l'assuraient qu'il frappait juste. D'autres s'égaraient en cherchant des coupables, accusaient une caste ou un empereur ; M. Boutroux n'hésitait pas sur la responsabilité d'un peuple.

Les œuvres de guerre.

L'ambulance de la fondation Thiers.

A cette mission, qu'il jugeait de son ressort propre, d'autres se joignaient. Il organisa à la Fondation Thiers une ambulance modèle, dont Mme Boutroux fut l'âme agissante. Il présida le Comité franco-britannique, avec le sentiment de servir les deux pays en liant plus étroitement leurs relations intellectuelles.

Le prêcheur d'espérance.

Il acceptait, en ce temps de voyages difficiles, d'aller parler à Besançon, à Toulouse, à Lyon, au Havre, à Nantes, et aussi à Londres, à Lausanne, à Oxford. Le thème qu'il développait le plus volontiers était celui de l'espérance. Il puisait une part de sa foi dans le réconfort qu'apportaient à ses méditations les lettres pleines d'entrain, de décision et de bonne humeur, des jeunes mobilisés de la Fondation. Ils lui écrivaient de la tranchée pour lui dire leur ardeur, de l'arrière pour lui confier leur impatience. Aux actes de bravoure, aux belles citations, succédait trop souvent l'annonce d'une mort héroïque. Les larmes entraient dans la maison avec la gloire ; mais le pessimisme n'y pénétrait point. Là plus qu'ailleurs, on savait que le peuple qui donne à profusion de tels enfants est fait pour survivre et pour vaincre.

L'entrée en guerre de l'Amérique parut à votre confrère la récompense de tant de vertu. Il admirait depuis trois ans l'immense générosité des secours que nous apportait la grande nation fraternelle. De nouvelles violations du droit la décidèrent à offrir son sang même à la cause humaine pour laquelle les Alliés s'épuisaient. Après la victoire, M. Boutroux eût désiré d'aller remercier ses amis d'outre-mer, dont l'action personnelle avait été si persuasive. Ses forces ne le lui permettaient plus. L'Angleterre et la

Belgique l'entendirent une fois encore. Puis survint la grande épreuve : la compagne de sa vie lui fut enlevée, et nous comprîmes tous qu'il ne tarderait pas à la suivre.

La lampe qui s'éteint.

Le travail soutint ses derniers jours. Sa vie continuait de se consumer dans le temple de la sagesse ; mais celle qui remplissait la lampe n'y venait plus. La flamme baissa lentement avant de s'éteindre, sans rien perdre de sa pureté. Aux jours prolongés de sa fin, satisfait de se voir entouré des siens, il se taisait pendant des heures dans son fauteuil de malade. Sa patience inaltérée montrait quelles ressources il trouvait en lui-même et dans la contemplation de l'infini. Le 22 novembre 1921, se brisa la frêle matière qui pesait à son âme. Il pénétra dans l'univers qu'il avait toujours pressenti. Jamais regard de métaphysicien ne fut mieux préparé à s'ouvrir sur les visions éternelles.

FEUILLETS DE LA GRANDE GUERRE

Les tractations d'Ernest Judet avec l'autorité allemande

De l'*Action Française* (9. 1. 23) :

Le 30 juillet 1919, on découvrait dans les « archives du gouvernement impérial allemand » de Bruxelles quatre pièces établissant la trahison de Judet (1). Ce sont les fameuses correspondances Lancken-Jagow, dont les originaux sont au dossier.

Le premier en date de ces documents est un télégramme de Jagow, sous-secrétaire d'Etat des Affaires étrangères, au baron de Lancken, alors chef du département politique en Belgique occupée, à Bruxelles.

En voici le texte :

Des affaires étrangères à Berlin, 12 décembre 1914. Une heure du matin.
Secret.

Suivant les nouvelles suisses, l'état des esprits serait actuellement plus défavorable pour nous qu'il y a quatre ans. Un revirement ne serait possible qu'après un succès important de l'Allemagne et une propagande de préparation. Je voudrais gagner Judet pour cette propagande. Au début, il a refusé à l'intermédiaire, mais finalement il a consenti sous les conditions suivantes : attendu qu'il doit abandonner la rédaction de son journal, d'une valeur de 1 million et demi et qu'il risque un demi-million de fortune privée, il demande deux millions, en échange de quoi il mettrait toutes ses forces à notre disposition. La somme me semble insensée. Prière de donner avis. Je reste ici jusqu'à lundi. JAGOW.

La deuxième pièce est le *manuscrit même* de la réponse de Lancken.

Secret. — Réponse au télégr. secret d'aujourd'hui, 11/12/14. Aux Affaires étrangères de Berlin.

Judet n'est certes pas dépourvu de talent comme journaliste ; toutefois, il me semble absolument inapte (le mot est barré au manuscrit, puis rétabli par un pointillé) pour la mission qu'on veut lui attribuer. On ne peut nullement se fier à lui ; il n'était plus pris au sérieux au point de vue politique, et, commercialement, il a conduit fort mal les journaux qu'il dirigeait, d'abord le *Petit Journal*, plus tard, l'*Eclair*. L'*Eclair* était jugé ruiné, la situation de fortune personnelle de Judet était aussi depuis quelque temps fort dérangée. Sa femme, une Anglaise, a des rapports avec le général French, si je ne me trompe pas, de nature familiale, que Judet a toujours cultivés malgré ses articles anglophobes.

LANCKEN.

Notons deux petites erreurs de Lancken, sans aucune importance : Judet n'a jamais eu la direction du *Petit Journal;* les origines de Mme Judet ne sont pas celles qu'il indique — on aura remarqué, d'ailleurs, la réserve : « si je ne me trompe pas ». Pour tout le reste, qui est seul important, on admirera la précision des renseignements.

Voici maintenant la traduction d'une lettre, dont l'original est au dossier, adressée de Berlin, le 10 février 1915, par Jagow à Lancken :

CHER LANCKEN,

Le juif T. (dans le texte allemand on lit : *Der Jude T.*) appelé Eclair a raconté à Romberg qu'il aurait, dans plusieurs entretiens, gagné le Pape à ses plans bonapartistes. Le Pape lui aurait remis des instructions pour le clergé français, afin de le mettre en garde contre la coopération avec le gouvernement actuel en F. Le Pape est sympathique à l'idée d'un rapprochement germano-français, attendu qu'il le tirerait d'une pénible situation entre nous deux. Le Pape s'est aussi intéressé à la libération de la Pologne. Je suis quelque peu sceptique ; je me demande si Eclair ne se vante pas et n'exagère pas. Si le Pape se laissait prendre à la blague bonapartiste, se servirait-il d'Eclair pour faire parvenir des instructions au clergé français ? Avec mes meilleures salutations. Votre dévoué.

J.

Les questions posées par Jagow ne demeurèrent pas sans réponse. Le 15 février 1915, Lancken écrivait au sous-secrétaire d'Etat allemand une lettre dont le brouillon a été également retrouvé dans les archives de Bruxelles :

CHER JAGOW,

Je n'ai trouvé votre lettre du 10 qu'à présent, de retour après une courte absence. Je ne tiens pas pour impossible qu'Eclair soit utilisé par le Pape pour entrer en contact avec les bonapartistes. L'initiative de ces relations est naturellement partie d'Eclair. Le fait seul que le Pape l'a reçu en audience et qu'il lui fit savoir longtemps à l'avance son empressement à le recevoir, prouve à mon avis que le Pape le prend suffisamment au sérieux. Au surplus, il n'y a plus en France de politiciens cléricaux de premier plan. Le comte de Mun est mort et Denis Cochin est considéré comme ramolli : D'Eclair, qui, il est vrai, ne jouit pas comme journaliste quotidien, en dépit de son talent, d'un très grand prestige, le

---

(1) Voir dans *Documentation Catholique*, t. 7, col. 605-621, un exposé de l'*Action française* sur l'affaire Judet-Bossard-Paul-Meunier, suivi de l'arrêt de la Chambre des mises en accusation du 21. 2. 22, prononçant le non-lieu en faveur de Meunier et de la dame Bernain de Ravisi, et renvoyant Judet et Bossard devant la Cour d'assises de la Seine. (Note de la *Documentation Catholique*.)

Pape sait sans doute qu'il a de l'influence auprès des bonapartistes, en particulier du riche comte Armand, qui dispose de nombreux amis dans la grande industrie française. Pour ce qui est spécialement de l'emprise sur le clergé français, on serait certes porté à penser que le Pape devrait avoir pour cela d'autres médiataires, à savoir les gens de l'entourage du journal *La Croix*. Quoi qu'il en soit, il se peut que pour cela il se soit également servi d'Eclair.

Au sujet des chances des bonapartistes, je saisirai l'occasion pour dire que je ne crois guère à leur triomphe final, pas plus qu'au triomphe de la candidature d'Albert Ier. En tout cas, on devrait bien, pourvu que cela puisse se faire avec circonspection, chercher à favoriser les espérances bonapartistes renaissantes que le Pape doit toujours regarder avec des yeux sympathiques, même s'il est sceptique quant à leurs chances, et cela afin d'accélérer le grabuge qui se prépare sans doute en France.

Mon accord verbal avec Eclair comporte, en somme, que lui ou comte Armand se rencontrerait de nouveau avec moi, à bref ou long terme.

Des déclarations ultérieures de Pilatus, Romberg semble avoir tiré l'impression qu'Eclair voudrait faire faux-bond. Je crois que de lui-même Pilatus s'arrangera pour que les fils ne se rompent pas.

Avec mes salutations empressées.

Votre très obéissant, LANCKEN.

L'extrait suivant d'une lettre de Judet qui figure au scellé 9 D de son dossier (liasse 1915) traduit cyniquement les mobiles de son action néfaste à Rome. Après une allusion à une récente visite au Pape, Judet explique : « *Si je gagne la partie que je pense jouer là-bas, tu sais que c'est vraiment une fortune pour moi et mon journal. Cela en vaut la peine...* » Mais « cela » lui aurait valu douze balles si sa trahison eût été prouvée plus tôt. N. S.-A.

P.-S. — Pilatus, c'est Bossard. « L'impression qu'Eclair voudrait faire faux-bond », c'était un marchandage de Bossard et de Judet pour obtenir davantage de Romberg.

MENSONGES HISTORIQUES

Le Fondateur des Ecoles normales en France

Nous lisons dans l'excellent bulletin de l'Union des Associations catholiques des Chefs de famille, *Ecole et Famille* (nov.-déc. 1922) :

Le jeudi 23 novembre, M. Millerand, assisté de M. Léon Bérard, ministre de l'Instruction publique, et de M. Appell, recteur de l'Académie de Paris, a présidé le cinquantenaire des Ecoles normales.

Ce cinquantenaire est un mensonge ; car les Ecoles normales ne remontent ni à 1872 ni même à la Révolution, qui n'a rien fait pour l'enseignement primaire... que démolir.

En réalité, nous les devons à l'un des grands apôtres de l'enseignement populaire en France et dans le monde, saint Jean-Baptiste de la Salle, et à ses Frères.

Dans son *Dictionnaire pédagogique*, M. Ferdinand Buisson revendique le fondateur des « Ignorantins » comme *une gloire française à l'encontre des gloires étrangères qu'on voudrait nous imposer*. Et encore le 9 juin dernier, à la Chambre, après avoir cité le tableau — poussé d'ailleurs trop au noir — que La Bruyère trace de la vie paysanne au XVIIe siècle, il disait : « Dans le même siècle, un autre homme que nous ne connaissons pas assez — l'Eglise l'a récemment canonisé — a traduit en acte la pensée qui est au fond même de la description de La Bruyère. Je ne veux pas refuser mon admiration à Jean-Baptiste de la Salle, qui, chanoine riche, a renoncé à sa fortune, *a voulu devenir pauvre afin d'avoir le droit d'enseigner, avec d'autres pauvres, les enfants du peuple.* »

Voilà le fondateur des premières Ecoles normales, nous dit son biographe M. Guibert (*Histoire de saint Jean-Baptiste de la Salle*, pp. 136 et 299). Nous le citons :

« En 1684, à Reims, rue Neuve, saint Jean-Baptiste de la Salle établit un séminaire de maîtres d'école pour la campagne. Cette école normale, la première de toutes, compta jusqu'à 30 sujets à la fois. Le séminaire des maîtres de campagne fut prospère aussi longtemps que le fondateur demeura à Reims. Il tomba peu après son départ.

» Dans la suite, M. de la Salle tenta plusieurs fois de le rétablir à Paris.

» Dans les Remarques historiques sur la paroisse de Saint-Sulpice, nous lisons à la date du 1er décembre 1698 que la maison de Saint-Cassien abritait 35 à 40 jeunes gens « que l'on forme uniquement pour devenir de bons maîtres d'école et » élever chrétiennement et gratuitement les pauvres » enfants, tant à Paris que dans les autres provinces » du royaume ».

» A la même époque, Michel Lebreton, curé de Saint-Hippolyte, conçut le dessein d'étendre aux paroisses rurales le bienfait des écoles chrétiennes. Le projet était mûri depuis quinze ans dans l'esprit de M. de la Salle. Aussi le fondateur des Frères et le curé de Saint-Hippolyte furent-ils promptement d'accord sur la fondation d'un séminaire de maîtres laïques pour la campagne. C'était une *école normale* qui s'ouvrait à Paris.

» A ce séminaire une école était annexée. C'est ainsi qu'au XVIIe siècle J.-B. de la Salle avait réalisé les conditions les plus favorables en fournissant aux élèves l'occasion d'appliquer les règles pédagogiques qui leur étaient données. »

Il y a une vingtaine d'années, M. Toutey, aujourd'hui inspecteur primaire du département de la Seine, soutenait ses thèses de doctorat ès lettres devant la Faculté des lettres de Besançon. Sa thèse latine (il y en avait encore) traitait de *l'Instituteur sous la Révolution* (*De ludi magistro...*) ; elle avait pour rapporteur M. Jean Guiraud, alors professeur d'histoire dans cette Faculté, et elle fut discutée par M. Pfister, alors professeur d'histoire à la Sorbonne et aujourd'hui doyen de la Faculté des lettres de Strasbourg.

Avec une loyauté scientifique admirable, M. Pfister — un protestant — adressa au candidat, son coreligionnaire, en termes fort éloquents, un vif reproche, celui d'avoir oublié que l'enseignement primaire ne date pas en France de la Révolution, que ses maîtres les plus illustres furent dès le XVIIe siècle les Frères de saint Jean-Baptiste de la Salle et nos premières écoles normales celles qu'ils fondèrent, en particulier l'Ecole Saint-Yon dans le diocèse de Rouen. Il rappela que nos premières écoles normales laïques ont eu pour premiers maîtres des Frères sous la Restauration et sous Louis-Philippe, de sorte que nos instituteurs laïques, qu'ils le veuillent ou non, descendent en droite ligne des Frères. [...]

« L'ACTION CATHOLIQUE »

ŒUVRES NOUVELLES

Les Équipes sociales

BILAN DE LA PREMIÈRE ANNÉE

De la *Revue des Jeunes* (10. 12. 22):

Les Equipes sociales... Il y a un an que, sous ce titre, se sont lancés les cinquante premiers Equipiers. Il y a eu un an le 24 novembre. Depuis, à Paris et en province, les groupes ont grandi et prospéré; les équipes ont essaimé au delà de tout espoir. Peut-être est-il juste, à l'occasion de la nouvelle rentrée, de jeter un regard en arrière, de mesurer la route parcourue, pour méditer sur le sens de notre effort, sur les premiers résultats. L'action quotidienne est un courant si rapide qu'on se laisse facilement entraîner, sans recueillement, sans réflexion, sans mémoire. Essayons de faire le point.

D'où venons-nous? Qui sommes-nous? Où essayons-nous d'aller? Où en sommes-nous?

ORIGINES

Le patronage de Reuilly.

Premières réunions (été 1921).

Ce n'était sûrement pas les Equipes que nous comptions trouver au bout de cette allée de patronage que nous montions, il y a trois ans, un soir de mai. Nous étions trois, Pierre Fabre, Pegon et moi, à nous demander ce qui pouvait bien nous attendre derrière ces murs entrevus là-bas, qui nous paraissaient fort intimidants. Ceux que nous y trouvâmes, tous les « jeunes » du patronage et les grands, étaient aussi embarrassés que nous, et le plus curieux fut que personne ne parut s'en apercevoir. Bientôt, réunis dans la cour, nous causions tous, comme si nous nous connaissions depuis longtemps. De quoi parlait-on? Nos mémoires l'ont oublié; de fort peu de choses, sans doute, de tout et de rien. Mais nos cœurs se souviennent de l'impression de joie et de surprise très douce qui nous était venue à tous à cette première rencontre, qui nous suivait et nous portait tandis que l'on nous accompagnait vers la prochaine station du métro... Combien de fois depuis avons-nous suivi ce chemin? monté cette allée?... Nous ne savions point, ce soir-là, que notre vie se fixait.

Des réunions suivirent, régulières, chaque semaine de ce premier été. Réunions d'études, où l'un de nous parlait à tour de rôle des sujets d'actualité, des questions que le journal nous posait tous les matins. Surtout une lente habitude se formait, l'habitude des lieux et des cœurs; et des liens invisibles commençaient à unir très fortement ces jeunes, inconnus hier les uns aux autres et qui bientôt pensaient se connaître depuis longtemps.

Une promenade acheva de faire l'union: une belle promenade d'août, sous le grand soleil, qui nous mena à Port-Royal, puis à Chevreuse par le chemin des bois. A flâner sur les routes, à écouter ensemble la leçon de ces paysages et de ces souvenirs, l'intimité venait, questionneuse et douce; quel était le nom, le prénom de ce voisin de route? L'âge de cet autre? Les occupations journalières? Les projets d'avenir? Questions et réponses nous faisaient partager nos vies: quand on débarqua à Paris, le rayonnement continuait; une grande alliance était scellée.

Et quand nous revînmes en octobre, nous étions tout à fait du patronage de Reuilly.

Les Cercles d'études.

Programmes
(histoire, géographie, application scientifique, art).

Qu'allions-nous faire, organiser, tous ensemble?

Dans ce vieux patronage, que depuis soixante ans les Sœurs de Saint-Vincent de Paul avaient dirigé avec tant d'énergie et de prévoyance, tant de sens des réalités, de nombreux services existaient: la Conférence Saint-Vincent de Paul (visites faites par tous les jeunes gens aux pauvres du quartier), le Cercle d'études, la musique, le théâtre; nous allions commencer par nous donner avec ardeur au Cercle d'études.

Ah! ces Cercles d'études! Quel souvenir ils éveillent, si divers et si vivants, si intimes! Tantôt à la lueur des lampes, tantôt le soir au jardin, tantôt graves et tantôt passionnés et bruyants, ils nous semblent, quand nous fermons les yeux pour revoir ces trois années, les chaînons mêmes de notre union. Au début, on marche en ordre dispersé, on glane les sujets de droite et de gauche, au fil des événements. Un jour, la question d'Orient était au programme; un autre jour, la vie de Pasteur; une autre fois, on lisait ensemble quelques scènes de la belle pièce de François Porché *les Butors et la Finette.* A tour de rôle, on siégeait derrière la petite table, et l'on racontait ou expliquait très simplement tout ce que l'on avait lu et consciencieusement préparé. Puis les questions venaient, parfois la discussion; et un secrétaire — nouveau à chaque séance — résumait les idées et les impressions pour l'*Echo* du mois.

Bientôt les Cercles furent assez sérieux pour que l'on pût prévoir d'avance un programme: à chaque trimestre chacun apportait ses vœux, les inscrivait même; et de la multiplicité des demandes sortait bientôt un plan d'études. Plus tard, on put bâtir un programme annuel. La difficulté était de concilier une certaine continuité avec la variété nécessaire: il fut convenu que l'on suivrait tous les mois quatre ordres de questions, qui, reprises de mois en mois, se suivraient à intervalles réguliers. C'est ainsi que, dans l'année qui vient de s'écouler, nous avons étudié régulièrement: une question d'*Histoire* (l'Histoire de France de 1870 à 1914), une de *Géographie* (étude physique d'un milieu — étude économique et sociale), une d'*Hygiène* ou d'*Application scientifique*, enfin un point de l'*Histoire de l'Art.*

Il était entendu que chacun parlerait de ce qu'il connaissait, apportant à tous les autres le fruit de son expérience: l'étudiant en médecine parlerait d'hygiène, et le métallurgiste de son métier et des questions qu'il pose, le Tourangeau de la Touraine, et l'électricien des appareils dont il est appelé à se servir. C'était une *interéducation*, dont nous avons tous connu les fruits.

Parallèlement, la Bibliothèque se développait, pour permettre la lecture et le travail des questions; et

ces cercles devenaient bientôt — nous pouvons ici l'affirmer — des leçons et des réflexions très approfondies, très documentées, très supérieures souvent en étendue et portée à nos cours secondaires.

Réunions du samedi, où l'on discute choses religieuses, questions sociales, sujets « intimes ».

L'intérêt devint si vif que bientôt il fallut multiplier les séances : depuis janvier 1920, nous avons deux Cercles d'études par semaine. Pourquoi, en effet, nous étions-nous dit, ne pas avoir, à côté de ce Cercle plus austère et tout d'instruction, une réunion plus libre où l'on n'*exposerait* pas, mais où l'on parlerait tous ensemble des sujets les plus intimes ? De là nos samedis, mise en commun de nos pensées et de nos cœurs. De quoi discutait-on ces jours-là ? Un jour des choses religieuses (un abbé conduisant la discussion), un autre jour des questions sociales ; les deux autres samedis étaient réservés aux discussions de *goût* littéraire ou artistique sur des livres ou des œuvres d'art, et aux sujets dits *intimes :* charité, lecture, qualités du chef, paysages, où chacun était appelé à se livrer davantage. Ce que furent ces soirées, il est malaisé de le suggérer à qui ne les a point vécues : pas d'exposé ; un simple plan indiqué au début de la soirée, et chacun venant apporter en cours de route son témoignage, sa réflexion ; une moisson de confidences et de souvenirs.

Les cours.

Cours d'anglais et de dessin.
Visite des musées et monuments.

Au bout de quelque temps, il fallut parer à une nécessité nouvelle : on nous demandait des *cours*, des séances pratiques et d'ordre professionnel. Un cours d'anglais existait déjà ; pour les métallurgistes, les cheminots, il fallait un cours de *dessin industriel*. C'est du côté de l'Ecole centrale que nous dûmes chercher: la réponse fut prompte et généreuse et le cours a déjà trois ans d'existence.

Les dimanches n'étaient pas perdus non plus : entre deux séances de sports, pouvait s'intercaler la visite d'un musée ou d'un monument historique. Pendant notre premier hiver, nous avons vu successivement le Louvre, le Musée Carnavalet, les Arts et Métiers; l'an dernier, Notre-Dame, Cluny, les Arènes. Et, à mesure que les cours se consolidaient, pouvaient même devenir difficiles, surgissaient de nouvelles demandes : il fallait tous les trois mois franchir un nouveau palier, étendre ses vues.

Cours de français.

La deuxième année, le *cours de français* fut créé. Ici, il faut nous expliquer. Que ce mot rébarbatif *le cours de français* n'éveille chez personne l'idée rébarbative d'une classe austère, avec des règles et des participes tombant en pluie froide d'une chaire. Loin de nous ces aspects scolaires ! Le français, c'était l'occasion de revoir sans doute des règles essentielles, mais surtout d'explorer ensemble une belle œuvre, de saisir les beautés d'un grand texte historique ou philosophique, d'une poésie. Et voici comment le soir se passait : l'un d'entre nous allait au tableau — il y avait un tableau — et, sous la dictée, écrivait le texte, pendant que tous les autres le prenaient aussi. Puis, la correction était faite par les intéressés eux-mêmes, qui signalaient les fautes du tableau, rétablissaient les règles, retrouvaient et inscrivaient la grammaire (devenue vivante) en marge du texte. On regardait les mots, leur nature, leur étymologie latine — on faisait du latin, — puis la cadence de la phrase ; enfin, le texte même était soumis à une étude de fond : on faisait des rapprochements, des comparaisons, on discutait... Telle page de Michelet, telle autre de Péguy sont restées dans toutes les mémoires. Ceci n'est qu'un exemple, illustrant une vérité qui dominait tous nos exercices : l'objet de cours doit être rendu intéressant, vivant, par une méthode qui le fasse pénétrer dans la vie même de ceux à qui il s'adresse...

D'ailleurs, on variait les exercices à l'infini. Tel jour on parlait d'un poète ; tel autre, d'une pièce de théâtre, et deux lecteurs ayant lu d'avance leurs textes animaient et faisaient plus saisissantes que dans le monologue d'un conférencier les grandes scènes de Polyeucte et de Macbeth. Une fois j'ai vu l'admiration provoquée par la lecture de la grande scène de l'*Otage*, où Claudel nous montre l'entrée du sacrifice dans l'âme de Sygne de Coufontaine. Cet été, j'ai apporté le *Dialogue mystique* de Verlaine et nous avons goûté ensemble le premier sonnet : il a fallu les lire tous ; puis l'on m'a dit : « L'an dernier nous avons aussi étudié un bien beau texte de Péguy : La présentation à Notre-Dame de Chartres. » Et l'on me lisait la grande évocation.

Ainsi, peu à peu, à mesure que dans des exercices méthodiques et progressifs sont éclaircies les questions de *méthodes :* composition et plan, rédaction, etc., nous entrons de plain-pied dans les grandes œuvres, les seules qui vaillent la peine d'être lues et retenues.

Le Cercle des « petits ».
Leur orientation professionnelle par les plus grands.

L'an dernier, nouvelle innovation : j'ai reçu un beau jour huit « petits » de onze et douze ans, qui allaient encore en classe, et voulaient cependant un cercle pour eux ; à mes objections ils répondaient par une louable résistance. Force nous fut de céder, et de chercher les moyens nouveaux d'intéresser ces jeunes esprits en travail. D'un côté, on se chargea de la partie scientifique : éléments de dessin industriel, technologie, orientation professionnelle. De l'autre, je recherchai comment on pourrait, par l'étude des tableaux, des cartes postales, des portraits, développer le sens de l'*observation* fine et précise (1) ; par des lectures documentées, des promenades choisies, le *goût* et le *sens du beau.* L'appétit intellectuel de ces plus jeunes était admirable : ils auraient accepté une troisième réunion par semaine si on avait pu la leur offrir.

Nous n'étions d'ailleurs pas seuls à nous occuper d'eux : avec les plus grands, une collaboration étroite s'était établie dans cette besogne de direction ; trois grands encadraient chaque dimanche matin et parfois en promenade 80 apprentis, les réunissaient, leur parlaient. Pour l'orientation professionnelle, c'était encore toute la bande du Cercle d'études qui donnait : réunis en commission de spécialistes, les métallurgistes, les cheminots, les banquiers étudiaient entre eux les conditions de leur métier, les aptitudes nécessaires, les difficultés, les avantages, l'avenir possible ; puis, cette première consultation faite, ils donnaient le résultat de leur travail à tout le Cercle assemblé : et l'on cherchait ensemble comment présenter tout cela clairement et pratiquement aux petits : c'était la *mise au point.* Ensuite, ils allaient aux jeunes, leur parlaient, se faisaient questionner ; et cette présentation très simple de divers métiers était pour les petits auditeurs la meilleure des orientations.

« Il n'y avait plus à Reuilly qu'une grande famille. »
Promenades et vacances.

Aussi bien cette collaboration — dont les causeries pour les jeunes ne sont qu'un exemple — était-elle

(1) Lire *Ame française*, « Education et Enseignement », janv. 1922.

devenue si intime que vraiment il n'y avait plus à Reuilly qu'une grande famille, avec ses fêtes et ses tristesses communes, dont un même cœur animait toutes les soirées et toutes les vies. Par moments cette union se manifestait de façon plus éclatante ; aux départs des militaires, chaque année, nous sentions tous quels liens nous unissaient les uns aux autres ; en réalité, celui qui partait ne partait pas tout à fait ou plutôt il emportait avec lui une partie du groupe, et par les correspondances, les fréquents rapports, les visites continuelles aux heures heureuses des permissions, cette fraternité si émouvante et si forte s'attestait.

Que de dimanches passés ainsi à flâner ensemble sur les routes, à la découverte des beaux sites et des nouveaux paysages : il faudrait les évoquer tous ; on ne peut se rappeler Chevreuse sans voir surgir Montmorency et le beau dimanche de juin sous les feuillées ; et Versailles dans son décor d'hiver et Fontainebleau l'automne, Brunoy, la Malmaison, Héricy. Héricy surtout, dont la forêt prochaine et le cours de l'eau font un enchantement, lorsqu'à trente compagnons on y passe deux jours de détente et de courses et de franches causeries... Les heures ainsi écoulées — maillons d'or au milieu d'une longue chaîne — éclatent à notre regard et dans nos souvenirs. Nous leur devons plus que nous ne l'avons compris chaque fois ; elles ont établi entre nous cette cordialité qui met dans les propos et dans les actes un accent unique.

Chaque année, nous nous retrouvons pendant huit jours au bord de la Loire, et ces jours de vacances, au terme de la rude période de travail, sont comme le recueillement de toute l'année, la saison de calme et de paix. Là-bas, dans la douce atmosphère de Touraine, sous un ciel nuancé et délicat, il semble que tout se ralentisse et prenne un goût plus savoureux et plus exquis. C'est pour nous l'heure de la gaieté, la joie de l'intimité. A quoi bon essayer de les exprimer, ces souvenirs que rien n'exprime ?

PRINCIPES ET MÉTHODES

L'organisation des « Équipes ».

Appel aux patronages, aux Grandes Ecoles et aux Cercles d'étudiants.

Il y a un an, plusieurs d'entre nous se demandaient si l'on ne pourrait créer ailleurs d' « autres Reuilly », d'autres centres pareils, où l'on travaillerait dans la joie. Pour nous une conclusion s'imposait : il fallait, pour qu'une Equipe fût complète, que l'on vît réunis travailleurs de tous les métiers, étudiants de toutes les Facultés. Pour qu'il y ait un échange de vues fructueux, un travail utile, il faut que toutes les compétences soient représentées, et que sur chaque point puisse se donner un avis ou un enseignement éclairé.

Il fallait donc s'adresser aux patronages, se faire ouvrir de nouvelles portes : nous allions passer à Saint-Landry de Belleville, à Notre-Dame de la Gare, à Clignancourt ; partout les portes s'ouvraient. Puis, nous cherchions des étudiants : Normale, Centrale, Polytechnique, les Beaux-Arts « donnaient » ; la Réunion des Etudiants (104, rue de Vaugirard), où se fit notre premier appel public, la Conférence Laënnec de Médecine, le Cercle du Luxembourg, les Francs-Bourgeois, ne furent pas les moins généreux.

La première réunion (24 nov. 1921). Le règlement.

Nous avions choisi comme soir de réunion le 24 novembre. Aucun de ceux qui étaient présents ce soir-là ne pourra l'oublier.

Dans nos rêves les plus ambitieux, nous avions rêvé 25 volontaires pour se joindre à nous et nous aider à créer quatre ou cinq groupes. Cinquante étaient là le premier soir, impatients de commencer ; on choisissait les quartiers, on se partageait les arrondissements. Tous avaient le sentiment bien net que quelque chose de nouveau commençait dans leur vie.

C'est ce soir-là que je lus le très simple règlement des Equipes, rédigé le matin même. Le voici :

I. — Les Equipes sont formées pour assurer, dans la mesure de leurs moyens et partout où il en sera besoin, l'instruction postcolaire, l'enseignement technique, et surtout l'éducation morale de leurs amis.

II. — Elles sont *mixtes*, c'est-à-dire constituées par la réunion d'étudiants et amis, spécialisés dans les diverses matières, de manière à pouvoir, dans chaque spécialité, apporter un enseignement solide.

III. — Elles se proposent — en dehors de toute préoccupation et de toute pensée politiques — d'aller où on les demandera, sous la direction morale et religieuse du prêtre chargé du groupe. Elles s'adapteront d'ailleurs aux besoins du milieu, pour ainsi dire changeant de forme avec chaque nouveau quartier.

IV. — D'une manière générale, elles devront assurer :

1° L'instruction *complémentaire :* français, orthographe et syntaxe, calcul, histoire, géographie, leçons de choses (en faisant servir cet enseignement à la culture générale et morale) ;

2° Les cours *techniques*, conformément à la loi Astier :

a) Cours de sciences, géométrie appliquée, mécanique, électricité, dessin et dessin industriel ;

b) Cours de français ;

c) Cours de langues, etc... ;

3° Les *Cercles d'études* ou cours de culture générale (sujets religieux et moraux, histoire, hygiène, sciences, lettres, géographie...), en tâchant d'appeler les auditeurs à la discussion et à un travail personnel.

V. — Le principe essentiel sera de donner à chacun l'enseignement qu'il est capable de recevoir et de faciliter sa montée professionnelle et sociale ; de dégager les élites, les chefs ; de donner à tous la culture qui pourra faire leur vie meilleure.

VI. — Cet enseignement sera aussi *interéducation*, nos amis devant aussi nous donner les leçons de leur expérience (professionnelle et sociale).

VII. — Les Equipes seront surtout des foyers d'*Amitié sociale* qui devront rayonner autour d'eux.

VIII. — Elles se placent sous l'invocation de Notre-Dame de Lourdes et choisissent comme prière le « Souvenez-vous ».

Le programme. Cours et Cercles.

Enseignement professionnel.

Ce programme précisait bien nettement les trois chemins qui s'ouvraient devant nous :

L'enseignement professionnel ;
L'enseignement complémentaire ;
La culture générale.

1° L'enseignement *professionnel* devrait fortement attirer et retenir notre attention. L'apprentissage traverse actuellement une crise dont se plaignent tous ceux qui, à quelque titre, s'occupent de l'industrie et des divers métiers. Pendant la guerre, on n'a plus fait d'apprentis ; les enfants ont voulu tout de suite gagner leur vie ; on avait besoin, d'autre part, de travaux rapides et mécaniques ; le nombre des manœuvres augmenta jusqu'à presque tout envahir ; celui des artisans, des ouvriers qualifiés et habiles, se réduisit à rien, ou presque rien, dans les nouvelles générations. C'est là un état grave, qui pourrait s'aggraver encore si l'on n'y remédiait point ; il y a des signes qui nous font espérer que cette importante question de l'apprentissage sera résolue de manière satisfaisante. Ce n'est pas d'ailleurs ce qui nous importe directement.

Nous ne pouvons, en effet, songer à nous occuper nous-mêmes et directement d'*apprentissage* ; c'est l'affaire des industriels, des Chambres de commerce et de l'Etat. Mais à côté de la pratique du métier, qui peut seulement s'acquérir dans un atelier, il y a la *théorie* du métier, qui rend l'enfant capable de comprendre la marche de sa maison, l'économie de ses machines, le sens de son activité quotidienne, et qui double sa valeur professionnelle.

N'y a-t-il pas un intérêt majeur à permettre à tous nos jeunes gens de s'élever dans la connaissance de leur métier, d'y devenir les *premiers des professionnels*, comme nous devons le souhaiter tous ; de s'élever ainsi à des fonctions supérieures de chef d'équipe, de contremaître, de dirigeant ; de prendre enfin et d'exercer *l'influence* qui appartient à tous les bons professionnels !

Nous voulons donc organiser des cours, dans la mesure où un quartier manifeste davantage tel ou tel besoin professionnel : cours de dessin industriel pour les mécaniciens, les cheminots ; de dessin décoratif pour les mouleurs, les bijoutiers ; cours d'anglais et de français pour tous, et spécialement pour les employés. Et nous sommes ravis de voir à quel point, dans certains centres, nos amis se montrent préoccupés de cet enseignement technique et le suivent assidûment.

Enseignement complémentaire.

2° L'enseignement *complémentaire.* — Plus ennuyeux à première vue et très modeste, cet enseignement, qui ne vise qu'à combler certaines lacunes élémentaires, à fortifier des connaissances primaires, souvent chancelantes. Mais n'est-il point navrant de voir des lettres de demande d'emploi destinées à l'échec parce qu'elles ont été mal écrites ou mal orthographiées ? Et n'est-ce point un contresens que de lancer des jeunes dans l'étude de graves questions sans affermir en même temps ces bases essentielles de toute culture ?

La besogne est humble sans doute et doit paraître monotone, qui consiste à rappeler les règles, à revoir les fautes courantes. Mais les leçons, quelles qu'elles soient, ne sont ennuyeuses que lorsque les maîtres le veulent bien ; là encore tout est affaire de méthodes, et nous avons des exemples de cours pareils, aussi vivants et aussi suivis que n'importe quelle causerie.

Culture générale.

3° Il y a enfin le *cercle d'études*, base de toute formation générale. Que serait, en effet, le meilleur des techniciens sans cette culture qui lui permet de réfléchir et de juger, de discuter les avis de son journal comme ceux de ses collègues, en un mot d'avoir une *personnalité?* Dans le cercle, quelle que soit la forme qu'il prenne, peut justement se développer ce sens du raisonnement juste, cette habitude de discuter droitement et clairement, de juger avec modération mais aussi avec force. Et c'est pour cela que nous ne pensons pas qu'il puisse y avoir de meilleure école.

Seulement, nous apportons tout notre soin au *choix des sujets.* Voilà ce qui nous paraît l'essentiel. Il ne les faut point trop monotones, trop continus ; il faut varier très souvent, et il est parfaitement possible de faire alterner de semaine en semaine des sujets différents, qui cependant, se répondant de mois en mois, forment dans l'année une chaîne continue. Mais il faut surtout des sujets vivants, des sujets qui fassent partie de la vie même des membres du cercle, qui soient posés par eux, et auxquels ils puissent prendre part de tout leur intérêt en éveil. Sujets religieux que l'abbé directeur du groupe choisit et traite, sujets sociaux, sujets d'histoire ou de géographie économique, sujets pratiques d'hygiène, causeries littéraires et artistiques, le champ est immense ouvert à notre moisson. Il importe seulement que de l'étude de ces sujets se tire un profit réel, qu'il y ait causerie et discussion, que l'on en reparle dans la suite, que le cercle ait été le point de départ d'une réflexion et d'un profit.

Cours spéciaux aux jeunes.
Conférences familiales pour les parents.

Enfin, cours et cercles fonctionnant déjà, l'Equipe d'une quarantaine de jeunes gens ne serait bien en train que lorsqu'elle serait encadrée par des *jeunes*, pour lesquels des cours spéciaux seraient organisés, et par des *conférences familiales*, où les parents seraient tous conviés à se réunir et à se connaître. Ainsi serait préparé le passage d'une génération à l'autre, les jeunes s'habituant à aimer les grands qui les aideraient, et les grands prenant conscience de leur responsabilité ; ainsi le patronage ne serait point une gêne ou un obstacle dans la vie de famille, puisque la famille tout entière s'y retrouverait périodiquement pour y collaborer.

Réunions mensuelles de méthode.
Direction générale. Bulletin.

Le but était donc bien clairement conçu, mais une nouvelle question se posait, capitale. Rien n'eût été plus imprudent que d'envoyer ainsi des jeunes gens dans les divers groupes, sans *méthodes* et sans *plan ;* pour que cet enseignement fût efficace, il fallait former des professeurs, trouver les méthodes moins soucieuses d'imposer l'objet au sujet que de trouver comment le sujet pourra le plus facilement s'assimiler l'objet. Des réunions de méthode s'imposaient : elles ont eu lieu l'année dernière, chaque mois. Chaque mois nous nous sommes tous retrouvés dans les grandes salles de Gentilly, qui ont été avec Reuilly le berceau des Equipes. Des tables diverses nous attendaient : ici siégeait le dessin industriel, là l'électricité, ailleurs le français ; et chaque groupe déballait des papiers, des livres, des plans ; chacun disait son expérience du mois, ses échecs, ses réussites ; on en tirait des conclusions d'ensemble ; on avançait lentement et sans presse ; on se posait de nouveaux problèmes pour le mois prochain. C'est ainsi que peu à peu, et *à coups d'erreurs* comme nous aimons à le dire, s'élaborent nos méthodes et se précisent nos orientations. Sans ces réunions, tout effort d'instruction nous paraît vain ; car, s'il est facile de *vouloir* enseigner, il est beaucoup plus dur de trouver des moyens de rendre la science attrayante. Seul, ce concours des expériences peut donner un rapide résultat.

Ces consultations techniques finies, tous les présents se rassemblaient pour parler du Cercle d'études et de la vie des groupes ; entre temps, tous les quinze jours, un petit bureau, formé des représentants de chaque groupe, se réunissait pour assurer la direction générale du mouvement. Et un petit Bulletin dactylographié, notre premier et humble organe, faisait la liaison entre nous tous.

Préparation à l'action et joie du cœur.
Réalistes et enthousiastes.

Mais, peut-être, cet exposé de pédagogie et de méthodes paraît-il trop froid et trop purement *intellectuel.* Quel programme pour des jeunes, nous dira-t-on ! Quel bel idéal à leur proposer, nos cours, nos méthodes, nos cercles ! N'y a-t-il pas mieux à faire et ne risque-t-on pas dans ce travail obscur de laisser dépérir et se faner en eux leurs meilleures qualités de dévouement et de cœur ?

Précisons bien que l'effort intellectuel, essentiel d'ailleurs, n'est point le seul ressort de nos Equipes :

Pour nous, la culture et l'intelligence ne sont point jeux de dilettantes et d'habiles — ni exercices scolaires ; elles préparent *à l'action*, elles la conduisent et l'orientent. Nous voulons faire de la culture intellectuelle le pl

précieux auxiliaire de l'action. Aussi n'avons-nous cessé de développer dans tous nos groupes l'*esprit d'initiative* et la *volonté tenace* qui s'attache obstinément au but choisi : nous n'avons cessé de proposer à nos amis l'idéal de cette formation complémentaire acquise pendant les heures de repos, et en vue d'un but supérieur : non pas seulement la « montée » individuelle dans l'échelle sociale, non pas l'arrivisme et le goût mercantile de la « belle situation », mais l'effort généreux qui permet à toute la valeur d'un homme de s'épanouir, pour que de la place conquise il rayonne davantage son influence, et donne à la cité des chefs et à ses frères des guides affectueux et sûrs...

Joie du cœur enfin... Ce travail, ces efforts ardents et volontaires, nous avons voulu les voir s'épanouir dans une atmosphère de joie et d'enthousiasme. L'enthousiasme, n'est-ce point le ressort secret de toutes les grandes actions et de toutes les grandes vies ? Tous nos groupes ont grandi sous son souffle... Joie de l'amitié partagée, qui allège toutes les tâches : les jeunes gens, qui mettaient en commun leurs pensées et les acquisitions de leur esprit, échangeaient aussi leurs cœurs. Et rien n'a plus aidé le travail solide et la marche de nos Equipes que cette intimité qui faisait des cours une collaboration constante, un travail partagé, cette cordialité qui enchantait les jeux et les promenades, cette amitié qui faisait vibrer d'un seul accord ces esprits actifs et ces volontés pareillement tendues.

Tel est bien le caractère des *Equipes* (dont M. Gonzague Truc parlait avec intérêt, dans sa récente enquête de l'*Opinion* sur la jeunesse [1]) ; à la fois *réaliste* et *enthousiaste*. Réalistes, nous voulons que de nos groupes sortent des hommes plus complets, mieux formés, plus préparés à leur tâche intellectuelle, professionnelle, et préparés à leur tâche d'hommes ; enthousiastes, car nous voulons que ce travail se fasse dans la joie, et, si nous estimons au plus haut prix l'énergie lucide qui connaît son but et marche droit à lui sans dévier, nulle force ne nous paraît égale à cette joie de l'Action, à cette confiance dans l'avenir et dans la moisson, à cet enthousiasme pour une tâche que l'on a choisie belle, à cette affection et à cette amitié qui font naître du travail partagé les plus solides unions — à ces divines qualités du cœur, que la Foi épanouit, et qui sont les ailes de l'âme.

RÉALISATIONS

(24 nov. 1921-9 juill. 1922.)

Visites aux patronages. Les premières séances.

Voici les principes posés. Au bout d'un an, quelles ont été nos réalisations ? Comment avons-nous pu faire entrer dans les faits ces idées et ces méthodes ? Comment se sont-elles adaptées ? C'est tout le récit du développement des Equipes : il y en avait une le 24 novembre 1921 ; au jour de la séparation (9 juillet 1922), il y en avait 24 à Paris.

Nous avons commencé par chercher les points d'application de nos Equipes, les centres où pour des raisons locales un groupement pourrait être appelé à se développer plus facilement. Comment ne pas dire ici l'accueil qui nous fut partout réservé ! Je revois en cet instant nos arrivées dans les presbytères, dans les paroisses de Paris et de banlieue, par ces matins de novembre et de décembre. Que de surprises, que de belles et émouvantes choses à chaque visite ! Ici, on nous disait les besoins du patronage, là les réalisations déjà obtenues : et partout, c'était pour nous le plus confiant espoir. Ainsi, nous avons parcouru Ménilmontant, Belleville, La Villette (comme il faisait froid ce matin-là, n'est-ce pas Raffenel ?), le quartier de Javel, la banlieue de Gentilly et celle d'Ivry, Saint-Ouen et Levallois, et un matin de décembre nous amena même jusque chez M. le Curé de La Courneuve, auquel nous fûmes si heureux d'offrir deux « vicaires ».

Puis venaient les premières séances, toujours pareilles et toujours nouvelles : nous arrivions, nouveaux équipiers, et derrière la petite table l'un de nous contait à son auditoire (qui variait de 10 à 70 présents) ce que nous avions déjà fait, ce que nous voulions et pouvions faire. Et c'était toujours la même conclusion : « Vous avez vu le programme. Voulez-vous qu'on se mette au travail ? Et, si vous le voulez, quel travail désirez-vous faire ? A vous de fixer vous-mêmes les matières et l'ordre de vos cours, les sujets des cercles. » Et aussitôt la conversation s'engageait : nous écoutions les avis, les mains se levaient pour tel ou tel objet de cours particulièrement demandé, et séance tenante le programme était arrêté selon les vœux mêmes des intéressés, et l'on prenait date pour commencer les jours suivants. Ainsi chaque Equipe s'adaptait-elle exactement aux besoins du quartier, se moulant pour ainsi dire sur la forme et le caractère de chaque patronage.

Débuts à La Villette et à La Courneuve.

On voit d'ici la diversité des séances, la diversité parallèle des programmes. Ce que nous n'arriverons pas à dire, c'est le charme intime de chaque réunion, le pittoresque de ces arrivées, il y faudrait consacrer des pages. Détachons seulement cette note d'un de nos Bulletins :

La Villette (Saint-Jacques-Saint-Christophe). — Une grande salle où vingt garçons nous attendent, et parmi eux, merveille, un batteur d'or. L'abbé Viart leur parle, puis c'est notre tour. Nous disons nos projets, nos espoirs, et tout d'un coup intervient un patron venu là ce soir, pour notre arrivée. Et ce qu'il dit est extraordinairement émouvant : « Quand j'avais dix ans, j'étais pâtissier, puis j'ai été ferblantier... et j'étais flemmard. Tout de même je m'y suis mis ; à dix-huit ans j'ai passé mon certificat d'études. A vingt-cinq ans j'étais contremaître, à trente-deux ans patron. Croyez-moi, il faut travailler ; tout est là. » Nous avons tous écouté, très touchés ; les jeunes qui écoutent sont sûrement eux aussi remués, et la soirée s'achève dans notre entente et notre accord à tous.

Elle fut bien émouvante, cette journée où un chef d'industrie tenait un pareil langage. Mais plus saisissante encore fut la première séance à l'usine, où sur sa demande nous commencions bientôt les cours. Ici encore, laissons parler le Bulletin du mois de janvier :

La Courneuve. — Premier arrêt au patronage de M. le Curé, où une foule animée et sympathique se presse. Villecourt nous introduit et Duriau occupe la place. Il est vite conquis et mis en train pour le deuxième voyage : l'usine de fonderie voisine, où nous allons commencer. Changement de décor : dans le fond des flambées, des brasiers près de nous, l'usine au travail, les apprentis penchés sur les moules à sable. Et M. Gras nous explique ce que nous pourrions faire, facilite tout. Puis dans la grande salle de cours, vingt apprentis sont réunis. M. Gras leur parle, leur dit combien il faut tenir

(1) *Cf.* cette enquête dans la *Documentation Catholique*, t. 8, col. 837-862 ; et spécialement col. 848-850 : Appréciation générale de M. GONZAGUE TRUC sur les Equipes sociales, et réponse de M. ROBERT GARRIC à l'enquête de l'*Opinion*. (Note de la *D. C.*)

à ces cours. Les deux nouveaux maîtres disent leurs projets. Ici encore c'est un grand accord des yeux et des cœurs. Et nous partons également enchantés par ce patron et par notre nouveau pasteur de La Courneuve.

Ténacité, orientation personnelle et union des groupes.

Puis, dans les mois qui suivaient, chaque Equipe cherchait et précisait sa voie, devenant chaque jour un peu plus du quartier, et de plus en plus correspondant aux désirs exprimés par les auditeurs. Leurs histoires ont été souvent bien singulières, tant chacune a montré d'énergie et de souplesse : il fallut parfois presque du courage, je veux dire de ce courage qu'est la longue patience devant l'échec, et la ténacité contre les obstacles. Un de nos groupes a vécu pendant trois mois avec un auditoire restreint de 2 à 7 membres ; il a tenu cependant, et, au bout de cette période de probation, des conférences familiales nous ont attiré un public croissant de 50, 100, 150 personnes, et le cercle d'études atteignait en juillet 25 jeunes gens. Ainsi, chaque Equipe s'orientant elle-même et restant cependant, grâce aux réunions mensuelles et au Bulletin, dans le sillage de tous les groupes, avons-nous pu souvent prendre des formes très diverses, nous établissant dans les paroisses, l'usine, les centres neufs, où nous inaugurions une action.

Les « Équipes » en province.

A Strasbourg et dans les Vosges.

Une question se posait dès lors à nous : dans quelle mesure notre système pourrait-il s'adapter aux besoins et aux possibilités de la province ? Nous avons toujours pensé pour notre part que l'idée était viable et réalisable partout : les faits sont venus nous apporter une confirmation. Dans les Facultés d'abord, il paraissait aisé de recruter un corps enseignant : la première épreuve fut faite à Strasbourg, et là se réalisa notre plus grand rêve : après Paris, Strasbourg. Je ne me souviens pas sans émotion de cette séance où, à la fin de la Semaine sociale, les représentants des Etudiants, de la Direction des Œuvres, nous affirmaient leur confiance dans la valeur de nos efforts et dans les possibilités de réalisation immédiate. Nos premiers pas hors Paris étaient faits.

Depuis, les progrès ont été rapides. Mais une objection vient peut-être naturellement : Et les petits centres de province ? Que faire pour eux ? Le dernier Congrès des catholiques vosgiens nous apporte une réponse : 600 jeunes gens ont acclamé le programme des Equipes et, ce qui est plus saisissant, il s'est trouvé immédiatement douze équipiers compétents et de bonne volonté pour assurer la mise en marche des 5 premiers groupes.

L'« Équipe rurale » d'Argenton.

Et les Equipes rurales ? Autre source d'inquiétude et de scepticisme. Non pour nous, qui connaissions de jeunes ruraux débrouillés et actifs, et qui savions tout ce que l'on pouvait attendre d'eux d'initiative et souvent de connaissances. Notre première Equipe rurale à Argenton date de quelques mois, et a fait alterner au programme de son cercle les questions générales et les questions agricoles. Nous comptons de plus en plus leur demander de développer, en accord avec les Syndicats agricoles locaux ou les centres d'initiative rurale, de véritables cours d'agriculture et d'économie rurale. Les admirables résultats obtenus dans le Lyonnais et en Franche-Comté par Jean Terrel et le groupe des Semaines rurales montrent assez tout ce que l'on peut attendre de nos campagnes.

Le Comité d'honneur.

Ainsi se développaient rapidement, et au delà de nos espoirs, les Equipes. Encouragées en cours de route, elles trouvaient autour d'elles maints appuis. Dans le Comité d'honneur organisé au mois de mars, et dont Son Eminence le cardinal Dubois avait bien voulu accepter la présidence, entraient Mgr Roland-Gosselin, M. le maréchal Lyautey, M. l'amiral de Bon, M. Termier, de l'Académie des Sciences, et M. Goyau, de l'Académie Française, M. Philippe de Las-Cases, M. Jean Brunhes, M. Adrien Dutey-Harispe, M. Gras, M. François Roland-Gosselin, M. le Dr Villandre, M. Maurice Lacoin, MM. Lionville, qui voulaient bien nous apporter l'appui de leur autorité et de leur sympathie.

Les concours de fin d'année.

Mais, en dehors de cette vitalité croissante, est-il possible de mesurer les résultats tangibles obtenus par les Equipes ? Il ne faut se faire aucune illusion, et par conséquent je ne parlerai pas de progrès foudroyants qui laisseraient tout le monde sceptique. Cependant, il serait injuste et contraire à la vérité de ne pas signaler que dans la plupart des cours les résultats obtenus ont dépassé de beaucoup les espoirs que nous avions conçus. Des concours de fin d'année sont venus mesurer ces résultats : concours de dessin industriel, d'électricité, de français, d'anglais. Les travaux ont été souvent si intéressants que le jury dut être très large pour distribuer les récompenses : c'était surtout pour nous la preuve qu'avec des méthodes un peu précises le développement et le rendement intellectuels pouvaient être intensifiés.

L'union s'achève dans une promenade puis à l'église de Saint-Prix.

Et malgré la dispersion et l'isolement relatif de nos groupes, l'union était faite : chacun savait que, tout près, d'autres travaillaient à la même tâche : la jonction de tous ces efforts fut faite dans la promenade du 9 juillet. Ce jour-là, environ 500 jeunes gens gagnèrent la forêt de Montmorency, Saint-Leu et Saint-Prix. Au cours de cette réunion, où se succédèrent, après un repas sous bois, des épreuves sportives, des représentations théâtrales, des allocutions ou méditations en commun, la plus complète union s'affirma ; à la fin de la soirée, l'église de Saint-Prix était envahie par nous tous, et nous vécûmes là les plus belles minutes de la journée. Laissons parler Marcel Quillet :

Durant toutes les belles heures que nous venions de vivre, nous avions constaté avec émerveillement combien les « Equipes », dont nous connaissions déjà l'esprit et les membres épars dans les différents coins de la capitale, étaient en réalité une, formaient une unique personne, dont nous venions de voir les premiers pas dans le monde.

Nous allions assister maintenant à sa première visite à l'église, en quelque sorte à son baptême. [...]

C'est par un acte de foi grandiose que nous commençons. M. l'abbé Keller donne le signal, et de toutes nos forces, de tout notre cœur, nous clamons notre joie de nous sentir si forts, de la même croyance :

Je suis chrétien,
C'est là ma gloire !...

Nous l'avons affirmé, jusqu'à en faire trembler les vieilles voûtes...

... Elles vibraient encore quand le P. Guirard monte en chaire.

D'un mot il résume les heures que nous venons de passer : « C'est la journée de l'amitié. » [...]

En quelques mots, il rappelle les débuts, les souvenirs

ui nous sont si chers et qui lui tiennent, à lui aussi, si rofondément au cœur : le petit cénacle de Reuilly, les éunions de préparation si pleines d'enthousiasme..., les remiers lancements..., la séance de mai...

Les résultats sont magnifiques... inespérés. Et ils dé-assent, dans des proportions si prodigieuses, nos pauvres etits calculs et nos faibles moyens d'action, que nous ne ouvons que remercier la Providence et lui rendre toutes os actions de grâces...

Nous ne nous en faisons pas faute : décrire le *Magnificat* qui vint est vraiment impossible. [...]

Avec la bienheureuse Vierge, dans toute l'allégresse de otre reconnaissance, nous le crions plutôt que nous le hantons ! *Magnificat ! Magnificat anima mea* [*Dominum*], *t exultavit spiritus meus.*

Pour l'avenir, nous implorons ensuite de notre Bonne 'atronne toutes les grâces du ciel — *Monstra te esse natrem !* — en trois supplications si sincères qu'Elle ne ouvait que nous entendre.

Puis c'est le *Tantum ergo*, la Bénédiction et le grand stensoir d'or tout étincelant dans la lumière bleue, du leu indéfinissable de nos vieilles cathédrales, que do-ninent les vieux vitraux du chœur, traçant sur nos têtes rosternées le signe de croix ; et les Equipes se relèvent lus fortes, sûres maintenant de l'appui du ciel pour 'année à venir.

Et comment, après une telle journée, ne pas souscrire u chant de joie que nous dictait Deffontaine dans un el article d'enthousiasme : « Soyons heureux » !

Appel aux bonnes volontés. L'extension des « Equipes ».

Telle est notre histoire. Finirons-nous sans faire un ppel à tout ce vaste public de la *Revue des Jeunes* qui s'offre aujourd'hui à nous ? Comment ne pas demander à tous ceux qui nous liront de collaborer ? Je me vois porté à leur répéter cet appel que j'adres-sais dans notre dernier tract à tous les jeunes gens :

Avez-vous songé quelquefois, votre travail fini, que ut près de vous d'autres travaux s'accomplissent, travail u métallurgiste à l'atelier, de l'employé dans son bureau, e l'électricien ? que vous ignorez généralement tout de métier, de ces conditions de vie, comme d'ailleurs ous ignorez souvent le travail et la vie de l'étudiant en médecine ou de l'élève de Centrale qui ne sont point du ême cours que vous ? Pensez-vous que dans la vie tuelle il faut faire tomber ces cloisons ? Faire profiter ous ses voisins de son expérience et profiter de la leur ? 'aire un échange des pensées et des cœurs, qui rapproche ous les jeunes gens de la même génération en un tra-vail commun, en une vivante amitié ? Vous connaître et vous aimer, vous entr'aider ? Venez aux *Equipes sociales*.

Notre tâche ? Elle est lourde ; devant la multipli-cité des demandes, nous sentons grandir notre res-ponsabilité, et, sans en être effrayés, nous voulons la mesurer toute. A Paris, 6 Equipes nouvelles s'ajoutent pour l'instant aux 24 premières, et 15 autres de-mandes viennent nous solliciter. Les Equipes sont désormais réparties en secteurs ; notre organisation pour l'extension du mouvement est prête : il nous aut seulement des bonnes volontés ; nous les appe-ons.

En province, les cadres se dessinent déjà : centres égionaux, où pourront se former des comités d'études pour dresser des programmes de cercles qui ompléteront les nôtres : histoire régionale, géogra-phie d'une région, étude des auteurs régionaux, et rganiser les cours agricoles ; de ces centres égale-ment devront partir des agents de liaison, qui por-teront aux centres moins importants l'appui de leur organisation et de leurs moyens de travail ; les petites villes à leur tour pourront aller vers les campagnes ; ainsi Nancy va vers Epinal, et Epinal vers les vil-lages avoisinants. Pour nous seconder dans toutes ces tâches, il nous faut là encore des bonnes volontés.

Le travail de l'année.

Au cours de cette année, nous nous efforcerons de multiplier nos rapports avec tous les cercles et les cours, en leur fournissant les méthodes, les plans, les indications bibliographiques qui leur sont néces-saires ; cet hiver, nous aurons l'occasion d'exposer nos méthodes au Collège libre des Sciences sociales. Voici le programme de ces cours, qui ne peuvent, d'ailleurs, que résumer incomplètement nos préoccu-pations (1).

« Si la tâche est rude parfois, elle a toujours les plus grandes douceurs. »

Ce n'est donc pas, vous le voyez, le travail qui nous manquera : et c'est pour cela que je ne cesse d'appeler les ouvriers à la tâche, en leur disant que, si la tâche est rude quelquefois, elle a toujours de plus grandes douceurs. On peine une année, je le veux bien, à élaborer des systèmes de travail, à se former l'esprit et à développer son jugement : et il faut, pour cet enseignement mutuel, pour cette inter-éducation, de la ténacité, de l'énergie. Mais à la fin de l'année on est surpris de voir des liens très doux se former, et de sentir que du travail en commun est née l'affection, dont toute la vie est soutenue... Un soir, cet été, nous étions 18 à terminer ensemble huit jours de vacances. C'était sur les bords de la Loire ; il faisait déjà très sombre, et l'on ne voyait plus guère que les lumières de la ville qui s'allu-maient au-dessous de nous ; nous causions, ou plutôt nous laissions parler nos âmes ; c'était une sorte de murmure intime, de confidence commune, une médi-tation où chacun engageait tout l'intime de son cœur. Certes, notre pensée à tous était loin de ce premier soir timide où nous osions à peine nous parler. Trois ans avaient passé, mais combien ce travail de trois ans nous paraissait peu de chose, au prix de l'intimité de cette heure ! Ceux qui ont avec nous vécu ce soir-là en restent, j'en suis sûr, marqués pour leur vie. Que tous ceux qui hésiteraient à nous suivre, par timidité ou par crainte, se disent qu'un soir pareil les attend tous au bout de leur route.

ROBERT GARRIC.

N.-B. — Pour tous renseignements, adhésions ou appuis, s'adresser aux *Equipes sociales*, 77, rue de Reuilly (XIIe). Nous demandons des LIVRES pour nos bi-bliothèques, des instruments de travail (pour cours d'élec-tricité ; dessins industriels, etc.), des manuels.

---

(1) *L'Education populaire : une méthode : un mouve-ment.*

Les Equipes : principes et méthodes ; le récit d'une expérience, M. ROBERT GARRIC, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé des lettres. — La géographie : tour d'horizon et paysages, M. PIERRE DEFFONTAINES, agrégé d'histoire et de géographie. — L'Histoire : les civilisations ; leur esprit et leur survivance ; le tableau d'histoires, M. PIERRE DEFFONTAINES. — Le français : étude de la langue ; les œuvres et le goût littéraire, M. ROBERT GARRIC. — Enseignement technique : dessin ; dessin industriel, M. BERNARD LAFFAILLE, élève de l'Ecole centrale. — Enseignement technique, l'électricité, M. BER-NARD LAFFAILLE. — Culture générale ; le Cercle d'études, M. ROBERT GARRIC. — Education artistique : l'éveil du goût, M. PIERRE TÉZENAS DU MONTCEL, de l'Ecole des Beaux-Arts. — Chez les plus jeunes : « Le coin des gosses » : M. JEAN GUITTON, élève de l'Ecole normale supérieure. — Conclusion : Les résultats des Equipes ; leur atmosphère et leur esprit, M. ROBERT GARRIC.

LÉGISLATION ET JURISPRUDENCE CANONIQUES ET CIVILE

Lois nouvelles.

SAISIES-EXÉCUTION

Assistants de l'huissier.

LOI DU 13 JANVIER 1923 (1)

ARTICLE UNIQUE. — L'art. 585 du Code de procédure civile est ainsi modifié :

« L'huissier pourra se faire assister d'un ou de deux témoins français majeurs, non parents ni alliés des parties ou de l'huissier, jusqu'au degré de cousin issu de germains inclusivement, ni leur domestique. Il énoncera, en ce cas, sur le procès-verbal, leurs noms, professions et demeure ; les témoins signeront l'original et les copies. La partie poursuivante ne pourra être présente à la saisie. »

Fait à Paris, le 13 janvier 1923.

A. MILLERAND.

Par le Président de la République :
Le garde des Sceaux, ministre de la Justice,
MAURICE COLRAT.

Textes administratifs.

ARMÉE

RÉPARTITION DES RECRUES ENTRE LES GARNISONS

Faveurs d'après les situations de famille
et aux titulaires du certificat de préparation militaire.

DÉCRET DU 12 JANVIER 1923 (2)

Le ministre de la Guerre a adressé au président de la République le rapport ci-après :

Paris, le 12 janvier 1923.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Le décret du 9 août 1911, se basant sur des considérations d'égalité, a posé en principe que le hasard seul doit intervenir dans la répartition des jeunes soldats appelés entre les garnisons.

Les listes d'affectation sont donc établies depuis lors par ordre alphabétique, en fonction d'une lettre initiale tirée au sort, pour l'incorporation de chaque contingent.

Cette façon de procéder ne paraît plus en harmonie avec les nécessités de l'heure présente. La guerre a posé, en effet, pour la France, et avec une singulière acuité, le problème de la natalité, et, aussi bien dans le Parlement que dans le pays, l'opinion est unanime à reconnaître la nécessité de donner aux familles nombreuses le maximum d'encouragements. En outre, de nombreuses familles ont été éprouvées par la perte de certains de leurs membres, tombés, au cours de la guerre, pour la patrie. Il est juste leur en tenir compte.

Or, l'affectation des jeunes soldats dans une g nison aussi proche que possible de leur domi constitue un avantage pour ceux qui en bénéfici et pour leur famille.

Il semble donc équitable et opportun à la fois substituer désormais au hasard un critérium p logique pour servir de base à l'établissement listes d'affectation : la situation de famille.

En outre, et pour tenir compte également considérations exposées dans le rapport précédant décret du 9 août 1911 susvisé, qui conservent to jours leur valeur, des avantages en matière d'aff tation sont réservés aux jeunes gens titulaires certificat de préparation au service militaire.

Si vous approuvez les considérations du prése rapport, j'ai l'honneur de vous demander de voul bien revêtir de votre signature le décret ci-joint.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'homma de mon respectueux dévouement.

Le ministre de la Guerre et des Pensio
MAGINOT.

Voici le texte du décret :

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE,

Sur le rapport du ministre de la Guerre,

Vu la loi du 24 juillet 1873, article 5, sur l'or nisation générale de l'armée ;

Vu la loi du 21 mars 1905 et celle du 7 août 19 sur le recrutement de l'armée ;

Vu la loi du 23 décembre 1922 sur le recenseme la revision et l'appel de la classe 1923,

DÉCRÈTE :

ART. 1er. — Chaque semestre, un arrêté ministé répartit entre les divers corps de troupes le cont gent français à incorporer. Cet arrêté énumère, p chaque subdivision de région, les corps de trou auxquels doivent être affectés les jeunes gens do ciliés dans ladite subdivision et détermine le nom d'hommes que celle-ci doit verser dans chacun ces corps.

La répartition des jeunes soldats de la subdivis entre ces corps de troupes est effectuée par le co mandant de recrutement, conformément aux règ ci-après :

ART. 2. — Toutes les listes de recrutement c tonal d'une même subdivision sont fusionnées d deux listes, l'une pour le service armé, l'autre p le service auxiliaire, sur lesquelles les jeunes g déclarés propres au service armé ou au service au liaire sont classés dans l'ordre suivant :

1° Jeunes gens mariés (ou veufs) avec un ou p sieurs enfants, classés entre eux comme il est p crit ci-dessous pour les jeunes gens du paragraphe

2° Titulaires du certificat de préparation au ser militaire jusqu'à concurrence de 10 pour 100 nombre de ces jeunes gens domiciliés dans la sub vision, désignés ou classés entre eux d'après nombre de points obtenus à l'examen dudit certifi

3° Autres jeunes gens du contingent, ran d'après le nombre de leurs frères et sœurs viva ou morts pour la France, ceux en ayant le plus gr nombre étant inscrits les premiers ;

A égalité de situation de famille ainsi définie paragraphe 3° ci-dessus, le classement sur la l a lieu dans l'ordre suivant :

(1) « Loi modifiant l'art. 585 du Code de procédure civile, concernant les saisies-exécution. »

(2) « Décret abrogeant le décret relatif à la répartition des jeunes soldats appelés. »

a) Jeunes gens dont le père est mort pour la France, ou réformé avec 50 pour 100 d'invalidité au moins ;

b) Jeunes gens pourvus du certificat de préparation au service militaire non compris dans les 10 pour 100 fixés au paragraphe 2° ci-dessus ;

c) Soutiens indispensables de famille ;

d) Autres jeunes gens.

Les jeunes gens des catégories a, c, d sont classés entre eux d'après leur date de naissance, les plus âgés les premiers ; ceux de la catégorie b, d'après le nombre de points obtenus à l'examen du certificat de préparation au service militaire.

ART. 3. — Les listes de classement ainsi établies, le commandant de recrutement désigne les jeunes gens à affecter à chaque subdivision d'arme et à chaque service.

Le nombre de jeunes gens à désigner pour chaque subdivision d'arme ou service découle de l'arrêté de répartition.

La désignation des jeunes gens pour une subdivision d'arme (ou un service) donnée est basée sur leur aptitude physique, leur profession, les conditions particulières exigées par les règlements militaires pour l'admission dans les divers armes ou services, enfin sur les instructions ministérielles relatives à la composition à donner aux contingents des divers corps pour le recrutement des cadres et spécialistes.

ART. 4. — La répartition des jeunes gens entre les diverses subdivisions d'armes et les différents services étant faite, le commandant de recrutement procède à l'affectation des jeunes soldats à un corps de la subdivision d'arme (ou du service) dans laquelle ils ont été classés.

Les jeunes gens mariés (ou veufs) avec un ou plusieurs enfants vivants (§ 1er de l'article 2) sont affectés, à moins qu'ils ne fassent une demande contraire, au corps le plus rapproché de leur résidence, quand bien même ce corps n'est pas alimenté par la subdivision de région de leur domicile.

Les jeunes gens titulaires du certificat de préparation au service militaire, visés par le paragraphe 2° de l'article 2, choisissent leur corps dans la subdivision d'arme ou le service d'affectation déterminé par le recrutement conformément à l'article 3. Ce corps peut être choisi même en dehors de ceux énumérés par l'arrêté de répartition comme devant être alimentés par leur subdivision de région.

Les autres jeunes gens (§ 3e de l'article 2) sont affectés, dans la subdivision d'arme (ou le service) déterminée par le recrutement conformément à l'article 3, aux corps de troupes de cette subdivision d'arme ou de ce service alimentés par leur bureau de recrutement, en suivant l'ordre d'inscription sur les listes de classement, les premiers inscrits étant envoyés aux corps de leur subdivision d'arme ou services les plus rapprochés du bureau de recrutement dont ils dépendent.

Les jeunes gens titulaires du certificat de préparation au service militaire, compris parmi ceux de l'alinéa b de l'article 2, peuvent adresser au commandant de recrutement de leur domicile une liste, par ordre de préférence, des corps dans lesquels ils désirent être incorporés.

Il est tenu compte de cette demande dans la limite où elle est compatible avec les règles générales d'affectation posées ci-dessus.

Toutefois ceux qui, d'après leur seule situation de famille et leur âge, se trouveraient devoir servir dans un corps de l'Afrique du Nord, recevront cette affectation.

Il n'est pas tenu compte des demandes des volontaires pour une affectation hors de la métropole, si le rang occupé par ces volontaires sur la liste de classement les désigne pour un théâtre d'opérations plus éloigné que celui demandé. Dans le cas contraire, il est donné satisfaction à ces demandes.

ART. 5. — Des dérogations pourront être apportées, sur l'ordre du ministre de la Guerre, aux règles d'affectation déterminées par les articles 3 et 4 ci-dessus :

1° Soit, en ce qui concerne les hommes se trouvant dans une des situations particulières suivantes :

Hommes ayant un frère sous les drapeaux ;

Frères faisant partie d'un même appel ;

Hommes résidant à l'étranger, aux colonies ou dans les pays de protectorat ;

2° Soit, à titre exceptionnel, à l'égard des hommes exerçant une profession présentant pour les besoins de l'armée une utilité particulière.

ART. 6. — Les modifications survenant dans la situation de famille des jeunes soldats, après le 1er mars pour ceux de la première fraction du contingent, après le 1er septembre pour ceux de la deuxième fraction, et pendant la durée de leur service actif, ne peuvent entrer en ligne de compte pour déterminer l'affectation des intéressés et ne peuvent entraîner ultérieurement une modification de cette affectation. Toutefois, les situations nouvelles exceptionnellement dignes d'intérêt sont signalées au ministre de la Guerre pour décision.

ART. 7. — Les dispositions qui précèdent ne peuvent, le cas échéant, faire obstacle au droit que possède le ministre de la Guerre de procéder, postérieurement à l'incorporation, à toutes les mutations que lui paraîtra exiger l'intérêt de la discipline et du service.

ART. 8. — Le décret du 9 août 1911, relatif aux règles d'affectation du contingent des classes, est abrogé.

ART. 9. — Le ministre de la Guerre et des Pensions est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 12 janvier 1923.

A. MILLERAND.

Par le Président de la République :
Le ministre de la Guerre et des Pensions,
MAGINOT.

Projets de loi.

Le Séminaire Saint-Sulpice de Paris et le ministère des Finances

Texte du bail intervenu entre le Gouvernement et l'Archevêché de Paris.

Tous nos lecteurs savent que M. Raymond Poincaré, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, et M. Charles de Lasteyrie, ministre des Finances, ont déposé à la Chambre un « projet de loi ouvrant au ministère des Finances un crédit de 30 millions de francs en vue de l'acquisition et de l'aménagement d'un immeuble, et autorisant la location de l'ancien Séminaire de Saint-Sulpice à l'archevêque de Paris » (1).

L'exposé des motifs a été largement reproduit dans les journaux, et il y aura lieu d'y revenir lorsque le projet sera discuté au Parlement.

(1) N° 5179. Annexe à la 2e séance du 1. 12. 22.

A ce projet est annexé le texte du « fait de gré à gré » signé récemment au nom du ministre des Finances et de l'archevêque de Paris, que les Chambres ne pourront qu'adopter ou rejeter, et qu'elles n'ont pas le droit de modifier (1).

Voici le texte intégral de ce document :

L'an mil neuf cent vingt-deux,
le vingt-quatre novembre,

Par devant nous, Aubanel, secrétaire général de la Préfecture, représentant le Préfet de la Seine, agissant en cette qualité et comme représentant l'Etat,

Ont comparu :

1° M. le Directeur des Domaines au même département, délégué à cet effet par M. le ministre des Finances suivant décision du 9 novembre 1922 ;

2° M. le cardinal Dubois en tant qu'archevêque de Paris, y demeurant, 32, rue Barbet-de-Jouy, représenté par M. l'abbé Wiesnegg, secrétaire général de l'archevêché, à ce dûment autorisé,

Entre lesquels est intervenue la convention suivante :

M. le Directeur des Domaines, agissant en cette qualité, a passé bail, aux conditions ci-après, à M. l'abbé Wiesnegg, ès qualités, qui accepte,
de l'immeuble domanial situé à Paris, place Saint-Sulpice, n° 9, précédemment occupé par divers services du ministère des Finances, communément appelé « ancien séminaire Saint-Sulpice ». Cet immeuble est limité : au nord, par la place Saint-Sulpice, sur laquelle il a une façade de 84 mètres environ ; à l'est, par la rue Férou avec une façade de 62 mètres environ, et plusieurs propriétés particulières; au sud, par des propriétés particulières et par la rue de Vaugirard, sur laquelle il a une façade de 11 m. 50 environ, et à l'ouest, par la rue Bonaparte, avec une façade de 160 mètres environ.

Cet établissement comprend quatre bâtiments à quatre étages sans corniche, contournant une cour carrée.

La superficie totale de cet immeuble est approximativement de 10 030 mq 50 ; les parties construites couvrent une superficie approximative de 4 047 mq 60.

Il n'est pas fait de description détaillée de l'immeuble, que le preneur déclare connaître, étant simplement observé que cet immeuble est muni d'une distribution d'eau, de gaz et d'électricité et d'une installation de chauffage central.

Le preneur jouira pendant trente années, à compter de la date qui sera ultérieurement fixée d'un commun accord entre les parties contractantes.

Charges générales.

ART. 1er. — Le preneur déclare accepter les lieux présentement loués, dont il a, d'ailleurs, une parfaite connaissance, comme ils se poursuivent et se comportent.

Le preneur ne pourra demander aucune réparation, de quelque importance ou de quelque nature qu'elle soit.

ART. 2. — Le preneur entretiendra constamment lesdits lieux en bon état de toutes réparations, locatives et autres, de quelque nature et de quelque importance qu'elles soient, pour rendre les lieux loués en bon état à la fin de la jouissance. Il est spécifié, notamment, que l'entretien de la couverture et de gros murs est à la charge exclusive du preneur.

Le preneur fera exécuter à ses frais la vidange des fosses d'aisance et le ramonage des cheminées aussi souvent qu'il sera nécessaire.

ART. 3. — A la fin de la jouissance, toutes les réparations qui seront jugées nécessaires, même les réédifications, s'il y a lieu, seront à la charge du preneur.

Le preneur ne pourra exercer aucun recours ni aucune répétition contre l'Etat, pour constructions, embellissements, ou toute autre cause.

Si les changements effectués par le preneur sont jugés utiles, il sera tenu de les laisser à sa sortie sans aucune répétition d'indemnité contre l'Etat.

ART. 4. — Lors de l'entrée en jouissance, un état des lieux sera établi aux frais du preneur par l'architecte de l'Administration, et en triple original dont l'un sera destiné à la Préfecture de la Seine, le second à la Direction des Domaines, et le troisième au preneur.

Cette pièce sera, comme de droit, soumise à la formalité de l'enregistrement.

ART. 5. — Le preneur sera tenu d'assurer, à ses frais, auprès d'une compagnie française notoirement solvable, contre tous risques, et spécialement contre l'incendie, les constructions de l'immeuble présentement loué. Il devra justifier de l'exécution de cette obligation en présentant *obligatoirement* au receveur du 4e bureau des Domaines de Paris, lors de chaque payement de loyer, la dernière quittance des primes délivrée par la Compagnie d'assurances.

ART. 6. — Toutes les contributions actuelles ou futures (y compris spécialement la contribution foncière), tous les impôts présents ou à venir, toutes les taxes municipales et charges de police existantes ou futures, les abonnements à la Compagnie des eaux, à la Compagnie du gaz, à la Compagnie d'électricité seront supportés, en principal et accessoires, par le preneur seul, y compris les contributions, impôts, taxes et charges ordinairement supportés par le propriétaire.

ART. 7. — Le preneur devra assurer à ses frais la surveillance et le gardiennage de l'immeuble.

ART. 8. — Le preneur ne pourra céder son bail ni même sous-louer, ou tout ou en partie, à qui que ce soit, les lieux susdésignés, le tout à peine de nullité tant du bail que de la cession ou de la sous-location qui aura été faite.

ART. 9. — Les frais du bail, dans lesquels entrent le coût d'une expédition destinée à M. le Directeur des Domaines, les droits de timbre et d'enregistrement tant du bail que de l'état des lieux, seront supportés par le preneur.

ART. 10. — Le preneur payera le prix de location annuellement et en deux termes égaux, de six mois en six mois, à compter de l'entrée en jouissance entre les mains du receveur au 4e bureau des Domaines de Paris.

Tout terme non payé à l'échéance produira intérêt à 6 % au profit de l'Etat, de plein droit et sans aucune mise en demeure, à compter du premier jour du mois qui suivra celui de l'échéance.

ART. 11. — Pour tenir lieu de la caution prescrite par l'article 21 du titre II du décret du 28 octobre-5 novembre 1790, le preneur payera, dans les dix jours de l'entrée en jouissance, entre les mains du même receveur et à titre d'avance, une somme de vingt-cinq mille francs non productive d'intérêt, représentant six mois de loyer, sans préjudice et indépendamment du payement de chaque terme de loyer, qui sera acquitté à son échéance et jusqu'à l'époque de l'ouverture des six derniers mois, sur lesquels la somme payée d'avance sera imputée.

---

(1) Sur la demande du card. Dubois tendant à un échange d'immeubles pour rendre le Séminaire aux Sulpiciens (Fr. ALBERT et BRIAND au Sénat), voir *Documentation Catholique*, t. 6, p. 622.

ART. 12. — Aux termes de l'article 19 du titre II du même décret, le preneur ne pourra, sous quelque prétexte que ce soit, même pour cas fortuits, prétendre à aucune indemnité ni diminution de loyer.

ART. 13 et dernier. — Enfin, le preneur laissera enlever par les occupants sortants les meubles et objets mobiliers garnissant actuellement les lieux loués.

Charges particulières.

ART. UNIQUE. — Le preneur respectera, jusqu'à l'expiration de leur durée normale, les concessions d'affichages consenties par l'Etat à des entrepreneurs de publicité sur les façades des rues Férou, Bonaparte et de Vaugirard. — Un état de ces concessions, certifié par M. le Directeur des Domaines, sera remis au preneur au moment de l'entrée en jouissance.

Disposition commune aux deux titres qui précèdent.

ART. UNIQUE. — Toutes les clauses et conditions ci-dessus exprimées, soit générales, soit particulières, sont déclarées de rigueur et nullement comminatoires; en conséquence, elles ne pourront être éludées sans [? sous] aucun prétexte.

Prix.

En outre, le présent bail est consenti moyennant le loyer annuel de cinquante mille francs, qui sera payé selon le mode indiqué en l'article 10 des Charges générales.

Condition suspensive.

Le présent bail ne sera valable et n'aura d'effet qu'après approbation par une loi.

Dont acte.

Fait et passé à Paris, à l'Hôtel de Ville, les jour, mois et an précédemment énoncés.

Et les comparants ont signé avec nous, Préfet, après lecture.

Signé : Le Directeur des Domaines p. i.,
DOUSSOT.

Signé : abbé WIESNEGG,
Chancelier de l'Archevêché.

Signé : AUBANEL.

Consultations pratiques

ÉDIFICES ET MEUBLES CULTUELS

Usage exclusif des fidèles et des ministres du culte.

(A PROPOS DES CHAISES DES ÉGLISES COMMUNALES)

Aux termes de l'art. 5 de la loi du 2 janv. 1907, « à défaut d'Associations cultuelles, les édifices affectés à l'exercice du culte, ainsi que les meubles les garnissant, continueront, sauf désaffectation dans les cas prévus par la loi du 9 déc. 1905, à être laissés à la disposition des fidèles et des ministres du culte pour la pratique de leur religion ».

Le texte est formel et ne distingue pas : il met à la disposition des fidèles et des ministres du culte les églises *et les objets mobiliers* — comme les chaises, — sans restreindre en aucune façon ce droit d'usage, ce qui aurait lieu cependant si une partie du mobilier pouvait être retirée de temps en temps de l'église et exposée à d'inévitables dégradations. « Comme les églises — reconnaissait déjà en 1910 le premier président Curet, — les objets mobiliers affectés au culte doivent d'une manière continue, et non pas seulement aux heures d'exercice du culte public, rester à la disposition des ministres du culte et des fidèles. Les catholiques ou leurs prêtres ont seuls, suivant la destination de ces objets, le droit de s'en servir. » (1)

Au lendemain de la loi, les circulaires ministérielles s'efforcèrent de faire prévaloir la thèse que les fidèles étaient de simples occupants sans titre juridique ; à cette date, une lettre du ministre des Cultes du 12 sept. 1908 (2) admit que la commune propriétaire, agissant dans un but d'intérêt général et à titre exceptionnel, pouvait disposer des chaises momentanément, pourvu que la pratique régulière et normale du culte, collectif ou individuel, n'en fût pas troublée.

Ces théories ministérielles, qui constituaient une méconnaissance formelle de la loi de 1907, doivent être considérées comme rejetées. La Cour de cassation et le Conseil d'Etat s'accordent maintenant à affirmer le *titre juridique* et *exclusif* des fidèles et des ministres du culte.

L'arrêt de Cassation du 17 juin 1914 (3), cassant un jugement d'Orthez, vise précisément un enlèvement de chaises :

« Attendu que le jugement attaqué, adoptant sur ce point les motifs du premier juge, a déclaré cette demande [en 100 francs de dommages-intérêts pour enlèvement de 9 chaises] non recevable en se fondant sur ce que, en l'absence d'Association cultuelle et de contrat de jouissance, tout ministre du culte est un simple occupant sans droit privatif sur l'église et son mobilier, et, par suite, sans qualité pour introduire une action contre l'auteur des dégâts commis dans l'église ;

» Mais attendu que le *titre légal* résultant, pour les fidèles et les ministres du culte, de la disposition ci-dessus visée [de la loi du 2 janv. 1907] implique comme sanction nécessaire la faculté pour eux de recourir aux tribunaux en vue de faire cesser les troubles qui seraient apportés par des tiers à leur paisible occupation et d'en obtenir la réparation ;

» Attendu qu'en décidant le contraire le jugement attaqué a violé le texte ci-dessus visé... ; — Casse... »

Cette jouissance est même tellement *exclusive* qu'il est reconnu maintenant que *le maire n'a même pas droit à une clé de l'église* lorsqu'il peut avoir accès au clocher sans passer par l'église. L'arrêt du Conseil d'Etat du 20 juin 1913 (4), rendu sur les conclusions conformes du commissaire du Gouvernement Corneille, écarte aussi nettement que possible la solution contraire, qu'avait entendu préconiser sur ce point la lettre ministérielle du 2 mars 1907 (5).

La même solution s'impose à l'égard des chaises. Elles doivent toujours rester, comme l'église, à la disposition exclusive des ministres du culte et des fidèles. Grevées d'une affectation cultuelle permanente, elles ne peuvent en être détournées par le maire. Celui-ci commettrait une faute personnelle en les enlevant ou les utilisant hors de l'église pour une cérémonie quelconque, et le curé pourrait l'assigner en dommages-intérêts devant les tribunaux judiciaires s'il se livrait à une pareille voie de fait.

AUGUSTE RIVET,
avocat à la Cour d'appel de Lyon,
professeur à la Faculté catholique de Droit.

---

(1) *Les Communes et les Lois de Séparation*, n° 194.

(2) Lettre de M. BRIAND à M. GROUSSAU (*Revue d'Org. et de Défense rel.*, [*R. O. D.*], 1908, p. 660).

(3) D. P., 1919. I. 36.

(4) *In extenso* dans *R. O. D.*, 1913, pp. 401-403.

(5) Lettre écrite au nom de M. Briand par M. TURGEONS TISSIER, publiée dans la *R. O. D.*, 1907, p. 169.

DOSSIERS DE « LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE »

Répertoire bibliographique

ROMANS RÉCENTS

Catalogue général et classification d'après la valeur morale

En ses fascicules du 27. 12. 19 (1) *et du 8. 10. 21* (2) *la* Documentation Catholique *a groupé en une liste d'ensemble, où ils étaient classés d'après leur valeur morale, les romans dont les dernières livraisons de la très compétente* Revue des Lectures (3) *avaient donné une analyse critique.*

On trouvera ci-après la suite de ces listes, également dressée d'après le recueil de M. l'abbé Bethléem, où, grâce à une référence précise après chaque ouvrage, nous renvoyons les lecteurs désireux de connaître par une recension détaillée les romans simplement mentionnés ici.

Les tables très complètes publiées par la D. C. *à la fin de chaque volume semestriel permettent de retrouver fort aisément les noms des auteurs et éditeurs ainsi que les titres des ouvrages. Déjà, du reste, pour les listes ci-après, nous avons rangé les auteurs de chaque catégorie par ordre alphabétique.*

I. — Romans mauvais, dangereux ou inutiles pour la généralité des lecteurs.

ALBERT-JEAN, *La ville de joie*. Renaissance du Livre, 6 fr. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 599.) — ALBERT-JEAN, *Rapaces et nocturnes*. Renaissance du Livre, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 876.) — ALERAMO (SIBILLA), *Le Passage*, suivi de *Transfiguration*, traduit de l'italien par PIERRE-PAUL PLAN. Rieder, 1922. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 877.) — ALERAMO (SIBILLA), *Une femme*, traduit de l'italien par PIERRE-PAUL PLAN, 2e édition (la première en 1908). Calmann, 1922, 4 fr. 90. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 877.) — ANET (CLAUDE), *L'amour en Russie*. Grasset, 1922, 5 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 877.) — ANET (CLAUDE), *Petite ville*, nouvelle édition. Grasset 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 599.) — ANNUNZIO (GABRIELE D'), *La Léda sans cygne* (*récit de la lande*), suivi d'un *Envoi à la France*, traduit par ANDRÉ DODERET. Calmann, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.) — ARCOS (RENÉ), *Caserne*. Rieder, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 599.) — AUTIN (ALBERT), *L'anathème*. Ollendorff, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 6. 21, p. 354.)

BAC (FERDINAND), *La volupté romaine*, illustrations en couleurs. Conard, 1922, 25 fr. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 646.) — BAILLON (ANDRÉ), *Histoire d'une Marie*, préface de CHARLES VILDRAC. Rieder, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 599.) — BALKIS, *Personne*. In-16, Malfère, Amiens, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 877.) — BEAUBOURG (MAURICE), *M. Gretzili, professeur de philosophie*. Ollendorff, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 6. 21, p. 354.) — BEAUNIER (ANDRÉ), *La folle jeune fille*. Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.) — BEAUNIER (ANDRÉ), *Suzanne et le plaisir*. Flammarion, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 3. 22, p. 188.) — BEAUREGARD (GÉRARD DE), *L'amour dominateur*. Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 646.) — BENDA (JULIEN), *Les Amorandes*. Emile-Paul, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 8. 22, p. 577.) — BÉRAUD (HENRI), *Le vitriol de lune*. Albin Michel, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 111.) — BERNARD (TRISTAN), *L'enfant prodigue du Vésinet*. Flammarion, 1921, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 5. 21, p. 278.) — BERTHEROY (JEAN), *Les pavots mystiques*. Plon, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 460.) — BILLOTEY (PIERRE), *Le cuistre ensorcelé*. Albin Michel, 1922, 3 fr. 75. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 646.) — BILLOTEY (PIERRE), *Le pharmacien spirite*. Editions du Hérisson, librairie Malfère à Amiens, 1922, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 646.) — BIZET (RENÉ), *Avez-vous vu dans Barcelone ?* Renaissance du Livre, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 6. 22, p. 426.) — BLASCO-IBANEZ (V.), *La tragédie sur le lac*, traduit par RENÉE LAFONT. Flammarion, 1921, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 6. 21, p. 354.) — BLASCO-IBANEZ (V.), *Les morts commandent*, traduit de l'espagnol par BERTHE DELAUNAY. Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 646.) — BŒUF (FRANCIS), *L'enfant rebelle*. Albin Michel, 3 fr. 75. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 600.) — BONDY (FRANÇOIS DE), *Le moqueur ?* Grasset, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 462.) — BOURGES (ÉLÉMIR), de l'Académie Goncourt, *La nef*. Stock, 1922, 55 fr. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 513.) — BRACH (PAUL), *Gérard et son témoin*. Editions de la *Nouvelle Revue française*, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 877.) — BRIAND (CHARLES), *Contes pour une femme*. Plique, 10, rue Monge, Paris-5e, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 6. 22, p. 426.) — BRINGER (RODOLPHE), *Le mémorial de Gonfle-Boufigue*, Société mutuelle d'édition, 1922, 4 fr. 50. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 877.) — BROUSSAN-GAUBERT (J.), *L'aveugle et le Japonais*. Grasset, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 647.) — BRUNEL (NORÉ), *Monsieur Roland de Chaudpertuis, enfant philosophe*. Renaissance du Livre, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 877.) — BUSSY (CHARLES DE), *Le tour du demi-monde en 80 nuits*. Ferenczi, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 877.)

CADILHAC (P.-E.), *L'héroïque*. Ferenczi. 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 3. 22, p. 188.) — CALLIAS (SUZANNE DE), *Mon amie Reinette*. Maison française d'art et d'édition. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 647.) — CASANOVA (NONCE), *Messaline*. Bibliothèque du Hérisson, Malfère, à Amiens, 1922, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 513.) — CASSEVILLE (HENRY), *Thi-Nhi, autre fille d'Annam*. Figuière, 1922, 5 fr. 75 (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 878.) — CHARMY (ROLAND), *Les culs-terreux*. Renaissance du Livre, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 7. 21, p. 415.) — CHENU (CHARLES-MAURICE), *Le bracelet rompu*. Crès, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 6. 21, p. 354.) — CHÉRAU (GASTON), *La prison de verre*. Flammarion, 1921, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 5. 21, p. 279.) — CODET (LOUIS), *La fortune de Bécot*. Editions de la *Nouvelle Revue française*, 1921, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 5. 21, p. 279.) — CORDAY (MICHEL), *Le journal de la Huronne*; *Les « hauts fourneaux »*. Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 647.) — CORMEAU (HENRY), *Le mal joli*, étude. Crès 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 659.)

DAIREAUX (MAX), *Timon le magnifique*. Albin Michel, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 658.) — DAUDET (LÉON), *L'entremetteuse* (1). Flammarion, 1921, 7 fr. (*R. L.*,

(1) *D. C.*, t. 2, pp. 830-832.
(2) *D. C.*, t. 6, pp. 252-256.
(3) 77, rue de Vaugirard, Paris, VIe. Abonnements : France, 16 francs; étranger, 18 francs; au numéro, 1 fr. 50 et 1 fr. 60.

(1) A propos de cet ouvrage, voir dans *Documentation Catholique*, t. 7, col. 1100-1103 : Notes de la *Semaine religieuse de Paris*. Celle-ci a depuis, sous le titre « Une lettre de M. Léon Daudet », publié une nouvelle note ainsi conçue (n° du 11. 11. 22) :

« Nous sommes heureux de publier la lettre suivante, que M. Léon Daudet est venu apporter lui-même à Son Eminence le Cardinal Archevêque de Paris, en protestant de sa volonté de mettre ainsi sa conduite d'accord avec ses convictions religieuses. Déchirer un contrat passé avec un éditeur et retirer du commerce un roman

15. 12. 21, p. 731.) — DAUDET (LÉON), *Suzanne*. Flammarion, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 596.) — DAVENAY (RENÉ), *L'orgueil de vivre*. Société mutuelle d'édition, 1922, 4 fr. 50. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 878.) — DAVID (ANDRÉ), *L'escalier de velours*, préface de Rachilde. Flammarion, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 647.) — DAX (ANDRÉ), *La volupté de tuer, roman de l'après-guerre*. Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 648.) — DEKOBRA (MAURICE), *Hamydal, le philosophe*. Renaissance, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 600.) — DELLUC (LOUIS), *Les secrets du confessional*. Editions du Monde nouveau, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 878.) — DERENNES (CHARLES), *Le Renard bleu*. Albin Michel, 1921, 3 fr. 75. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 462.) — DESLINIÈRES (LUCIEN) et MARC-PY (J.), *La résurrection du Docteur Valbel*. France édition, 19, rue Gazan, Paris-14e, 1922, 6 fr. 50. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 878.) — DESTHIEUX (JEAN), *Un homme parmi les femmes*. Albin Michel, 1922, 3 fr. 75. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 648.) — DEVENS (ANDRÉ), *Le forban*. Renaissance, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 600.) — DEVIMEUR-DIEUDONNÉ (LÉONE), *La colombe blessée*, préface de Henry Bidou. Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 6. 22, p. 426.) — DOREAU (FRANÇOIS-MARIE), *Une de mes vies*. Emile-Paul, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 516.) — DUCHÊNE (FERDINAND), *Au pas lent des caravanes*. Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 648.) — DULAC (ODETTE), *L'enfer d'une étreinte*. Société mutuelle d'édition, 1922, 4 fr. 50. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 878.) — DUNAN (RENÉE), *La triple caresse*. Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 879.) — DUPLAY (MAURICE), *Le visage démaquillé*. Férenczi, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 879.)

ERLANDE (ALBERT), *Stella-Lucente*. Nouvelle collection Albin Michel, 3 fr. 75. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 462.) — ESCHOLIER (RAYMOND), *Cantegril*. Renaissance du Livre, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 1. 22, p. 33.)

FAROL (CAMILLE), *Zoupette*. Maison franç. d'art et d'édition, 1921, 5 fr. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 462.) — FAURE (GABRIEL), *La dernière journée de Sappho*. Fasquelle, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 879.) — FAURE-BIGUET (J.-M.), *La fiancée morte*. Flammarion, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 648.) — FIERRE (JACQUES), *L'éternelle histoire*. Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 716.) — FINOT (LOUIS-JEAN), *Le Destin maître*. Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 879.) — FOLEY (CHARLES), *Une folle jeunesse*. Renaissance, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 600.) — FOREST (LOUIS), *L'amour et le naïf*. Renaissance, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 600.) — FORTHUNY (PASCAL), *Le tendre voyage à Paris, ou « Ne badine pas avec l'amour »*. Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 716.) — FOUCHET (MAURICE), *Francesca*. Lemerre, 1922, 6 fr. 75 (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 879.)

GAILLOT-VILLET (J.), *Amours éternelles*. Fauconnier, 3 fr. 50. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 516.) — GALTIER-BOISSIÈRE (JEAN), *Loin de la Rifflette*. Crès, 5 fr. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 517). — GEFFROY (GUSTAVE), *La comédie bourgeoise*. Fasquelle, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22. p. 880.) — GEORGES MICHEL (MICHEL), *La Bohême canaille*, Renaissance du Livre, 6 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 880.) — GERMAIN (JOSÉ) et GUERINON (EMILE), *Le sosie*. Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 871.) — GIGNOUX (RÉGIS), *Le tabac du bouc*. Crès, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 648.) — GILBERT (MARION Mme), *L'amour de la blonde*. Ferenczi, 1921, 3 fr. 50. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 600.) — GINISTY (PAUL), *Les vieux péchés*. Flammarion, 7 fr. 50 (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 600.) — GIRAUDOUX (JEAN), *Siegfried et le Limousin*. Grasset, 1922, 6 fr. 75 (Prix Balzac). (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 871.) — GOBRON (GABRIEL), *Yan, fils de Maroussia*. Berger-Levrault, 1921, 8 fr. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 114.) — GRANVILLIERS (JEAN DE), *L'amant libérateur*. Calmann-Lévy, 1921, 4 fr. 90. (*R. L.*, 15. 7. 21, p. 415.) — GUILLOT (DENIS). *Sabaoth*. Jouve, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 659.)

HARAUCOURT (EDMOND), *Vertige d'Afrique*. Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.) — HARRY (MYRIAM), *Le tendre cantique de Sonia*. Fayard, 1922, 6 fr. 50. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 513.) — HELLENS (FRANZ), *Bass-Bassina-Boulou*. Rieder, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 880.) — HERMANT (ABEL), *Le petit prince, la clef*. Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 716.) — HERMANT (ABEL), *Phili ou par delà le bien et le mal, conte moral*. Flammarion, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 21, p. 539.) — HIRSCH (CHARLES-HENRY), *Auprès de ma blonde*. Flammarion, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 600.) — HOUVILLE (GÉRARD D'), *Tant pis pour toi*. Fayard, 1921, 6 fr. 50. (*R. L.*, 15. 7. 21, p. 415.)

JEAN-JAVAL (LILY), *Le brasier*. Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 642.) — JOLICLERC (EUGÈNE), *Sous la griffe*. Lemerre, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 517.)

KESTER (ROBERT), *Compagnon Jacques, histoire d'une jeunesse (1910-1920)*. Librairie des *Lettres*, 1920, 12, rue Séguier, Paris, 5 fr. (*R. L.*, 15. 5. 21, p. 279.) — KESTER (ROBERT), *Le vent du large*. Lointier, 69, boulevard Saint-Germain, Paris, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 5. 21, p. 279.) — KEUN (ODETTE), *Une femme moderne*. Flammarion, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 21, p. 539.)

LANDRE (JEANNE), *Le débardeur lettré*. Ferenczi, 3 fr. 50. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 600.) — LANG (ANDRÉ), *Fausta*. A. Michel, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.) — LANG (ANDRÉ), *Le Responsable*, Albin Michel, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 5. 21, p. 279.) — LAPAIRE (HUGUES), *Paroisse galante*. Flammarion, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 600.) — LAPARCERIE (MARIE), *Les amants de Rosine, femme honnête*. Flammarion, 1922, 2 volumes, 14 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 717.) — LARROUY (MAURICE) (RENÉ MILAN), *Raphaël Gatouna, Français d'occasion*. Grasset, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 7. 21, p. 415.) — LAURIS (G. DE), *Germaine Ravenel, mal mariée*. Albin Michel, 1921, 3 fr. 75. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 114.) — LE CORBEAU (ADRIEN), *Le gigantesque, roman d'un arbre*. Fasquelle, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 11. 22, p. 798.) — LEGRAND-CHABRIER, *Christine en liberté*. Rieder, 1921, 6 fr. 50. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 462.) — LÉON-MARTIN (LOUIS), *Tuvache ou la tragédie pastorale*. Grasset, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 111.) — LE ROY (EUGÈNE), *Mademoiselle de la Ralphie*. Rieder, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 600.) — LEVAILLANT (MAURICE), *La porte secrète*. Delalain, 1921, 5 fr. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 114.) — LOISEAU (MAURICE), *Le seigneur et son prophète*. Grasset, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15 8. 21. p. 460.) — LOMBARD (JACQUES), *Les amants damnés*. Lemerre, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 517, et 15. 12. 22, p. 880.) — LORRIS (CLAUDE), *Le Moghreb en flammes*. La Renaissance du Livre, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 463.) — LUCIEN-GRAUX (Dr), *Hanté, roman de l'au-delà*. Crès, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 3. 22, p. 188.) — LUCIEN-GRAUX (Dr), *Initié ! roman de l'au-delà*. Crès, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 871.)

MAC ORLAN (PIERRE), *La cavalière Elsa*. *Nouvelle Revue française*, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 3. 22, p. 188.) — MAGALI-BOISNARD (Mme), *Maadith*. Edgar Malfère, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 517.) — MANDELSTAMM (VALENTIN), *Un affranchi*. Fasquelle, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 114.) — MARAN (RENÉ),

---

à gros tirage n'est pas chose aisée ni sans mérite. M. Léon Daudet ne s'est pas contenté, en effet, de changer la couverture de son livre, mais il l'a mis au pilon et, en communiquant sa lettre à l'*Agence Havas*, il a donné à sa rétractation un retentissement qui en accroît encore la portée et qui fait honneur à sa foi et à son caractère.

« *M. Léon Daudet, député de Paris,*
» *à Son Em. Monseigneur le cardinal Dubois,*
» *archevêque de Paris.*

» Éminence,

» Il est venu à ma connaissance, par des personnes » autorisées, que certains passages d'un roman de moi pou» vaient (en raison du titre de l'ouvrage) être considérés » comme susceptibles de scandaliser des âmes innocentes, » auxquelles il n'était d'ailleurs nullement destiné.

» En conséquence, j'ai pris la résolution, que je tiens » à rendre publique, de supprimer de mon œuvre le roman » en question, de demander à mes éditeurs de le rayer » dorénavant de leurs catalogues, et de vouloir bien dé» chirer dès à présent le traité qui nous lie.

» Daigne Votre Eminence trouver ici l'assurance de » ma soumission filiale et de mon profond respect.

» Léon Daudet,
» *Député de Paris.* »

(N. de la *Documentation Catholique*.)

Batouala, roman nègre. Albin Michel, 3 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 21, p. 731.) — MARGUERITTE (LUCIE-PAUL), *La jeune fille mal élevée.* Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 717.) — MARGUERITTE (PAUL). *L'album secret.* Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.) MARGUERITTE (VICTOR), *La garçonne.* Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 642.) — MARGUERITTE (VICTOR), *Le soleil dans la geôle.* Flammarion, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 1. 22, p. 33.) — MARMOUSET, *Au lion tranquille.* Librairie de France, 99, boulevard Raspail, Paris-6e, 1922, 5 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 880.) — MARQUET (JEAN), *Du village à la cité, mœurs annamites.* Delalain, 1922, 5 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 717.) — MARTIAL-PERRIER (M.), *Le Don Juan de Pays-sans-gare.* Renaissance du Livre, collection des écrivains combattants, 1921, 6 fr. 50. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 463.) — MARTIN DU GARD (ROGER), *Les Thibault*, tome I, *Les cahiers gris ;* tome II, *Le pénitencier.* Editions de la *Nouvelle Revue française*, 1922, 2 volumes à 6 fr. 75 et 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 642.) — MARX (MAGDELEINE), *Toi.* Flammarion, 6 fr. 90. (*R. L.*, 15. 9. 21, p. 539.) — MASSON (ÉMILE), *Utopie des îles bienheureuses dans le Pacifique en l'an 1980.* Rieder, 1921, 6 fr. 50. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 601.) — MAUREVERT (GEORGES), *La plus belle fille du monde.* Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 881.) — MAURIS (JULES), *Alfred Rautare ou la coupable innocence.* Albin Michel, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 601.) — MAURRAS (CHARLES) *Le chemin de Paradis, contes philosophiques.* Boccard, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 6. 21, p. 354.) — MERANDA (WOLLA) et KARMOR (IANN), *Pavots de la nuit, roman de mœurs australiennes.* In-12 de 234 p., Chiberre, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 881.) — MERY (JULES), *Le Célibatographe.* Flammarion, 1921, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 601.) — MILLET (MARCEL), *Jacques le paresseux.* Librairie de France, 99, boulevard Raspail, Paris-6e, 1922, 5 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 881.) — MIOMANDRE (FRANCIS DE), *Ces petits messieurs.* Emile-Paul, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 713.) — MIOMANDRE (FRANCIS DE), *Les Taupes.* Emile-Paul, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 713.) — MIRABEL (HENRY), *Jacques Marceau.* Editions du Fauconnier, 1921, 5 fr. (*R. L.*, 15. 5. 21, p. 279.) — MONTFORT (EUGÈNE), *La chanson de Naples.* Flammarion, 1921, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 5. 21, p. 279.) — MORAND (PAUL), *Ouvert la nuit.* Editions de la *Nouvelle Revue française*, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.) — MORTIER (PIERRE), *Le cœur sur la main.* Flammarion, 7 fr. 50 (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 601.)

NADAUD (MARCEL), *Mon amour chéri.* Albin Michel, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 10. 21, p 601.)

ODINOT (PAUL), *Apprendre à mourir.* Renaissance, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 10. 21, p 601.) — OMESSA (CHARLES et HENRI), *Anaïtis, fille de Carthage.* Renaissance du Livre, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 881.) — ORLIAC (JEHANNE D'), *Dans notre monde.* Ferenczi, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 517.) — ORLIAC (JEHANNE D'), *Une courtisane.* Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 882.) — ORNA (ADOLPHE O.), *Les araignées.* Crès, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 659.)

PÉLADAN (J.), *Les dévotes d'Avignon*, avant-propos de GUSTAVE-LOUIS TAUTAIN. Editions du *Monde nouveau*, 1922, 6 fr. 75 (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 649.) — PERGAUD (LOUIS), *Les Rustiques, nouvelles villageoises*, préface de LUCIEN DESCAVES. Mercure de France, 7 fr. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 601.) — PERRIN (JULES), *Le mariage d'Abélard.* Fasquelle, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 601.) — PICARD (GASTON), *Les Surprises des sens.* Malfère, 1922, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 882.) — PICARD (GASTON), *Les voluptés de Mauve.* Editions de Monde nouveau, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 882.) — PRAT (MARCELLE), *Vivre*, préface de MAURICE BARRÈS. Plon, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 871.) — PRÉVOST (MARCEL), *Les Don Juanes.* Renaissance du Livre, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 6. 22, p. 426.) — PROST (YVETTE), *Les belles vies manquées.* Fayard, 1922, 6 fr. 50. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.) — PROUST (MARCEL), *A la recherche du temps perdu : Sodome et Gomorrhe II*, 3 volumes. Editions de la *Nouvelle Revue française*, 1922, 6 fr. 75 chacun. (*R. L.*, 15. 8. 22, p. 577.)

QUERLIN (Mme MARISE), *Lui et lui.* Fasquelle, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 601.)

RACHILDE, *Le grand saigneur.* Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 6. 22, p. 426.) — RACHILDE, *L'hôtel du grand veneur.* Ferenczi, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 717.) — RAGEOT (GASTON), *Le Jubé.* Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.) — RANDAU (ROBERT), *Cassard le berbère.* Editions des « Belles lettres », 89, boulevard Exelmans, Paris-16e, 1922, 6 fr. 90. (*R. L.*, 15. 6. 22, p. 426.) — RANDAU (ROBERT), *Le chef des porte-plume, roman de la vie coloniale.* Editions du *Monde nouveau*, 42, boulevard Raspail, Paris-7e, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 649.) — RENAITOUR (JEAN-MICHEL), *Délos ou l'île flottante, roman de mœurs révolutionnaires.* Grasset, 1921, in-16 double-couronne, 5 fr. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 463.) — RIBOIT (JEAN), *Journal d'un employé de banque.* Dubois et Bauer, 1922. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 882.) — RICHE (DANIEL), *L'appel ardent.* Renaissance, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 601.) — RICHEPIN (JEAN), *Contes sans morale.* Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 11. 22, p. 798.) — RICHEPIN (JEAN), *Le coin des fous, histoires horribles.* Flammarion, 1921, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 7. 21, p. 415.) — ROC (PIERRE), *Don Juan.* Editions de la Sirène, 7, rue Pasquier, 1921, 8 fr. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 602.) — ROCHER (EDMOND), *L'âme en friche.* Editions du *Monde nouveau*, 42, boulevard Raspail, Paris-7e, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 882.) — ROGER-MARX (CLAUDE), *La tragédie légère.* Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22. p. 882.) — ROGER-MARX (CLAUDE), *Les deux amis.* Albin Michel (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 602.) — ROLLAND (ROMAIN), *L'âme enchantée*, I, *Annette et Sylvie.* Ollendorff, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 883.) — ROLLAND (ROMAIN), *Pierre et Luce.* Ollendorff, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 115.) — ROLUBACH (C.), *De l'angoisse à l'amour.* In-8°, 212 p., éditions du Fauconnier, 74, rue Vasco-de-Gama, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 883) — ROMAINS (JULES), *Les Copains*, réédition. *Nouvelle Revue française*, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 3. 22 p. 188) — ROSNY (J.-H.), jeune, *Fanchon la belle.* Calmann, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 9. 21, p. 539.) — ROSTAND (MAURICE), *Le Pilori.* Flammarion, 1921, 7 fr (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 596.) — ROUQUETTE (LOUIS-FREDERIC), *L'homme qui vint.* Albin Michel, 1921, 6 fr. 75 (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 463.)

SAINT-SORNY, *Bicchi.* Emile-Paul, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.* 15. 2. 22, p. 115.) — SALMON (ANDRÉ), *C'est une belle fille.* Albin Michel, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 8. 21 p. 463.) — SALMON (ANDRÉ), *L'entrepreneur d'illuminations.* Editions de la *Nouvelle Revue française*, 1921 7 fr. 95. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 659.) — SANDY (ISABELLE), *L'heure folle.* 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22 p. 871.) — SCHWAB (RAYMOND), *La conquête de la joie* Collection des « Cahiers verts », Grasset, 1922, 5 fr. (*R. L.* 15. 5. 22, p. 347.) — SCHWOB (MARCEL), *Cœur double* Crès, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 602.) — SEGU[illegible] (NICOLAS), *Une île d'amour.* Fasquelle, 1921, 6 fr. 7[illegible] (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 602.) — SEUHL (ANTONIN), *La victoire de Patati-et-Patata.* Ollendorff, 1922, 7 fr. (*R. L* 15. 12. 22, p. 883.) — SEUHL (ANTONIN), *Les gaîtés de la République de Patati-et-Patata.* Ollendorff, 1921, 7 f[illegible] (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 659, et 15. 12. 22, p. 883.) — SEUH[illegible] (ANTONIN), *Patati-et-Patata en guerre.* Ollendorff, 192[illegible] 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 883.) — SÉVERINE, *Lin.* Crès, 1921. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 602.) — SHÉRIDA[illegible] *Devant l'amour.* Ferenczi, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 2[illegible] p. 883.) — SHÉRIDAN, *Renée, confession d'une amoureus[illegible]* préface de PAUL REBOUX. Ferenczi, 1921, 6 fr. 75. (*R. L* 15. 10. 21, p. 602.) — SOULIÉ DE MORANT (GEORGES) *Les contes galants de la Chine.* Fasquelle, 1921, (*R. L* 15. 10. 21, p. 602.) — STILGEBAUER (EDWARD), *Un femme à Berlin*, traduit de l'allemand par C. FRANCILLO[illegible] Edition française illustrée, 21, rue Hautefeuille, Paris-6[illegible] 1922, 5 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 713.)

TARDIEU (CHARLES), *La maison du bout du qu[illegible]* Ferenczi, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 718.) — TAURIDE (LEON DE), *Tu ressusciteras*, avec la collabo[illegible]tion de ERNEST BARTHÈS. Jouve, 1920, 5 fr. (*R. L.*, 15. 6. [illegible] p. 354.) — TELLIER (JULES), *Les deux paradis d'Abd-Rhaman.* Emile-Paul, 1921, 8 fr. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 66[illegible] — THIERRY (ALBERT), *Le sourire blessé.* Editions de *Nouvelle Revue française*, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 6. p. 426.) — THOREAU (HENRY-DAVID), *Walden ou la dans les bois*, traduction de L. FABULET. Editions de *Nouvelle Revue française*, 1922, 8 fr. 50. (*R. L.*, 15. 6. p. 426.) — TIMMORY (GABRIEL), *Coqs et pou[illegible]* Ferenczi, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 884.) TIMMORY (GABRIEL), *Les points de chute.* Flammari[illegible] 1921, 6 fr. 90. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 602.) — TINAY (MARCELLE), *Le bouclier d'Alexandre.* Calmann, 19[illegible]

4 fr. 90. (R. L., 15. 5. 22, p. 34[illegible].) — TISSERAND (ERNEST), *A l'ancre*. Librairie de France, 1922, 3 fr. (R. L., 15. 12. 22, p. 884.) — TRUC (GONZAGUE), *Tibériade*. Collection « Le roman littéraire », Albin Michel, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 7. 21, p. 415.)

VAILLAT (LÉANDRE), *La femme inconnue*. Flammarion, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 10. 22, p. 713.) — VALDAGNE (PIERRE), *Ce bon M. Poulgris*. Albin Michel, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 11. 21, p. 660.) — VALDAGNE (PIERRE), *Constance, ma tendre amie*. Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 12. 22, p. 884.) — VALDAGNE (PIERRE), *Les bons ménages*. Flammarion, 1921, 7 fr. 50. (R. L., 15. 5. 21, p. 280, et 15. 10. 21, p. 602). — VALENSI (THÉODORE), *Yasmina, roman arabe*. Méricant, 1922, 6 fr. 50. (R. L., 15. 9. 22, p. 649.) — VALROSE (PIERRE DE), *Le péché dont on meurt*. Perrin, 1922, 6 fr. (R. L., 15. 8. 22, p. 577.) — VIOUX (MARCELLE), *L'éphémère (Babet-Cadou)*. Fasquelle, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 11. 22, p. 798.) — VIOUX (MARCELLE), *Une repentie, Marie-Magdeleine*. Fasquelle, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 1. 22, p. 33.)

WERTH (LÉON), *Dix-neuf ans*. Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 12. 22, p. 884.) — WERTH (LÉON), *Les amants invisibles*. Albin Michel, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 7. 22, p. 518.)

ZAVIE (ÉMILE), *Paris-Marseille*. Renaissance du Livre, 1921, 6 fr. (R. L., 15. 8. 21, p. 463.)

II. — Romans dont les personnes suffisamment averties pourraient se permettre la lecture, moyennant des raisons proportionnées.

ADÈS (ALBERT), *Un roi tout nu*, Calmann, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 8. 22, p. 581.) — ALLAIS (ALPHONSE), *A l'œil !* préface de MAURICE DONNAY. Flammarion, 1921, 7 fr. (R. L., 15. 11. 21, p. 660.) — ANET (CLAUDE), *Quand la terre trembla*. Grasset, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 4. 22, p. 272.) — ARENNES (J.-AD.), *L'herbe entre les pierres*. Calmann, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 6. 22, p. 426.)

BARANGER (LÉON), *La terrasse (noblesse de quartier)*. Renaissance du Livre, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 12. 22, p. 888.) — BARRÈS (MAURICE), *Un jardin sur l'Oronte*. Plon, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 6. 22, p. 426.) — BATAILLE (HENRY), *La forêt*. In-12 de 382 p. Fayard, 5 fr. (R. L., 15. 9. 21, p. 539.) — BATILLIAT (MARCEL), *La loi d'amour*. Fasquelle, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 11. 21, p. 660.) — BEAUNIER (ANDRÉ), *Le roi Tobol*. Flammarion, 1921 (1re édition en 1905), 7 fr. 50. (R. L., 15. 8. 21, p. 460.) — BELLANGER (RENÉ), *La vie souveraine*. Editions de la « Revue des indépendants », André Roiné, éditeur, 30, rue Borghèse, Neuilly-sur-Seine, 1920, 5 fr. (R. L., 15. 7. 21, p. 415.) — BENNETT (ARNOLD), *Amour profane, amour sacré*, traduit de l'anglais par MAURICE LANOIRE, préface de M. EDMOND JALOUX. Grasset, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 6. 21, p. 354.) — BÉRAUD (HENRI), *Le Martyre de l'obèse*. Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 12. 22, p. 871.) — BERGER (MARCEL), *Les dieux tremblent*. Albin Michel, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 5. 21, p. 281.) — BERNARD (TRISTAN), *Le jeu de massacre*. Flammarion, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 7. 22, p. 521.) — BERNHARDT (Mme SARAH), *Petite idole*. Editions Nilsson, 8, rue Halévy, Paris-9e. (R. L., 15. 7. 21, p. 415.) — BERTRAND (LOUIS), *Le cycle africain, Le sang des races*, édition complète revue et corrigée, Ollendorff, 1921, [illegible] fr. (R. L., 15. 8. 21, p. 471.) — BINET-VALMER, *L'enfant qui meurt*. Flammarion, 1921, 2 volumes à [illegible] fr. 50 (R. L., 15. 7. 21, p. 415.) — BINET-VALMER, *Les jours sans gloire*. Flammarion, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 8. 22, p. 581.) — BLASCO IBANEZ (V.), *Les ennemis de la femme*, traduit par A. DE BENGOECHEA. Calmann, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 11. 21, p. 660.) — BLASCO IBANEZ (V.), *Luna Benamor*, suivi de *Les plumes du Cabouré*, traduit de l'espagnol par Madame R. LAFONT. Editions Athéna, 1922, 6 fr. (R. L., 15. 6. 22, p. 426.) BOJER (JEHAN), *Le caméléon*, traduit du norvégien par [illegible] Calmann, [illegible] fr. [illegible] (R. L., 15. 11. 21, p. 658.) — BOUNINE (IVAN), *Le Monsieur de San Francisco*, traduit du russe par MAURICE. Bossard, 1922, 5 fr. 50. (R. L., 15. 3. 22, p. 188.) — BOUTET (FRÉDÉRIC), *La lanterne rouge*. Flammarion, 7 fr. 50. [illegible] — BOUTET (FRÉDÉRIC), *Le [illegible]llet de Claude Mercœur*. Flammarion, 1921, 6 fr. 90. (R. L., 15. 11. 21, p. 661.) — BOUTET (FRÉDÉRIC), *Le spectre de M. Imberger*. Flammarion, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 9. 22, p. 653.) — BOUTET (FRÉDÉRIC), *Par-dessus le mur*. Flammarion, 1920, 6 fr. 75. (R. L., 15. 11. 21, p. 661.) — BRADI (LORENZI DE), *La sirène bleue, roman de mœurs corses*. Chiron, 1921, 6 fr. (R. L., 15. 11. 21, p. 661.) — BRET HARTE, *Dans les bois de Carquinez*. Crès, 1921, 5 fr. 50. (R. L., 15. 8. 21, p. 460.) — BRULAT (PAUL), *Les destinées*. Ferenczi, 3 fr. 50. (R. L., 15. 11. 21, p. 661.)

CANUDO, *L'autre aile, synthèse romanesque de la vie et de la mort ailées*. Fasquelle, 1922, 5 fr. (R. L., 15. 8. 22, p. 581.) — CAPUS (ALFRED), *Scènes de la vie difficile*. Ferenczi, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 12. 22, p. 871.) — CARCO (FRANCIS), *L'homme traqué*. Albin Michel, 1922, 6 fr. 75 (Grand prix du roman de l'Académie française). (R. L., 15. 7. 22, p. 513.) — CAUVES (H. DE), *Le piédestal*. Tolra, 1921, 6 fr. (R. L., 15. 6. 21, p. 354.) — CHADOURNE (LOUIS), *Terre de Chanaan*. Albin Michel, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 1. 22, p. 33.) — CHAINE (PIERRE), *Les scrupules de M. Bonneval*. Grasset, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 10. 21, p. 596.) — CHAMPLY (HENRY), *Nécropolis*. Editions de la Sirène, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 9. 22, p. 653.) — CHARDONNE (JACQUES), *L'épithalame*. Stock (Delamain et Boutelleau successeurs), 1921, 2 vol. 11 fr. 50. (R. L., 15. 12. 21, p. 731.) — CHAUMONT (MAGDELEINE), *Le roman d'un chien*. Albin Michel, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 3. 22, p. 188.) — CHENEVIÈRE (JACQUES), *Jouvence ou la chimère*. Grasset, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 11. 22, p. 798.) — COLETTE, *La maison de Claudine*. Ferenczi, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 10. 22, p. 719.) — COMERT (MARGUERITE), *Mes images*. Stock, 1922, 5 fr. 75. (R. L., 15. 6. 22, p. 426.) — COMMINGES (Comte DE), *Addy ou promenades d'amants et villégiatures*. Grasset, 1921, 7 fr. (R. L., 15. 5. 21, p. 282.) — CORDAY (MICHEL), *Le charme*. Flammarion, 1921, 6 fr. 90. (R. L., 15. 2. 22, p. 111.) — CRÉMIEUX (BENJAMIN), *Le premier de la classe*. Grasset, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 4. 22, p. 272.) — CROCÉKIA (ÉDOUARD), *Le roman du Chérif*, préface de CLAUDE FARRÈRE. Albin Michel, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 11. 21, p. 661.) — CURINIER (C.-E.), *Fille de rien, roman de mœurs ouvrières et paysannes*. Fernand Lointier, 1922, 4 fr. 50. (R. L., 15. 7. 22, p. 521.) — CYRIL BERGER, *L'expérience du docteur Lorde*. Crès, 1922, 6 fr. (R. L., 15. 9. 22, p. 653.)

DAUTRIN (ÉLIE), *Un coquin*. Flammarion, 1921, 7 fr. (R. L., 15. 4. 22, p. 272.) — DEKOBRA (MAURICE), *Prince ou Pitre*. Ferenczi, 1921, 3 fr. 50. (R. L., 15. 8. 21, p. 471.) — DELARUE-MARDRUS (Mme LUCIE), *L'Apparition*. Ferenczi, 1921, 3 fr. 50. (R. L., 15. 7. 22, p. 522.) — DELBOUSQUET (EMMANUEL), *L'écarteur*. Ollendorff, 1921, 7 fr. (R. L., 15. 3. 22, p. 188.) — DÉTREZ (ALFRED), *Un peuple, l'éternel*. Librairie Urvoy, 37, rue Saint-Augustin, Paris, 7 fr. 50. (R. L., 15. 7. 22, p. 522.) — DIEUDONNÉ (ROBERT), *Le vainqueur*. Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 12. 22, p. 888.) — DOIN (JEANNE), *Elle s'appelait Ninon...* Victorion, 1922, 4 fr. (R. L., 15. 11. 22, p. 798.) — DORGELÈS (ROLAND), *Saint Magloire*. Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 3. 22, p. 188.) — DUFOURT (JEAN), *Grâce ou la chatte sauvage*. Plon, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 6. 22, p. 426.) — DUHAMEL (GEORGES), *Les hommes abandonnés*. Mercure, 1921, 7 fr. (R. L., 15. 1. 22, p. 33.) — DURTAIN (LUC), *Douze cent mille*. Editions de la *Nouvelle Revue française*, 1922, 7 fr. 50. (R. L., 15. 12. 22, p. 889.) — DUVERNOIS (HENRI), *La brebis galeuse*. Flammarion, 1921, 7 fr. (R. L., 15. 11. 21, p. 661.) — DUVERNOIS (HENRI), *La lune de fiel*. Flammarion, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 7. 22, p. 522.) — DUVERNOIS (HENRI), *Morte la bête...* In-12 de 382 p., Fayard, 5 fr. (R. L., 15. 9. 21, p. 539.)

FARRÈRE (CLAUDE), *L'île au grand puits*. Fayard, in-12, 5 fr. (R. L., 15. 9. 21, p. 539.) — FLORY (ANGEL), *L'histoire de Janine*. Renaissance du Livre, 1922, 6 fr., (R. L., 15. 6. 22, p. 426.) — FOISSAC (ERNEST), *Fatum*. Crès, 1921, 6 fr. (R. L., 15. 1. 22, p. 33.) — FORMONT (MAXIME), *Devant le mystère*. Lemerre, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 8. 21, p. 460.) — FORMONT (MAXIME), *Le visage de l'amour*. Lemerre, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 10. 22, p. 719.) — FOUCAULT (PAUL et ANDRÉ), *Monsieur Barillard, négociant-commissionnaire*. Flammarion, 1922, 6 fr. (R. L., 15. 9. 22, p. 653.) — FOVILLE (JEAN DE), *L'ennemie de l'amour*. Plon, 1921, 7 fr. (R. L., 15. 12. 21, p. 731.)

GALSWORTHY (JOHN), *La fleur sombre*, traduit de l'anglais par M. de Goppet. Calmann, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 460.) — GASQUET (JOACHIM), *Il y a une volupté dans la douleur*. Collection « Les Cahiers verts ». Grasset, 1921, 5 fr. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 661.) — GÉNIAUX (CHARLES), *Les cœurs gravitent*. Flammarion, 1921, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 6. 21, p. 354.) — GÉNIAUX (CLAIRE), *Un héros national*. Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 642.) — GERMAIN (AUGUSTE), *Madame Braziers, antiquaire*. Fasquelle, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 889.) — GERMAIN (JOSÉ), *Notre Poupette chérie*. Renaissance du Livre, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.) — GERMAIN (JOSÉ), *Pour l'amour de Geniève*. Renaissance, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 471.) — GEVEL (CLAUDE), *Une femme... une ville...* Flammarion, 1921, 6 fr. 90. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 662.) — GILBERT (MARION), *Celle qui s'en va*. Ferenczi, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 21, p. 731.) — GIRETTE (MARCEL), *Promenade conjugale*. Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 889.) — GIRIEUD (MAXIME), *Le merveilleux voyage de la nef Aréthuse*. Librairie de France, 99, boulevard Raspail, Paris-6e, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 889.) — GRANDIER (ALLAIN), *Quand le cœur se trompe*. Editions du Fauconnier, 74, rue Vasco-de-Gama, Paris-15e, 1921, 6 fr. 50. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 111.) — GRANDJEAN (GEORGES), *Antinéa ou la Nouvelle Atlantide*. Editions « Le Roman nouveau », ouvrage saisi à la requête de M. Pierre Benoît, auteur de *l'Atlantide*, et de son éditeur M. Albin Michel. (*R. L.* 15. 12. 22, p. 890.) — GUICHES (GUSTAVE), *La tueuse*. Ferenczi, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 522.) — GUITRY (LUCIEN), *Choses entendues*. In-12 de 382 p., Fayard, 5 fr. (*R. L.*, 15. 9. 21, p. 539.) — GUITRY (SACHA), *Le grand duc*. In-12, 382 p., Fayard, 5 fr. (*R. L.*, 15. 9. 21, p. 539.) — GYP, *Un raté*. Flammarion, 7 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 719.)

HAMP (PIERRE), *La peine des hommes : le cantique des cantiques*. Editions de la *Nouvelle Revue française*, 1922, 2 vol. à 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.) — HENRY-JACQUES, *Le voyageur de nuit*. Editions du *Monde nouveau*, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 890.) — HIPPEAU (JEAN-PAUL) (HARRY HOPS), *Le Haoma ou la coupe du nouvel amour*. Chapelot, 1921, 5 fr. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 522.)

IMANN (GEORGES), *Les Nocturnes*. Collection « Le roman » publiée sous la direction d'Edmond Jaloux. Grasset, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 1. 22, p. 33.) — IRVING (WASHINGTON), *Contes de l'Alhambra*, traduit de l'anglais par Emile Godefroy. Crès, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 11. 22, p. 662.) — IVRAY (JEHAN D'), *La Rose du Fayoum*. Ferenczi, 8 fr. 50. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 471.)

JADOT (J.-M.), *Sous les manguiers en fleurs*. Editions des Belles-lettres, 89, boulevard Exelmans, 1922. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 890.) — JALOUX (EDMOND), *L'ennemi des femmes*. Bloch, 1922, 9 fr. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 523.) — JALOUX (EDMOND), *Les Profondeurs de la mer*. Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 871.) — JEHAY (JEAN DE), *L'étrange amant*. Sansot, 1921, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 662.) — JOUHANDEAU (MARCEL), *La jeunesse de Théophile, histoire ironique et mystique*. Editions de la *Nouvelle Revue française*, 1921, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 111.)

KADORÉ (PIERRE DE), *L'îlot Paradis*. Editions de la *Revue des Indépendants*, 1921, 5 fr. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 596.) — KESSEL (J.), *La steppe rouge*. *Nouvelle Revue française*, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 890.) — KEYSER (EDOUARD DE), *La Baraka*. Albin Michel, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 662.) — KOUPRINE (ALEXANDRE), *Le bracelet de grenats*. Bossard, 1922, 5 fr. 50. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 713.) — KOUPRINE (ALEXANDRE), *Le duel*. Bossard, 1922, 5 fr. 50. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 713.) — KOUPRINE (ALEXANDRE), *Sulamite*. Bossard, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 713.)

LA BATUT (PIERRE DE), *La jeune fille en proie au monstre*. Crès, 1921, 5 fr. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 523.) — LAFAGE (LÉON), *Les abeilles mortes*. Grasset, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 9. 21, p. 539.) — LAGERLOF (SELMA), *Jérusalem en Dalécarlie*, traduit par M. André Bellesort. Nilsson, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 460.) — LAGERLOF (SELMA), *Le charretier de la mort*, traduit du suédois par T. Hamman. Perrin, 1921, 6 fr. 50. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 523.) — LA GUÉRINIÈRE (F. DE), *Le grand d'Espagne*. Grasset, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 523.) — LA GUÉRINIÈRE (FRANÇOIS DE), *L'oiseleur de chimères*. Grasset, 1920, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 5. 21, p. 282.) — LAPAQUELLERIE (YVON), *Amoret*. Calmann, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 890.) — LASSERRE (PIERRE), *La promenade insolite*. Crès, 1922, 5 fr. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 642.) — LEBLOND (MARIUS-ARY), *L'Ophélia, histoire d'un naufrage*. Editions de la Sirène, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 642.) — LE CŒUR (RENÉ), *Un voyage*. Ferenczi, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 891.) — LEFEBVRE (LOUIS), *Poulot en Italie*. Renaissance, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 523.) — LE GLAY (MAURICE), *Badda, fille berbère, et autres récits marocains*. Plon, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 7. 22, p. 524.) — LE GLAY (MAURICE), *Le chat aux oreilles percées, histoire marocaine*. Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 891.) — LEGRAND (H.-ANDRÉ), *L'île sans amour*. Crès, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 6. 22, p. 426.) — LEVEL (MAURICE), *Les morts étranges*. Ferenczi, 1921, 3 fr. 50. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 662.) — LEVEL (MAURICE), *L'ombre*. Flammarion, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 6. 22, p. 426.) — LOUWYCK (J.-H.), *Un homme tendre*. Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 3. 22, p. 188.)

MANN (HENRI), *Sujet !* traduit par Paul Budry. Agence générale, 7, rue de Lille, Paris-7e, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 891.) — MARGUERITTE (PAUL), *Le sceptre d'or*. Flammarion, 1921, 2 vol. à 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 472.) — MARGUERITTE (VICTOR), *Un cœur farouche*. Flammarion, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 662.) — MEREDITH (GEORGES), *Shagpat rasé*, traduction de Hélène Boussinesq et René Galland. Editions de la *Nouvelle Revue française* 1921, 9 fr. (*R. L.*, 15. 8. 21, 472.) — MEYER (ROLAND), *Saramani, danseuse cambodgienne*. Fasquelle, 6 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 892.) — MILLE (PIERRE), *L'ange du bizarre*. Ferenczi, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 662.) — MILLE (PIERRE), *Myrrhine, courtisane et martyre*. In-12 de 382 p., Fayard, 5 fr. (*R. L.*, 15. 9. 21, p. 539.) — MILLET (PHILIPPE), *La délivrance de Zaçouren*. Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 719.) — MONTARGIS (JEAN), *La carrière poétique d'Irène Pigeonnet*. Renaissance, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 524.) — MONTFORT (EUGÈNE), *Brelan marin*. Librairie de France, 1921, 3 fr. (*R. L.*, 15. 8. 22, p. 582.) — MUNIER-JOLIN (J.), *Les treize femmes de Maître Gaultier*. Tallandier, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 8. 22, p. 582.) — MYU (T.), *O-Aï-San, conte d'amour japonais*, traduit par M. Georges Hervo. Editions de « l'Estremo Oriente », Venise, 5 fr. 50. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 472.)

NADAUD (MARCEL), *Mon amour chéri*. Albin Michel, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 8. 22, p. 582.) — NAUDEAU (LUDOVIC), *Histoires du wagon et de la cabine*. Pierre Laffitte, 7 fr. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 663.) — NAUDEAU (LUDOVIC), *Plaisir du Japon*. Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 871.) — NICOLLE (CHARLES), *La Narquoise*. Calmann, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 892.) — NION (FRANÇOIS DE), *Le page de la reine*. Flammarion, 6 fr. 90. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 111.) — NOUVEAU (ALBERT) et BOSSUET (PIERRE), *Boule-de-zinc ou l'école des bourgeois*. Editions contemporaines Verbost, 47, rue de la Gaîté, Paris-14e, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 111.)

OHANIAN (ARMEN), *Dans les griffes de la civilisation*. Grasset, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 663.) — ORLIAC (JEHANNE D'), *Un cœur d'homme*. Flammarion, 1921, 6 fr. 90. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 663.)

PAILLOT (FORTUNÉ), *Les époux scandaleux*. Flammarion, 7 fr. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 663.) — PELLEGRI[illegible] (SIMONE), *Le prince charmant est mort*. Grasset, 192[illegible], 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 642.) — PÉROCHO[N] (ERNEST), *La parcelle 32*. Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.) — PÉROCHON (ERNEST), *Le chemi[n] de plaine*. Nouvelle édition. Plon, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 111.) — PÉROCHON (ERNEST), *Les Creu[x]-de-Maisons*. Plon, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 21, p. 539.) — PETTIT (CHARLES), *Les amours de Raspoutine, roma[n] vrai*. Flammarion, 1921, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 11. 2[1], p. 663.) — PICARD (GASTON), *La bougie bleue*, préfa[ce] de Henry Bordeaux. Delalain, 1922, 5 fr. (*R. L.*, 15. 5. 2[2], p. 347.) — PRIVAT (MAURICE), *L'Aventurière aux yeu[x] verts*. Editions du *Monde nouveau*, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 892.) — PROUST (MARCEL), *A la recherch[e] du temps perdu. Du côté de chez Guermantes, II, Sodom[e] et Gomorrhe, I*. Editions de la *Nouvelle Revue françai[se]*, 1921, 12 fr. 50. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 472.)

REBOUX (PAUL), *Le Phare*. Flammarion, 1922, 7 [illegible]

(R. L., 15. 10. 22, p. 720.) — BÉGIS (ROGER), *Cœur contre cœur.* Renaissance du Livre, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 10. 22, p. 720.) — RENAITOUR (JEAN-MICHEL), *La revanche des Muses.* Albin Michel, 3 fr. 75. (R. L., 15. 10. 22, p. 720.) — RENARD (MAURICE), *Les mains d'Orlac.* Nilsson, 1921, 7 fr. 50. (R. L., 15. 11. 21, p. 663.) — RÉVAL (GABRIELLE), *La bachelière.* Flammarion, 1921, 7 fr. (R. L., 15. 2. 22, p. 111.) — RIVES (PIERRE), *La bataille verte, contes et légendes des plus jolis pays de France.* Crès, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 12. 22, p. 892.) — RIVIÈRE (JACQUES), *Aimée.* Editions de la *Nouvelle Revue française*, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 12. 22, p. 871.) — ROBERT (LOUIS DE), *Silvestre et Monique.* Flammarion, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 7. 22, p. 513.) — ROSNY AINÉ (J.-H.), *Le chemin d'amour.* Flammarion, 1921, 7 fr. 50. (R. L., 15. 11. 21, p. 663.) — ROSTAND (EDMOND), *Un rêve.* In-12, Fayard, 582 p., 5 fr. (R. L., 15. 9. 21, p. 539.) — ROUQUETTE (L.-F.), *Le grand silence blanc, roman vécu d'Alaska.* Ferenczi, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 5. 21, p. 277.)

SCHEFF (WERNER), *La débâcle impériale, Juan Fernandez,* adapté de l'allemand par CHARLES SCHACHER. Ferenczi, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 10. 22, p. 720.) — SÉE (EDMOND), *La Lettre anonyme.* Ferenczi, 6 fr. 75. (R. L., 15. 8. 22, p. 582.) — SEGALEN (VICTOR), *René Leys.* Crès, 1922, 6 fr. (R. L., 15. 12. 22, p. 892.) — SINDRAL (JACQUES), *La ville éphémère.* Grasset, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 10. 22, p. 720, et 15. 12. 22, p. 893.) — SMIRNOW (ALEXIS), *Sclirène, roman byzantin,* traduit du russe par M. HALPÉRINE KAMINSKY. Crès, 1921, 8 fr. (R. L., 15. 11. 21, p. 664.) — SOULAINE (PIERRE), *La rue de la Paix.* Flammarion, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 12. 22, p. 893.) — SOULIÉ DE MORAND (GEORGE), *Le palais des cent-fleurs.* Fasquelle, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 12. 22, p. 893.)

THÉRIVE (ANDRÉ), *Le voyage de M. Renan.* Grasset, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 8. 22, p. 577.) — THÉRIVE (ANDRÉ), *L'expatrié.* Editions de la Sirène, 1921. 7 fr. (R. L., 15. 10. 21, p. 596.) — TIMMORY (GABRIEL), *On danse.* Ferenczi, 1921, 3 fr. 50. (R. L., 15. 8. 22, p. 582.) — TOURNASSUS (JEAN), *Le sablier de cristal, contes.* Lemerre, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 8. 21, p. 460.) — TRAZ (ROBERT DE), *Fiançailles,* Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 8. 22, p. 642.) — TRELAWNY (EDWARD-JOHN), compagnon et ami de Lord Byron, *Les aventures d'un cadet,* adaptation de MAURICE D'ASSEROY, préface de GÉRARD BAUER. Crès, 1922, 6 fr. (R. L., 15. 12. 22, p. 894.)

VARÈZE (CLAUDE), *L'indissoluble,* suivi du *Boucher rouge.* Plon, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 7. 22, p. 513.) — VERNE (MAURICE), *Les rois de Babel.* Calmann, 1920, 6 fr. 75. (R. L., 15. 8. 21, p. 473.) — VILLETARD (PIERRE), *Monsieur Bille dans la tourmente.* Fasquelle, 1921, 6 fr. 75 (grand prix du roman décerné par l'Académie française). (R. L., 15. 8. 21, p. 460.) — VIOLLIS (JEAN), *La flûte d'un son.* Fayard, 1922, 6 fr. 50. (R. L., 15. 9. 22, p. 653.) — VOISINS (GILBERT DE), *La conscience dans le mal.* Crès, 1921, 6 fr. (R. L., 15. 8. 22, p. 582.)

WELLS (H.-G.), *Jeanne et Pierre.* Payot, 2 vol. 1922, 15 fr. (R. L., 15. 12. 22, p. 894.)

ZAMACOIS (MIGUEL), *Le beau garçon de l'ascenseur.* Flammarion, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 9. 22, p. 642.) — ZANANIRI (NELLY), *Vierges d'Orient.* Jouve, 1922, 6 fr. (R. L., 15. 12. 22, p. 894.)

III. — Romans dont la lecture est recommandée aux grandes personnes, malgré le fond ou certaines pages, en raison du profit ou du délassement sans péril qu'ils procurent.

ACKER (PAUL), *La protectrice,* suivie de *Marthe et Lucie.* Plon, 1921, 7 fr. (R. L., 15. 11. 21, p. 658.) — ACREMANT (GERMAINE), *Ces dames aux chapeaux verts.* Plon, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 9. 22, p. 655.) — AGUETANT (PIERRE), *Le divin roman d'amour,* illustré. Plon, 1921, 10 fr. (R. L., 15. 11. 21, p. 668.) — ARDEL (HENRI), *Il faut marier Jean.* Plon, 1921, 7 fr. (R. L., 15. 9. 21, p. 539.) — ARNOUX (ALEXANDRE), *La nuit de Saint-Barnabé.* Albin Michel, 1921, 3 fr. 75. (R. L., 15. 11. 21, p. 658.)

BACHELIN (HENRI), *Les rustres.* Flammarion, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 7. 22, p. 512.) — BENOIT (PIERRE), *La Chaussée des géants.* Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 4. 22, p. 268.) — BENOIT (PIERRE), *Le lac salé.* Albin Michel, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 9. 21, p. 539.) — BENOIT (PIERRE), *L'oublié.* Albin Michel, 1922, 3 fr. 75. (R. L., 15. 11. 22, p. 798.) — BERTHEROY (JEAN), *Amour, où est la victoire ?* Plon, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 5. 22, p. 347.) — BERTRAND (LOUIS), *Cardénio, l'homme aux turbans couleur de feu.* Ollendorff, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 11. 22, p. 798.) — BOJER (JOHAN), *Le dernier Viking,* traduit du norvégien par P.-G. LA CHESNAIS. Calmann, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 9. 22, p. 656.) — BORDEAUX (HENRY), *La chair et l'esprit.* Plon, 1921, 7 fr. (R. L., 15. 7. 21, p. 415.) — BORDEAUX (HENRY), *La neige sur les pas.* Nouvelle édition illustrée par F. AUER. Flammarion, 1922, 7 fr. 50. (R. L., 15. 4. 22, p. 268.) — BORDEAUX (HENRY), *Les Roquevillard.* Nouvelle édition illustrée par G. FRAIPONT. Flammarion, 1922, 7 fr. 50. (R. L., 15. 4. 22, p. 268.) — BOULENGER (MARCEL), *Marguerite.* Albin Michel, collection « Le roman littéraire », 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 5. 21, p. 277.) — BOYLESVE (RENÉ), de l'Académie française, *Elise.* Calmann, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 9. 21, p. 439.) — BROUILLHET (ALICE), *Yamund le Solitaire,* préface de HENRY BIDOU. In-12, éditions Athéna, 5 fr. (R. L., 15. 9. 22, p. 656.) — BRULAT (PAUL), *L'étoile de Joseph.* Ferenczi, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 6. 22, p. 426.) — BUGNET (CHARLES), *Le collier de pierres de lune.* Grasset, 1922, 5 fr. (R. L., 15. 9. 22, p. 656.) — BURNAT-PROVINS (MARGUERITE), *Le chant du verdier.* Ollendorff, 1922, 5 fr. (R. L., 15. 9. 22, p. 656.)

CHARDON (JEAN), *L'offrande à l'amour.* Bossard, 1922, 3 fr. 60. (R. L., 15. 8. 22, p. 585.) — CLAUZEL (RAYMOND), *La maison au soleil.* (R. L., 15. 12. 22, p. 898.) — CLAUZEL (RAYMOND), *L'île des femmes.* Editions du *Monde nouveau,* 42, boulevard Raspail, Paris-7e, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 12. 22, p. 898.) — CONRAD (JOSEPH), *Lord Jim,* traduit par PHILIPPE NEEL. Editions de la *Nouvelle Revue française,* 1922, 8 fr. 75. (R. L., 15. 12. 22, p. 871.) — CONRAD (JOSEPH), *Sous les yeux d'Occident,* traduction de PHILIPPE NEEL. Editions de la *Nouvelle Revue française,* 1920, 8 fr. 25. (R. L., 15. 5. 21, p. 277.) — CONSTANT (JACQUES), *Quand le livre est fermé.* Albin Michel, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 11. 21, p. 658.)

DAUDET (LÉON), *Sylla et son destin, récit de jadis et de toujours.* Flammarion, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 12. 22, p. 871.) — DEKOBRA (MAURICE), *Ma princesse chérie.* Ferenczi, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 12. 22, p. 898.) — DELARUE-MARDRUS (LUCIE), *L'ex-voto.* Fasquelle, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 5. 22, p. 347.) — DELMAS (MARCELLE), *Les pèlerins illuminés.* Grasset, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 8. 22, p. 585.) — DEMEUSE (ÉDOUARD), *L'engrenage.* Perrin, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 3. 22, p. 188.) — DEROURE (MAURICE), *Le milieu du jour.* Plon, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 10. 22, p. 713.) — DEUTSCH (LÉON), *Le bonheur de M. Prunet.* Flammarion, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 9. 22, p. 656.) — DORGELÈS (ROLAND), *Le cabaret de la belle femme.* Nouvelle édition augmentée. Albin Michel, 1922, 3 fr. 75. (R. L., 15. 10. 22, p. 713.) — DUHOURCAU (FRANÇOIS), *Un homme à la mer,* préface de MAURICE BARRÈS. Bodiou, 19, rue Bourgneuf, Bayonne, ou librairie Jérôme, place du Réduit, à Bayonne, 1922, 6 fr. 50 (R. L., 15. 12. 22, p. 899.) — DUPOUY (AUGUSTE), *L'affligé,* préface de CHARLES LE GOFFIC. Ferenczi, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 10. 22, p. 723.)

ESTAUNIÉ (EDOUARD), *L'appel de la route.* Perrin, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 3. 22, p. 188.)

FARRÈRE (CLAUDE), *L'extraordinaire aventure d'Achmet pacha Djemaleddine, pirate, amiral, grand d'Espagne, marquis.* Flammarion, 1921, 7 fr. (R. L., 15. 2. 22, p. 122.) — FERVAL (CLAUDE), *La vie et la mort de Cléopâtre.* Fayard, 1922, 6 fr. 50. (R. L., 15. 9. 22, p. 657.) — FOLEY (CHARLES), *Cabotinette.* Flammarion, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 10. 22, p. 724.) — FOLEY (CHARLES), *La folie de l'or.* Ferenczi, 1921, 6 fr. (R. L., 15. 2. 22, p. 111.) — FONLUPT DU VERDIER (H.), *Le baron de la Houchette.* Albin Michel, 1922, 3 fr. 75. (R. L., 15. 10. 22, p. 724.) — FORGE (HENRY DE), *Signé « Durand ».* Albin Michel, 1921, 6 fr. 75. (R. L., 15. 1. 22, p. 33.) — FRANC-NOHAIN, *Couçi-couça.* Renaissance du Livre, 1922, 6 fr. 75. (R. L., 15. 9. 22, p. 642.)

GENEVOIX (MAURICE), *Remi des Rauches.* Flammarion, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 9. 22, p. 657.) — GENIAUX

(CHARLES), *La lumière du cœur.* Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 8. 22, p. 577.) — GÉNIAUX (CHARLES), *Une sultane marocaine.* Delalain, 1921, 5 fr. (*R. L.*, 15. 1. 22, p. 33, et 15. 6. 22, p. 426.) — GÉRARD-GAILLY, *Tchirougougou.* Flammarion, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 899.) — GERMAIN (JOSÉ) et GUÉRINON (E.), *Rosa Berghem.* Albin Michel, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 1. 22, p. 33.) — GIRAUDOUX (JEAN), *Suzanne et le Pacifique.* Emile-Paul, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 596.) — GOBINEAU (Comte ARTHUR DE), *Souvenirs de voyage.* Grasset, 1921, 6 fr. 75., (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 111.) — GOBINEAU (Comte ARTHUR DE), *Ternove.* Nouvelle édition précédée d'un avant-propos de TANCRÈDE DE VISAN. Perrin, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 111.) — GOEDORP (VICTOR), *Dix du 4 gagnant et placé.* Grasset, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 658.) — GRANDIER (ALLAIN), *Ainsi fleurit l'amour.* Editions du Fauconnier, 74, rue Vasco-de-Gama, Paris-15e, 1922, 6 fr. 50. (*R. L.*, 15. 8. 22, p. 577.) — GROC (LÉON), *Le disparu de l'ascenseur.* Albin Michel, 1922, 3 fr. 75. (*R. L.*, 15. 8. 22, p. 586.) — GUIARD (MARCEL), *L'évangile de Sa Majesté*, 2 volumes. Plon, 1921, 14 fr. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 596.)

HARAUCOURT (EDMOND), *L'oncle Maize.* Editions Pierre Lafitte, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 642.) — HALGAN (CYPRIEN), *Le goëland perdu.* Perrin, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 724.) — HARTOY (MAURICE D'), *P. G., révélations d'après-guerre.* Perrin, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 7. 21, p. 415.)

JACQUIN (J.) et CHAMPLY (HENRY), *Ici l'on danse.* Renaissance, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 668.) — JÉROME (JÉROME K.), *Trois hommes dans un bateau*, traduit de l'anglais par THÉO VARLET. Editions de la Sirène, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 668.) — JONCQUEL (OCTAVE) et VARLET (THÉO), *Les titans du ciel : l'agonie de la terre.* Malfère, Amiens, 2 vol., 1922, 15 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 899.) — JOSEPH (GASTON), *Koffi, roman vrai d'un noir*, préface de G. ANGOULVANT. Editions du *Monde nouveau*, 42, boulevard Raspail, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 658.)

KELLERMANN (BERNHARD), *Le tunnel*, traduit de l'allemand par CYRIL BERGER et WARNER KLETTE, 2 vol. Flammarion, 1922, 6 fr. 75 chacun. (*R. L.*, 15. 8. 22, p. 586.) — KEYSER (EDOUARD DE), *Le compagnon de route.* Laffitte, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 6. 21, p. 354.)

LA BATUT (PIERRE DE), *L'orage au loin.* Delalain, 1921, 3 fr. 25. (*R. L.*, 15. 1. 22, p. 33.) — LACRETELLE (JACQUES DE), *Silbermann.* Editions de la *Nouvelle Revue française*, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 11. 22, p. 798.) — LEBLOND (MARIUS-ARY), *Le miracle de la race.* Albin Michel, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 6. 21, p. 354.) — LE GAL (ETIENNE), *La vie tressaille.* Messein, 1922, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 900.) — LE GAL (ETIENNE), *Le duel d'amour et de célibat.* Messein. 1921, sans indication de prix. (*R. L.*, 15. 1. 22, p. 33.) — LE GENTIL (RENÉ), *La seconde vie du chevalier.* Renaissance du Livre, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 725.) — LE GOFFIC (CHARLES), *L'illustre Bobinet.* Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 8. 22, p. 577.) — LENS (A.-R. DE), *Derrière les vieux murs en ruines, roman marocain.* Calmann, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 658.) — LEROUX (JULES), *Le pain et le blé.* Editions Athéna, 3, place de l'Odéon, Paris-6e, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 713.)

MARLIANI (ANNA), *Arlette marie sa mère.* Collection « Le grand prix du public ». Rouff, 1921, 1 fr. 50. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 460.) — MARLIANI (ANNA), *Le sourire de Saint-Jean.* Maison française d'art et d'édition, 37, rue Falguière, Paris-15e, 1921, 5 fr. (*R. L.*, 15. 12. 21, p. 731.) — MAURIAC (FRANÇOIS), *Le baiser au lépreux.* Collection les « Cahiers verts », Grasset, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.) — MAURIAC (FRANÇOIS), *Préséances.* Emile-Paul, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 596.) — MAURIÈRES (GABRIEL), *Pamphile et Pompon.* Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 8. 22, p. 586.) — MAUROIS (ANDRÉ), *Les discours du docteur O'Grady*, Grasset 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.) — MEREJKOWSKY (DMITRI), *Le règne de l'antéchrist*, traduit par MICHEL DE GRAMMONT. Bossard, 1921, 4 fr. 50. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 122.) — MEREJKOWSKY (DMITRI), *Quatorze décembre*, traduit par MICHEL DE GRAMMONT. Bossard, 1921, 6 fr. 50. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 122.) — MIREPOIX (LEVIS), *Le seigneur inconnu.* Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 8. 22, p. 577.) — MUZELLEC (RENÉ), *Au fil des jours.* Giard, Lille, 1922, 2 fr. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 513.)

NOTHOMB (PIERRE), *La rédemption de Mars.* Plon, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.)

OMESSA (CHARLES et HENRI), *Survivante...?* Renaissance, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 669.) — ORMOY (MARCEL), *La conquête.* Grasset, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 123.) — OUDARD (GEORGES), *Ma jeunesse, roman d'un homme d'aujourd'hui.* In-18, Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 900.)

PHILLIPS (DAVID GRAHAM), *Un homme tout neuf, roman américain*, traduit par NAD DE CYON. Lafitte, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 460.) — PIÉCHAUD (MARTIAL), *La dernière auberge.* Grasset, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 658.) — PONSOT (GEORGES), *Le roman de la rivière.* Crès, 122, 6 fr. (*R. L.*, 15. 11. 22, p. 798.) — PSICHARI (JEAN), *Le solitaire du Pacifique.* Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 513.)

RENAUD (JEAN), *Les loups dans la steppe.* Ollendorff, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 725.) — RÉVAL (GABRIELLE), *Cœur volant, roman de cape et d'épée.* Flammarion, 1921, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 5. 21, p. 277.) — RÉVAL (GABRIELLE), *Le dompteur.* Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 725.) — RIVES (PIERRE), *Les deux pirogues, roman des pays lointains, Madagascar.* Crès, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 658.) — ROMAINS (JULES), *Lucienne.* Editions de la *Nouvelle Revue française*, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 725.) — ROUQUETTE (L.-F.), *Chère petite chose.* Ferenczi, 1921, 5 fr. (*R. L.*, 15. 1. 22, p. 33.) — ROZ (FIRMIN), *L'âge d'homme.* Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.)

SCHLUMBERGER (JEAN), *Le camarade infidèle.* Editions de la *Nouvelle Revue française*, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 871.) — SCHLUMBERGER (JEAN), *Un homme heureux. Nouvelle Revue française*, 1921, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 669.) — SÉGUR (NICOLAS), *Le secret de Pénélope.* Fasquelle, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 726.) — SINCLAIR (MAY), *Un romanesque*, traduit de l'anglais par MARC LOGÉ. Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 726.) — SOREL (ALBERT-ÉMILE), *Mea culpa.* Collection « Le roman littéraire ». Albin Michel, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 1. 22, p. 33.) — SPITZMULLER (GEORGES), *Mademoiselle Molière.* Ferenczi, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 900.) — STÉVENSON (R.-L.), *Les Mésaventures de John Nicolson.* 286 p. in-16. Collection littéraire des Romans d'aventures. Edition française illustrée, 1921, 5 fr. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 123.) — STROZZI (PAUL) et CHAMPLY (HENRI), *Miss Cacique et Papa Trompette.* Editions Nilsson, 1921, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 669.)

TCHEKHOV (ANTOINE), *Salle 6.* Traduit du russe par DENIS ROCHE. Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 642.) — THARAUD (JÉROME et JEAN), *La tragédie de Ravaillac.* Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 8. 22, p. 586.) — TINAYRE (MARCELLE), *Les lampes voilées.* Calmann, 1921, 4 fr. 90. (*R. L.*, 15. 10. 21, p. 596.) — TRAUTMANN (RENÉ), *Au pays de Batouala : Noirs et blancs en Afrique*, préface de PIERRE MILLE. Payot, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 659.) — TRILBY, *Amoureuse espérance.* Librairie des *Lettres*, 1921, 5 fr. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 658.) — TRILBY (T.), *L'éternel mirage.* Librairie des *Lettres*, 12, rue Séguier, Paris-6e 1922, 5 fr. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.)

VALLOTON (BENJAMIN), *Achille et Cie.* Payot, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.) — VAN OFFEL (HORACE), *Le peintre galant.* Albin Michel, 1921, 3 fr. 75. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 669.) — VERNOU (PIERRE), *Tu répandras ton cœur.* Jouve, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 8. 22, p. 586.) — VIGNAUD (JEAN), *Niky.* Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 871.) — VILLETARD (PIERRE), *Le château sous les roses.* Fasquelle, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.) — VIONNOIS (GABRIELLE), *On aime sa chimère.* Librairie française, 15, quai Conti, Paris-6e, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 6. 22, p. 426.) — VOISINS (GILBERT DE), *L'enfant qui prit peur.* Crès, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 901.)

YVER (COLETTE), *Vous serez comme des dieux.* Calmann, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 426.)

ZAVIE (ÉMILE), *Poutnick, le proscrit.* Renaissance du Livre, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 726.)

IV. — Romans recommandés pour les lecteurs d'âge convenable ou sagement formés

AIGUEPERSE (MATHILDE), *Grande sœur.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 658). — AIGUEPERSE (MATHILDE), *La marquise Sabine.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.) — AIGUEPERSE (MATHILDE), *Les étapes de Simone.* H. Gautier et Languereau (Biblioth. de ma fille), 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 111.) — AIGUEPERSE (MATHILDE), *Son cœur et sa tête !* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 1. 22, p. 33.) — ALANIC (MATHILDE), *Nicole maman.* Flammarion, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 460.) — ALANIC (MATHILDE), *Rayonne !* Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 8. 22, p. 577.) — ALLORGE (HENRI), *Le grand cataclysme, roman du centième siècle.* Crès, 1922, 3 fr. 50. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 513.) — ANDERSEN, *Contes d'Andersen*, traduction nouvelle directe du danois par P. LEYSSAC, préface d'EDMOND JALOUX. Stock, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 906.) — ARDEL (HENRI), *Un conte bleu.* Nouvelle édition. Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 871.) — ARTUS (LOUIS), *Le vin de la vigne.* Emile-Paul, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 659.)

BAILLEHACHE (Comtesse de), *Les mains pures.* Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 8. 22, p. 577.) — BALDE (JEAN), *La vigne et la maison.* Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 11. 22, p. 798.) — BARCLAY (Miss FLORENCE-L.), *La châtelaine de Shenstone*, traduit par E. DE SAINT-SEGOND. Plon, 1922, 7 fr. (R. L., 15. 3. 22, p. 188.) — BARNEVILLE (PIERRE DE), *Tiburce.* Grasset, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.) — BAUMANN (ÉMILE), *Job le prédestiné.* Grasset, 1922, 7 fr. (Prix Balzac). (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 871.) — BELLER (J.), *Pour lire à la veillée*, 3e édition. Action populaire, 5 fr. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.) — BENSON (ROBERT-HUGH), *Le poltron*, traduit par REYNALDO HAHN. Fayard, 1922, 6 fr. 50. (*R. L.*, 15. 3. 22, p. 188.) — BERTHEROY (JEAN), *Les pierres qu'on brise.* Colin, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.) — BISTER (HENRY), *La lande.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 6. 22, p. 426.) — BIZET (RENÉ), *La bouteille de whisky.* Ferenczi, 1921, 3 fr. 50. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 658.) — BORDEAUX (HENRY), *La maison morte.* Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.) — BORDEAUX (HENRY), *La nouvelle croisade des enfants.* Nouvelle édition. Plon, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 21, p. 539.) — BORDEAUX (HENRY), *Le fantôme de la rue Michel-Ange.* Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 11. 22, p. 798.) — BORDEAUX (HENRY), *Ménages d'après-guerre.* Plon, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 5. 21, p. 277.) — BORDEU (CHARLES DE), *La terre de Béarn.* Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.) — BOUNINE (IVAN), *Le village.* Bossard, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 660.) — BOURGET (PAUL), *Un drame dans le monde.* Plon, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 6. 21, p. 277.) — BOYLESVE (RENÉ), *Le carrosse aux deux lézards verts.* Calmann, 1922, 4 fr. 90. (*R. L.*, 15. 3. 22, p. 188.) — BRANTE (OLIVIER), *L'âpre route.* Bloud, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 8. 22, p. 577.) — BRILLANT (MAURICE), *Les années d'apprentissage de Sylvain Briollet.* Bloud, 1921, 8 fr. (*R. L.*, 15. 7. 21, p. 415.) — BRUNO RUBY (J.), *Celui qui supprima la mort.* Pierre Lafitte, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 21, p. 539.) — BRUYÈRE (ANDRÉ), *La Dame de la forêt.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 6. 21, p. 354.) — BRUYÈRE (ANDRÉ), *La fiancée du Capitoul.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.) — BRUYÈRE (ANDRÉ), *La fiancée grise.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 460.)

CAZIN (PAUL), *Décadi ou la pieuse enfance.* Plon, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 21, p. 731.) — CÉLARIÉ (HENRIETTE), *Monique la romanesque.* Plon, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 21, p. 539.) — CHANSON (PAUL), *Des roses pour des lys*, préface de JACQUES DEBOUT. Librairie Enault, 28, place de la République, Mamers (Sarthe), 1922, 2 fr. 50. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 660.) — CHESTERTON (G.-K.), *La sphère et la croix*, traduit de l'anglais par CH. GROLLEAU. Crès, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 21, p. 731.) — CHOISY (GASTON), *La revanche d'Adam.* Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 660.) — CLOUSTON (STOREN), *L'espion en noir*, traduit de l'anglais par MAURICE RÉMON et ACHILLE LAURENT. Edition française illustrée, 1922, 3 fr. 50. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 907.) — COULOMB (JEANNE DE), *La coupe d'or.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 713.) — COULOMB (JEANNE DE), *Pêcheuse de lune.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 6. 21, p. 354.) — CYRIL (VICTOR), *L'amour avait raison.* Flammarion, 7 fr. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 127.)

DAUDET (LUCIEN), *Les yeux neufs.* Flammarion, 1921, 7 fr. (R. L., 15. 12. 21, p. 731.) — DAVIGNON (HENRI), *Aimée Collinet.* Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.) — DECAN (ALICE), *Miss Poker et consorts.* Plon, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 21, p. 731.) — DELLY, *Le fruit mûr.* Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 3. 22, p. 188.) — DELLY, *Les millions de Ralph.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.) — DELLY (M.), *Milsi.* Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 11. 22, p. 798.) — DÉMIANS D'ARCHIMBAUD, *Marcelle.* Plon, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 21, p. 539.) — DENARIÉ (EMMANUEL), *Le curé des Avranches.* Plon, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 21, p. 539.) — DERBAIX (LÉOPOLD), *Mes petits hommes, récits et nouvelles.* L'Action Catholique de Bruxelles, 1922, 5 fr. 75 franco. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 660.) — DREYER (ANTONY), *Stella.* Beauchesne à Paris, Dewit à Bruxelles, sans indication de prix. (*R. L.*, 15. 9. 21, p. 539.) — DUVERNE (RENÉ), *Brindille, Pacha et Cie.* Plon, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.)

ESCOLA (MARGUERITE D'), *Le flacon scellé.* Bloud, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 11. 22, p. 798.)

FÉLI (VICTOR), *Le jardin du silence.* Bloud, 1921, 5 fr. (*R. L.*, 15. 1. 22, p. 33.) — FLORAN (MARY), *Maman Cendrillon.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 11. 22, p. 798.)

GACHONS (JACQUES DES), *Ma tante Anna.* Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.) — GACHONS (JACQUES DES), *Mon amie.* Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 907.) — GAGNON (BLANCHE), *Grains de sable*, 152 p. in-12. Imprimerie l'Action Sociale Limitée, Québec, sans indication de prix. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 907.) — GALOPIN (ARNOULD), *Un poilu de douze ans.* 2 vol. in-4° de 400 pages chacun, illustrés. Albin Michel, 1922, 12 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 907.) — GALSWORTHY (JOHN), *Le domaine*, traduit par le prince ANTOINE BIBESCO. Calmann, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.* 15. 10. 22, p. 729.) — GASQUET (MARIE), *Une fille de Saint-François*, préface de CLAUDE FARRÈRE. Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.) — GIRAUD-MANGIN, *Ceux de jadis.* Renaissance du Livre, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 1. 22, p. 33.) — GOURDON (PIERRE), *Qui-rit le paludier.* Calmann, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 9. 21, p. 539.) — GRIVEL (Comtesse E. DE), *Mademoiselle de Saintes.* Messein, 19, quai Saint-Michel, Paris-5e, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 8. 22, p. 577.) — GROUSSAU (EDMOND), *Si vis...* Editions du Messager, 9, rue Montplaisir, Toulouse, 1921, 3 fr. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 658.) — GYP, *Mon ami Pierrot.* Calmann-Lévy, 1921, 4 fr. 90. (*R. L.*, 15. 7. 21, p. 415.)

HÉMON (LOUIS), *Maria Chapdelaine, récit du Canada français.* Grasset, 1921, 6 fr. 20. (*R. L.*, 15. 7. 21, p. 415.) — HOULEY (JACQUELINE), *Madédé, petit garçon de la guerre.* Delagrave, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 460.)

JALOUX (EDMOND), *L'escalier d'or.* Renaissance du Livre, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 6. 22, p. 426.) — JEROME (JÉROME K.), *Mes enfants et moi*, traduit de l'anglais par MAURICE BEERBLOCK. Renaissance du Livre, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 8. 22, p. 577.)

KERANY (L. DE), *A chacun son bonheur.* Firmin-Didot, 1922. (*R. L.*, 15. 6. 22, p. 426.)

LADOUÉ (PIERRE), *La Fontaine au Charme.* « Les Gémeaux », 66, boulevard Saint-Germain, Paris-5e, 5 fr. (*R. L.*, 15. 7. 21, p. 415.) — LAMANDÉ (ANDRÉ), *Castagnol.* Delalain, 1922, 5 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 729.) — LAVEDAN (HENRI), *Le chemin du salut*, II : *Gaudias.* 2 vol. Plon, 1921, 10 fr. (*R. L.*, 15. 12. 21, p. 731.) — LE GOFFIC (CHARLES), *Chez les Jean Gouins.* Delalain, 1921, 3 fr. 25. (*R. L.*, 15. 12. 21, p. 731.) — LE MAIRE (ÉVELINE), *L'homme au gant.* Plon, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 111.) — LE MIÈRE (MARIE), *L'indestructible chaîne.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 111.) —

L'ERMITE (PIERRE), *Comment j'ai tué mon enfant.* Illustré. Bonne Presse, 1921, 3 fr. (*R. L.*, 15. 6. 21, p. 354.) — L'ERMITE (PIERRE), *Les Miettes.* Illustré. Bonne Presse, 1922, 3 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 871.) — LHANDE (PIERRE), *Mémoires d'un écureuil.* Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 8. 22, p. 577.) — LHANDE (PIERRE), *Yolanda.* Beauchesne, 1922, 3 fr. 50. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 111.) — L'HOPITAL (JOSEPH), *Villevieille, roman sous le second Empire.* Bloud, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 658.)

MARTEL (TANCRÈDE), *Ce que coûtent les rêves.* Lemerre, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 21, p. 731.) — MARYAN (M.), *L'écho du passé.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1921, 6 fr. (R. L., 15. 8. 21, p. 460.) — MARYAN (M.), *Le plan de la comtesse.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 658.) — MARYAN (M.), *Les millions d'Hervée.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.) — MASON (A.-E.-W.), *Le Témoin de la Défense*, traduit de l'anglais par Louis Labat. 190 p. in-16. Albin Michel, 3 fr. 75. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 127.) — MEY (CARLO DE), *Pierre le mutilé.* Editions de la Jeunesse nouvelle, 76, rue Coudenberg, Bruxelles, 1922, 4 fr. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.) — MIDSHIP, *Vent debout*, préface de Claude Farrère. Ferenczi, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 729.) — MOREL (MAURICE), *Marinette.* Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.) — MORGAN (JEAN), *Les jeux du printemps.* Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 3. 22, p. 188.) — MORICE (CHARLES), *Par le sang de France.* Plon, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 460.) — MURAT (AMÉLIE), *La maison heureuse.* Garnier (Bibliothèque de la jeune fille), 1922, 5 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 730.)

NALIM, *Le disparu.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 1. 22, p. 33.) — NESMY (JEAN), *Contes choisis.* Grasset, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 1. 22, p. 33.) — NESMY (JEAN), MICHAUD (EDOUARD), SILVESTRE (CHARLES), VERLHAC-MONJAUZE, VIALLE (FERNAND), *Sous la lumière du Chalet.* Société d'éditions de « La Brise », avenue de la Gare, à Brives (Corrèze), 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 9. 21, p. 539.) — NOUSSANNE (HENRI DE), *Un foyer, un pays, un ciel.* Calmann, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 5. 21, p. 277.)

PIÉCHAUD (MARTIAL), *Le retour dans la nuit.* Grasset, 1921, 5 fr. 75. (*R. L.*, 15. 6. 21, p. 354.) — PILON (EDMOND), *Mademoiselle de la Maisonfort.* Plon. 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 871.) — POURRAT (HENRI), *Gaspard des montagnes.* Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 513.) — PRAVIEL (ARMAND), *Jamais plus.* Bloud, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.) — PRAVIEUX (JULES), *Leur oncle.* Plon, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 21, p. 539.) — PUJO (ALICE), *Rose Perrin.* Plon, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 21, p. 539.)

REGGIO (ALBERT), *Les conclusions de Prodrome Zécas.* Perrin, 1921, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.) — RENARD (MAURICE), *L'homme truqué.* Crès, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.) — REYNÈS-MONLAUR, *Les dieux s'en vont.* Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 3. 22, p. 188.) — RHUYS (JEAN), *La paix du Saint-Esprit.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 713.) — RIGAUX (MAURICE), *Quand l'âme est droite.* Nouvelle édition, Action populaire, 51, rue Saint-Didier, Paris-16e, 5 fr. (*R. L.*, 15. 1. 22, p. 33.) — RIPERT (EMILE), *L'or des ruines.* Renaissance du Livre, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 111.) — ROGER (NOËLLE), *Le nouveau déluge.* Calmann, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 871.) — ROGER (NOËLLE), *Les disciples.* Payot, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 2. 22, p. 111.) — ROUQUETTE (LOUIS-FRÉDÉRIC), *Les oiseaux de tempête, roman vécu des mers australes.* Ferenczi, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 907.)

SAGEHOMME (G.), *Drucart et Larmontaine.* Luyckx, 76, rue Coudenberg, Bruxelles, 1922, 5 fr. 50 (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 513.) — SAGEHOMME (G.), *Le roman d'un missionnaire.* Luyckx, 76, rue Coudenberg, Bruxelles, 1922, 5 fr. 50. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 513.) — SAINT-GOURIC (YVON DE) et BERTHEL (FRANCIS), *Heures diverses.* Editions de la *Revue contemporaine*, 1922, 5 fr. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 713.) — SANDY (ISABELLE), *Dans la ronde des faunes.* Delalain, 1921, 5 fr. (*R. L.*, 15. 7. 21, p. 415.) — SAVAÈTE (ARTHUR), *Fille de Juda.* Savaète, 1922, 7 fr. 50. (*R. L.*, 15. 5. 22, p. 347.) — SILVESTRE (CHARLES), *L'amour et la mort de Jean Pradeau*, préface de Jérôme et Jean Tharaud. Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 9. 22, p. 642.) — SOY (EMMANUEL), *La dame aux yeux baissés.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 11. 22, p. 798.) — SOY (EMMANUEL), *Le miroir de Diane.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 8. 21, p. 460.) — SOY (EMMANUEL), *Mon cygne.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 11. 21, p. 658.)

THARAUD (JÉROME et JEAN), *La randonnée de Samba Diouf.* Plon, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 6. 22, p. 426.) — THÉVENIN (RENÉ), *Barnabé Tignol et sa baleine.* Albin Michel, 1922, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 730.) — TINSEAU (LÉON DE), *Jeanne la Mystérieuse.* Calmann-Lévy, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 7. 21, p. 415.) — TRILBY (T.), *L'impossible rédemption.* Flammarion, 1922, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 871.) — TYSSANDIER (LÉON), *L'oubli sacré*, avec préface de Anatole Le Braz. Editions de la *Revue normande* à Rouen, et librairie Perche, 45, rue Jacob, Paris-7e, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 12. 21, p. 731.)

VARIOT (JEAN), *L'effigie de César.* Renaissance du Livre, 1921, 6 fr. (*R. L.*, 15. 12. 21, p. 731.) — VILLERMONT (Comtesse MARIE DE), *Au temps jadis.* Dewit, Bruxelles, 1921, 5 fr. (*R. L.*, 15. 1. 22, p. 33.) — VILLERMONT (Comtesse MARIE DE), *Contes de guerre et de paix.* Lethielleux, 1921, sans ind. de prix. (*R. L.*, 15. 1. 22, p. 33.) — VILLETARD (PIERRE), *Mon ami.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de ma fille), 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 6. 22, p. 426.)

WHARTON (ÉDITH), *Au temps de l'innocence.* Plon, 1921, 7 fr. (*R. L.*, 15. 5. 21, p. 277.) — WHITE (ST. EDW.), *Terres de silence.* Librairie Stock, 1922, 5 fr. 75. (*R. L.*, 15. 10. 22, p. 730.)

YOLE (JEAN), *Limogé.* Grasset, 1921, 6 fr. 75. (*R. L.*, 15. 7. 21, p. 415.)

V. — Romans enfantins. — Romans pour adolescents.

AGON DE LA CONTRIE (M. D'), *Pauvre Charlotte*, illustré. H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de Suzette), 1922, 3 fr. 50. (*R. L.*, 15. 3. 22, p. 188.)

BACON (HENRI), *Hélène et Léon, enfants de pêcheurs*, in-4° illustré. Ducrocq, 55, rue de Seine, Paris-6e, 1922, 15 fr. (*R. L.*, 15. 7. 22, p. 513.) — BRUYÈRE (ANDRÉ), *Les Robinsons de guerre.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de Suzette), 1922, 3 fr. 50. (*R. L.*, 15. 3. 22, p. 188.)

CAUMERY, *Bécassine nourrice*, illustrations en couleurs de J. Pinchon, grand album in-folio. 64 p., Gautier et Languereau, 1922, 10 fr. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 908.) — CAUMERY, *Alphabet de Bécassine*, grand in-4°, cartonné, illustrations et couverture en couleurs de Pinchon. Gautier et Languereau, 1922, 3 fr. 50. (*R. L.*, 15. 12. 22, p. 908.) — CHARLES-DUVAL (AMÉLIE), *Contes de ma grand'mère*, avant-propos de M. Henry Bordeaux. Crès, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.) — CREUX (LÉON), *Le voyage de l'Isabelle au centre de la terre*, préface de Pierre Benoit, illustré. Ducrocq (Chulliat, successeur), 33, rue de Seine, Paris-6e, 1922, 32 fr. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.)

DONAL (MARIO), *Rirette des bois.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de Suzette), 1922, 3 fr. 50. (*R. L.*, 15. 3. 22, p. 189.)

NEST (MARTIAL), *Le petit Martial.* Arthur Savaète, 15, rue Malebranche, Paris-5e, 1922, 6 fr. (*R. L.*, 15 4. 22, p. 268.)

PUJO (A.), *Le signe rouge*, illustré. Bonne Presse, 1922, 3 fr. 30. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.) — PUJO (M.), *Le petit roi du Bengale*, illustré. H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de Suzette), 1922, 3 fr. 50. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.)

SAINT-OGAN (CLAUDE), *L'exil de Solange.* H. Gautier et Languereau (Bibliothèque de Suzette), 1922, 3 fr. 50. (*R. L.*, 15. 4. 22, p. 268.)

Imp. Paul Feron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris, VIIIe. — *Le gérant :* A. Faigle.